

1473. aa. 28

LA VIE
DE
MARIANNE.

TOME TROISIEME.

L. A. VIE

D E

MARKA WIRE

TO THE ENGINEER



Valville se leva tout d'un coup d'un air extrêmement aigri et sortit de la salle sans que personne le retint.

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

PAR M. DE MARIVAUX.

TOME TROISIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVIII.



*Válville se leva tout d'un coup d'un air extrêmement
aigé et sortit de la salle sans que personne le retint.*

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

PAR M. DE MARIVAUX.

TOME TROISIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVIII.

PAID

THE AMERICAN

RECORD

OF THE

AMERICAN

RECORD

OF THE

AMERICAN

RECORD

OF THE

AMERICAN

RECORD

OF THE

la
fi
fu
tr
d
tr
er
ci

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

SEPTIEME PARTIE.

SOUVENEZ-VOUS-EN, Madame, la deuxieme Partie de mon Histoire fut si long-temps à venir, que vous fûtes persuadée qu'elle ne viendrait jamais. La troisieme se fit beaucoup attendre; vous doutiez que je vous l'envoyasse. La quatrieme vint assez tard; vous l'attendiez, en m'appellant une paresseuse. Quant à la cinquieme, vous n'y comptiez pas sitôt

Tome III.

A

lorsqu'elle arriva. La sixieme est venue si vite qu'elle vous a surpris : peut-être ne l'avez-vous lue qu'à moitié ; & voici la septieme.

Oh , je vous prie , sur tout cela , comment me définirez-vous ? Suis-je paresseuse ? Ma diligence vous montre le contraire. Suis-je diligente ? Ma paresse passée m'a promis que non.

Que suis-je donc à cet égard ? Hé mais , je suis ce que vous voyez , ce que vous êtes peut-être , ce qu'en général nous sommes tous , ce que mon humeur , & ma fantaisie me rendent tantôt digne de louange , & tantôt de blâme sur la même chose : n'est-ce pas là tout le monde ?

J'ai vu dans une infinité de gens , des défauts & des qualités sur lesquelles je me fiois , & qui m'ont trompée. J'avois droit de croire ces gens-là généreux , & ils se trouvoient mesquins. Je les croyois mesquins , & ils se trouvoient généreux. Autrefois vous ne pouviez pas souffrir un livre ; aujourd'hui vous ne faites que lire , peut-être que bientôt vous laisserez là la lecture , & peut-être redeviendrai-je paresseuse.

A tout hasard , poursuivons notre histoire. Nous en sommes à l'apparition subite

& inopinée de Madame de Miran & de Valville.

On n'avoit point soupçonné qu'ils viendroient , de sorte qu'il n'y avoit aucun ordre donné en ce cas-là.

La seule attention qu'on avoit eue , c'étoit de finir mon affaire dans la matinée , & de prendre le temps le moins sujet aux visites.

D'ailleurs , on s'étoit imaginé que Madame de Miran ne sauroit à qui s'adresser pour apprendre ce que j'étois devenue ; qu'elle ignoreroit que le Ministre eût eu part à mon aventure : mais vous vous rappelez bien la visite que j'avois reçue , il n'y avoit que deux ou trois jours , d'une certaine Dame maigre , longue & menue ; vous savez aussi que j'en avois sur le champ informé Madame de Miran , que je lui en avois fait un portrait ; qu'elle m'avoit écrit qu'à ce portrait elle reconnoissoit le spectre en question.

Et ce fut justement cela qui fit que ma mere se douta des auteurs de mon enlèvement ; ce fut ce qui la guida dans la recherche qu'elle fit de sa fille.

Il falloit bien que mon histoire eût percé. Madame de la Fare avoit infailliblement parlé, cette Dame longue & maigre avoit été

instruire ; elle étoit méchante & glorieuse ; le discours qu'elle m'avoit tenu au couvent , marquoit de mauvaises intentions : c'étoit elle apparemment qui avoit amené les parens , qui les avoit engagés à se remuer pour se garantir de l'affront que Madame de Miran alloit leur faire en me mettant dans la famille ; & ma disparition ne pouvoit être que l'effet d'une intrigue liée entre eux.

Mais , m'avoient-ils enlevée de leur chef ? Car ils pouvoient n'y avoir employé que de l'adresse : leur complot n'étoit-il pas autorisé ? Avoient-ils agi sans pouvoir ?

Un carrosse m'étoit venu prendre , quelle livrée avoit le cocher ? Cette femme qui s'étoit dite envoyée par ma mere pour me tirer du couvent , quelle étoit sa figure ? Madame de Miran & son fils s'informent de tout , font d'exactes perquisitions.

La Tourriere du couvent avoit vu le cocher , elle se ressouvenoit de la livrée : elle avoit vu la femme en question , & en avoit retenu les traits , qui étoient assez remarquables. C'étoit un visage un peu large & très-brun , la bouche grande & le nez long , voilà qui étoit fort reconnoissable. Aussi ma mere & son fils la reconnurent-ils pour l'avoir vue chez Madame de...

femme du Ministre , & leur parente : c'étoit une de ses femmes.

A l'égard de la livrée du cocher , il s'agissoit d'un galon jaune sur un drap brun ; ce qui leur indiquoit celle d'un Magistrat , cousin de ma mere , & avec qui ils se trouvoient tous les jours.

Eh , qu'est-ce que cela concluoit ? Non-seulement que la famille avoit agi là-dedans , mais que le Ministre même l'appuyoit , puisque Madame de . . . avoit chargé une de ses femmes de me venir prendre ; c'étoit une conséquence toute naturelle

Toutes ces instructions-là , au reste , ils ne les reçurent que le lendemain de mon enlèvement : non pas que Madame de Miran ne fût venue la veille après-midi , comme vous savez qu'elle me l'avoit écrit ; mais c'est que lorsqu'elle vint , la Tourrière qui étoit la seule de qui elle pût tirer quelques lumieres , étoit absente pour différentes commissions de la maison ; de façon qu'il fallut revenir le lendemain matin pour lui parler : ce ne fut même qu'assez tard ; il étoit près de midi quand ils arriverent : ma mere qui ne se portoit pas bien , n'avoit pu sortir de chez elle de meilleure heure.

Mon enlèvement l'avoit pénétrée de

douleur & d'inquiétude , c'étoit comme une mere qui auroit perdu sa fille , ni plus ni moins : c'est ainsi que me le conterent les Religieuses de mon Couvent & la Tourriere.

Elle se trouva mal au moment qu'elle apprit ce qui m'étoit arrivé ; il fallut la secourir , elle ne cessa de pleurer.

Je vous avoue que je l'aime , disoit-elle , en parlant de moi à l'Abbesse qui me le répéta ; je m'y suis attachée , Madame , & il n'y a pas moyen de faire autrement avec elle. C'est un cœur , c'est une ame , une façon de penser qui vous étonneroit. Vous savez qu'elle ne possède rien , & vous ne sauriez croire combien je l'ai trouvée noble , généreuse & désintéressée , cette chere enfant : cela passe l'imagination , & je l'estime encore plus que je ne l'aime. J'ai vu d'elle des traits de caractère qui m'ont touchée jusqu'au fond du cœur. Imaginez - vous que c'est moi , que c'est ma perlonne qu'elle aime , & non pas les secours que je lui donne ; est-ce que cela n'est pas admirable dans la situation où elle est ? Je crois qu'elle mourroit plutôt que de me déplaire ; elle pousse cela jusqu'au scrupule ; & si je cessois de l'aimer , elle n'auroit plus le courage

de rien recevoir de moi : ce que je vous dis est vrai , & cependant je la perds , car comment la retrouver ? Qu'est-ce que mes indignes parens en ont fait ; où l'ont-ils mise ?

Mais , Madame , pourquoi vous l'enlèveroient-ils , lui répondit l'Abbesse ; d'où vient qu'ils seroient fâchés de vos bontés & de votre charité pour elle ; quel intérêt ont-ils d'y mettre obstacle ?

Hélas ! Madame , lui disoit-elle , c'est que mon fils n'a pas eu l'orgueil de la mépriser ; c'est qu'il a eu assez de raison pour lui rendre justice , & le cœur assez bien fait pour sentir ce qu'elle vaut ; c'est qu'ils ont craint qu'il ne l'aimât trop , que je ne l'aimasse trop moi-même , & que je ne consentisse à l'amour de mon fils qui la connoît : de vous dire comment , & où il l'a vu , nous n'avons pas le temps ; mais voilà la source de la persécution qu'elle éprouve d'eux. Un malheureux événement les a instruits de tout , & cela par l'indiscrétion d'une de mes parentes , qui est la plus sotte femme du monde , & qui n'a pu retenir sa misérable fureur de parler. Ils n'ont pas tout le tort au reste , de se méfier de ma tendresse pour elle ; il n'y a point d'homme de bon sens

à qui je ne crusse donner un trésor, si je le mariois avec cette petite fille-là.

Eh, voyez que d'amour ! jugez-en par la franchise avec laquelle elle parloit : elle disoit tout, elle ne cachoit plus rien ; & elle qui avoit exigé de nous tant de circonspection, tant de discrétion, & tant de prudence, la voilà qui, à force de tendresse & de sensibilité pour moi, oublie elle-même de le taire, & est la première à révéler notre secret ; tout lui échappe dans le trouble de son cœur. Oh ! trouble aimable, que tout mon amour pour elle, quelque prodigieux qu'il ait été, n'a jamais pu payer, & dont le ressouvenir m'arrache actuellement des larmes ! Oui, Madame, j'en pleure encore. Ah ! mon Dieu, que mon ame avoit d'obligation à la sienne !

Hélas ! cette chere mere, cette ame admirable, elle n'est plus pour moi, & notre tendresse ne vit plus que dans mon cœur.

Passons là-dessus, je m'y arrête trop, j'en perds de vue Valville, dont Madame de Miran avoit encore à soutenir le désespoir, & à qui, dans l'accablement où il se trouvoit, elle avoit défendu de paraître, de sorte qu'il s'étoit tenu dans le

carrosse pendant qu'elle interrogeoit la Tourriere ; & sur ce qu'elle en apprit , toute languissante & toute indisposée qu'elle étoit , elle courut chez le Ministre , persuadée que c'étoit-là qu'il falloit aller pour savoir de mes nouvelles & pour me retrouver.

De toutes les personnes de la famille , celle avec laquelle elle étoit le plus liée , & qu'elle aimoit le plus , c'étoit Madame de . . . femme du Ministre , qui l'aimoit beaucoup aussi ; & quoiqu'il fût certain que cette Dame se fût prêtée au complot de la famille , ma mere ne douta point qu'elle n'eût eu beaucoup de peine à s'y résoudre , & se promit bien de la ranger de son parti dès qu'elle lui auroit parlé.

Et elle avoit raison d'avoir cette opinion-là d'elle , ce fut elle en effet qui refusa de soutenir l'entreprise , qui , comme vous l'allez voir , parut opiner qu'on me lassât en repos.

Voici donc Madame de Miran & Valville qui entrent tout-d'un-coup dans la chambre où nous étions C'étoit Madame de . . . & non pas le Ministre que ma mere avoit demandé d'abord , & les gens de la maison , qu'on n'avoit avertis de rien , & qui ignoroient de quoi il étoit question

dans cette chambre , laisserent passer ma mere & son fils , & leur ouvrirent tout de suite.

Dès qu'ils me virent tous deux (je vous l'ai déjà dit , je pense) ils s'écrierent , l'une : Ah ! ma fille tu es ici ? L'autre : Ah ! ma mere , c'est elle-même.

Le Ministre , à la vue de Madame de Miran , sourit d'un air affable , & pourtant ne put se défendre , ce me semble , d'être un peu déconcerté : c'est qu'il étoit bon , & qu'on lui avoit dit combien elle aimoit cette petite fille. A l'égard des parens , ils la saluerent d'un air extrêmement sérieux , jetterent sur elle un regard froid & critique , & puis détournèrent les yeux.

Valville les dévorait des siens , mais il avoit ordre de se taire ; ma mere ne l'avoit mené qu'à cette condition-là. Tout le reste de la compagnie parut attentif & curieux ; la situation promettoit quelque chose d'intéressant.

Ce fut Madame de qui rompit le silence. Bon jour , Madamie , dit-elle à ma mere , franchement on ne vous attendoit pas , & j'ai bien peur que vous n'alliez être fâchée contre moi.

Eh , d'où vient , Madame le feroit-elle ? ajouta tout de suite cette parente longue

& maigre (car je ne me ressouviens point de son nom , & n'ai retenu d'elle que la singularité de sa figure) : d'où vient le seroit-elle , dis-je ? ajouta-t-elle d'un ton aigre & aussi revêche que sa physionomie. Est-ce qu'on désoblige Madame , quand on lui rend service , & qu'on lui sauve les reproches de toute sa famille.

Vous êtes la maîtresse de penser de mes actions ce qu'il vous plaira , Madame , lui répondit d'un air indifférent Madame de Miran , mais je ne les reformerai point sur le jugement que vous en ferez ; nous sommes d'un caractère trop différent pour être jamais du même avis : je n'approuve pas plus vos sentimens que vous n'approuvez les miens , & je ne vous en dis rien , faites de même à mon égard.

Valville étoit rouge comme du feu , il avoit les yeux étincelans ; je voyois à sa respiration précipitée qu'il avoit peine à se contenir , & que le cœur lui battoit.

Monsieur , continua Madame de Miran en adressant la parole au Ministre , c'étoit Madame de . . . que je venois voir , & voici l'objet de la visite que je lui rendois ce matin , ajouta-t-elle en me montrant. J'ai su qu'une des femmes de Madame l'est venue prendre sous mon nom au

couvent où je l'ai mise, & j'espérois qu'elle me diroit ce que cela signifie, car je n'y comprends rien. A-t-on voulu se divertir à m'inquiéter ? Quelle peut avoir été l'intention de ceux qui ont imaginé de me soustraire cette jeune enfant à qui je m'intéresse ? Ce projet-là ne vient pas de Madame, j'en suis sûre ; je ne la confonds point du tout avec les gens qui ont tout au plus gagné sur elle qu'elle s'y prêtât. Je ne m'en prends point non plus à vous, Monsieur : on vous a gagné aussi, & voilà tout. Mais de quel prétexte s'est-on servi ? Sur quoi a-t-on pu fonder une entreprise aussi bizarre ? De quoi Mademoiselle est-elle coupable ?

Mademoiselle, s'écria encore là-dessus d'un air railleur cette parente sans nom ? Mademoiselle : il me semble avoir entendu dire qu'elle s'appelloit Marianne, ou bien qu'elle s'appelle comme on veut, car comme on ne sait d'où elle sort, on n'est sûr de rien avec elle, à moins qu'on ne devine ; mais c'est peut-être une petite galanterie que vous lui faites, à cause qu'elle est passablement gentille.

Valville à ce discours ne put se retenir, & la regarda avec un ris amer & moqueur qu'elle sentit.

Mon

Mon petit cousin , lui dit-elle , ce que je dis-là ne vous plaît pas , nous le savons , mais vous pourriez vous dispenser d'en rire. Hé , si je le trouve plaisant , ma grande cousine , pourquoi n'en rirois-je pas , répondit il ?

Taisez-vous , mon fils , lui dit aussi-tôt Madame de Miran. Pour vous , Madame , laissez-moi , je vous prie , parler à ma façon & comme je crois qu'il convient. Si Mademoiselle avoit affaire à vous , vous seriez la maîtresse de l'appeller comme il vous plairoit ; quant à moi , je suis bien aisé de l'appeller Mademoiselle. Je dirai pourtant Marianne quand je voudrai , & cela sans conséquence , sans blesser les égards que je crois lui devoir ; le soin que je prends d'elle me donne des droits que vous n'avez pas : mais ce ne sera jamais que dans ce sens-là que je la traiterai aussi familièrement que vous le faites , & que vous vous figurez qu'il vous est permis de le faire. Chacun a sa maniere de penser & ce n'est pas là la mienne ; je n'abuserai jamais du malheur de personne. Dieu nous a caché ce qu'elle est , je ne déciderai point. Je vois bien qu'elle est à plaindre , mais je ne vois pas pourquoi on l'humilieroit ; l'un n'entraîne pas l'autre , au con-

traire, la raison & l'humanité, sans compter la religion, nous portent à ménager les personnes qui sont dans le cas où celle-ci se trouve; il nous répugne de profiter contre elles de l'abaissement où le sort les a jetées. Les airs de mepris ont mauvaise grace avec elles, & leur fortune leur tient lieu de rang auprès des cœurs bien faits, principalement quand il s'agit d'une fille comme Mademoiselle, & d'un malheur pareil au sien. Car, enfin, Madame, puisque vous êtes instruite de ce qui lui est arrivé, vous savez donc qu'on a des indices presque certains que son pere & sa mere, qui furent tués en voyage lorsqu'elle n'avoit que deux ou trois ans, étoient des Etrangers de la premiere distinction; ce fut là l'opinion qu'on eut d'eux dans le temps. Vous savez qu'ils avoient avec eux deux laquais & une femme-de-chambre qui furent tués aussi avec le reste de l'équipage; que Mademoiselle dont la petite parure marquoit un enfant de condition, ressembloit à la Dame assassinée, qu'on ne douta point qu'elle ne fût sa fille, & que tout ce que je dis là est certifié par une personne vertueuse, qui se chargea d'elle alors, qui l'a élevée, qui a confié les mêmes circonstances en mourant à un saint

Religieux, nommé le Pere Saint-Vincent, que je connois, & qui de son côté le dira à tout le monde

A cet endroit de son récit, les indifférens de la compagnie, je veux dire ceux qui n'étoient point de la famille, parurent s'attendrir sur moi; quelques parens même, des moins obstinés, & sur-tout Madame de . . . en furent touchés; il se fit un petit murmure qui m'étoit favorable.

Aussi, Madame, ajouta Madame de Miran sans s'interrompre, vous voyez bien que tous les préjugés sont pour elle, que voilà de reste de quoi justifier le titre de Mademoiselle que je lui donne, & que je ne saurois lui refuser sans risquer d'en agir mal avec elle. Il n'est donc point ici question de galanterie, mais d'une justice que tout veut que je lui rende, à moins que d'ajouter des injures à celles que le hasard lui a déjà faites & que vous ne me conseilliez pas vous-même, & ce qui seroit en effet inexcusable, barbare, & d'un orgueil pitoyable; vous en conviendrez, sur-tout, je vous le répète encore, avec une jeune personne du caractère dont elle est. Je suis fâchée qu'elle soit présente, mais vous me forcez de vous dire que sa figure, qui vous paroît jolie, est en vérité

ce qui la distingue le moins , & je puis vous assurer que par son bon esprit , par les qualités de l'ame & par la noblesse des procédés , elle est Demoiselle autant qu'une fille de quelque rang qu'elle soit , puisse l'être. Oh , vous m'avouerez que cela impose ; du moins c'est ainsi que j'en juge : & ce que je vous dis-là , elle ne le doit ni à l'usage du monde , ni à l'éducation qu'elle a eue , & qui a été fort simple ; il faut que cela soit dans le sang , & voilà à mon gré l'essentiel.

Oh ! sans doute , ajouta Valville , qui glissa tout doucement ce peu de mots : sans doute ; & si dans le monde on s'étoit avisé de ne donner les titres de Madame ou de Mademoiselle qu'au mérite de l'esprit & du cœur , ah ! qu'il y auroit de Madames ou de Mademoiselles qui ne seroient plus que des Manons & des Cathos , mais heureusement on n'a tué ni leur pere ni leur mere , & on fait qui elles sont.

Là-dessus on ne put s'empêcher de rire un peu. Mon fils , encore une fois , je vous défends de parler , lui dit assez vivement Madame de Miran.

Quoiqu'il en soit , continua-t-elle ensuite , je la protège. Je lui ai fait du bien , j'ai dessein de lui en faire encore ; elle a

besoin que je lui en fasse, & il n'y a point d'honnêtes gens qui n'enviaissent le plaisir que j'y ai, qui ne voulussent se mettre à ma place; c'est de toutes les actions la plus louable que je puisse faire. Il seroit honteux d'y trouver à redire, à moins qu'il n'y ait des loix qui défendent d'avoir le cœur humain & généreux, à moins que ce ne soit offenser l'Etat, que de s'intéresser, quand on est riche, à la personne la plus digne qu'on la secoure & qu'on la venge de ses malheurs. Voilà tout mon crime; & en attendant qu'on me prouve que c'en est un, je viens, Monsieur, vous demander raison de la hardiesse qu'on a eue à mon égard, & de la surprise qu'on a faite à vous-même, aussi-bien qu'à Madame: je viens chercher une fille que j'aime, & que vous aimeriez autant que moi si vous la connoissiez, Monsieur.

Elle s'arrêta là. Tout le monde se tut, & moi je pleurois, en jettant sur elle des regards qui témoignaient les mouvemens dont j'étois saisie pour elle, & qui émurent tous les assistans: il n'y eut que cette inexorable parente que je n'ai point nommée, qui ne se rendit point, & dont l'air paroissoit toujours aussi sec & aussi révolté qu'il l'avoit été d'abord.

Aimez-la , Madame , aimez-la : qui est-ce qui vous en empêche , dit-elle en secouant la tête ? mais n'oubliez pas que vous avez des parens & des alliés qui ne doivent point en souffrir , & que du moins il n'y aille rien du leur , c'est tout ce qu'on vous demande.

Hé , vous n'y songez pas , Madame , vous n'y songez pas , reprit ma mere ; ce n'est ni à vous ni à personne à régler mes sentimens là-dessus : je ne suis ni sous votre tutele , ni sous la leur : je leur laisse volontiers le droit de conseil avec moi , mais non pas celui de réprimande. C'est vous qui les faites agir & parler , Madame , & je suis persuadée qu'aucun d'eux n'avoueroit ce que vous leur faites dire à tous.

Vous m'excuserez , Madame , vous m'excuserez , s'écria la harpie ; nous n'ignorons pas vos desseins , & ils nous choquent tous aussi. En un mot , votre fils aime trop cette petite fille , & qui pis est , vous le permettez.

Et si en effet je le lui permets , qui est-ce qui pourra le lui défendre ? Quel compte aura-t-il à rendre aux autres , repartit froidement Madame de Miran ? Vous dirai-je encore plus , c'est que j'aurois fort mauvaise

opinion de mon fils , c'est que je ferois très-peu de cas de son caractère , si lui-même n'en faisoit pas beaucoup de cette petite fille , pour parler comme vous , que je ne tiens pourtant pas pour si petite , & qui ne sera telle que pour ceux qui n'auront peut-être que leur orgueil au-dessus d'elle.

A ce dernier mot , le Ministre qui avoit écouté tout le dialogue , toujours souriant & les yeux baissés , prit sur le champ la parole pour empêcher les répliques.

Oui , Madame , vous avez raison , dit-il à Madame de Miran ; on ne sauroit qu'approuver les bontés que vous avez pour cette belle enfant. Vous êtes généreuse , cela est respectable , & les malheurs qu'elle a essuyés sont dignes de votre attention. Sa physionomie ne dément point non plus les vertus & les qualités que vous lui trouvez ; elle a tout l'air de les avoir , & ce n'est ni le soin que vous prenez d'elle , ni la bienveillance que vous avez pour elle qui nous alarment ; je prétends moi-même avoir part au bien que vous voulez lui faire. La seule chose qui nous inquiete , c'est qu'on dit que M. de Valville a non-seulement beaucoup d'estime pour elle , ce qui est très-juste , mais encore beaucoup de tendresse , ce que la jeune personne ,

faite comme elle est , rend très - vraisemblable. En un mot , on parle d'un mariage qui est résolu , & auquel vous consentez , dit-on , par la force de l'attachement que vous avez pour elle , & voilà ce qui intrigue la famille.

Et je pense que cette famille a droit de s'en intriguer , dit tout de suite la parente pigriêche. Madame , je n'ai pas tout dit , laissez-moi achever , je vous prie , lui répartit le Ministre sans hausser le ton , mais d'un air sérieux : Madame vaut bien qu'on lui parle raison.

J'avoue , reprit-il , qu'il est probable , sur tout ce que vous nous rapportez , que la jeune enfant a de la naissance , mais la catastrophe en question a jetté là-dessus une obscurité qui blesse , qu'on vous reprocherait & dont nos usages ne veulent pas qu'on fasse si peu de compte. Je suis totalement de votre avis pourtant sur les égards que vous avez pour elle ; ce ne fera pas moi qui lui refuserai le titre de Mademoiselle , & je crois avec vous , qu'on le doit même à la condition dont elle est. Mais remarquez que nous le croyons , vous & moi , par un sentiment généreux , qui ne sera peut-être avoué de personne , que du moins qui que ce soit n'est obligé

d'avouer , & dont peu de gens seront capables ; c'est comme un présent que nous lui faisons , & que les autres peuvent se dispenser de lui faire. Je dirai bien , avec vous , qu'ils auront tort ; mais ils ne le sentiront point ; ils vous répondront qu'il n'y a rien d'établi en pareil cas , & vous n'aurez rien à leur répliquer , rien qui puisse vous justifier auprès d'eux , si vous portez la générosité jusqu'à un certain excès , tel que le feroit le mariage dont le bruit court , & auquel je n'ajoute point de foi. Je ne doute pas même que vous ne leviez volontiers tout soupçon sur cet article , & j'en ai trouvé un moyen qui est facile : j'ai imaginé de pourvoir avantageusement Mademoiselle , de la marier à un jeune homme né de fort honnêtes gens , qui a déjà quelque bien , dont j'augmenterai la fortune , & avec qui elle se verra dans une situation très-honorable. Je n'ai même envoyé chercher Mademoiselle que pour lui proposer ce parti , qu'elle refuse , tout honnête & tout avantageux qu'il est ; de sorte que , pour la déterminer , j'ai cru devoir user d'un peu de rigueur , d'autant plus qu'il y va de son bien ; j'ai même été jusqu'à la menacer de l'éloigner de Paris. Cependant son

obstination continue ; cela vous paroît-il raisonnable ? Joignez-vous donc à moi, Madame ; vos services vous ont acquis de l'autorité sur elle, tâchez de la résoudre, je vous prie. Voici le jeune homme en question, ajouta-t-il.

Et il lui montrait M. Villot, qui, quoiqu'assez bien fait, avoit alors, autant qu'on peut l'avoir, l'air d'un pauvre petit homme sans conséquence, dont le métier étoit de ramper & d'obéir, à qui même il n'appartenoit pas d'avoir du cœur, & à qui on pouvoit dire : retirez-vous, sans lui faire d'injure.

Voilà à quoi il ressembloit en cet instant, avec sa figure qui n'étoit qu'humble & point honteuse.

C'est un garçon fort doux & de fort bonnes mœurs, reprit le Ministre en continuant, & qui vivra avec Mademoiselle, comme avec une personne à qui il devra la fortune que je lui promets à cause d'elle ; c'est ce que je lui ai bien recommandé de ne jamais oublier.

Le fils du nourricier de Madame ne répondit à cela qu'en se prosternant, qu'en se courbant jusqu'à terre.

N'approuvez-vous pas ce que je fais là, Madame, dit encore le Ministre à ma

mere , & n'êtes-vous pas contente ? Elle restera à Paris : vous l'aimez , & vous ne la perdrez pas de vue ; je m'y engage , & je ne l'entends pas autrement.

Là-dessus Madame de Miran jetta les yeux sur M. Villot , qui l'en remercia par une autre protestation , quoique la façon dont on le regarda , n'exigeât pas de reconnoissance.

Et puis ma mere secouant la tête : cette union n'est guere assortie , ce me semble , dit-elle ; j'ai peine à croire qu'elle soit du goût de Marianne. Monsieur , je me flatte , comme vous le dites , d'avoir quelque pouvoir sur elle , mais je vous avoue que je ne l'emploierai pas dans cette occurrence-ci ; ce seroit lui faire payer trop cher les services que je lui ai rendus. Qu'elle décide du reste , elle est la maîtresse : voyez , Mademoiselle , consentez-vous à ce qu'on vous propose ?

Je me suis déjà déclarée , Madame , lui répondis-je d'un air triste , respectueux , mais ferme , j'ai dit que j'aime mieux rester comme je suis , & je n'ai point changé d'avis. Mes malheurs sont bien grands , mais ce qu'il y a encore de plus fâcheux pour moi , c'est que je suis née avec un cœur qu'il ne faudroit pas que j'eusse , &

qu'il m'est pourtant impossible de vaincre. Jamais, avec ce cœur-là, je ne pourrais aimer le jeune homme qu'on me présente; jamais : je sens que je ne m'accoutumerois pas à lui, que je le regarderois comme un homme qui ne seroit pas fait pour moi : c'est une pensée qui ne me quitteroit point, j'aurois beau la condamner, & me trouver ridicule de l'avoir, je l'aurois toujours, au moyen de quoi je ne pourrois le rendre heureux, ni être en repos moi-même, sans compter que je ne me pardonnerois pas la vie désagréable que meneroit avec moi un mari qui m'aimeroit peut-être, qui pourtant me seroit insupportable, & qui autoit eu tout l'amour d'une autre femme, si je n'avois pas été sans nécessité le charger de moi & de mon antipathie. Ainsi il ne faut pas parler de ce mariage, dont cependant je remercie Monseigneur qui a eu la bonté d'y penser pour moi; mais, en vérité, il n'y a pas moyen.

Dites-nous donc quelle résolution vous prenez, me répondit le Ministre, que voulez-vous devenir? Aimez-vous mieux être Religieuse? On vous l'a déjà proposé, & vous choisirez le Couvent qui vous plaira. Voyez, songez à quelque état qui

vous

vous tranquillise. Vous ne voulez pas souffrir qu'on chagrine plus long-temps Madame de Miran à cause de vous ; prenez un parti.

Non , Monsieur , dit mon ennemie , non , rien ne lui convient ; on l'aime , on l'épousera , tout est d'accord , la petite personne n'en rabattra rien , à moins qu'on n'y mette ordre : elle est sûre de son fait , Madame l'appelle déjà sa fille , à ce qu'on dit.

Le Ministre à ce discours fit un geste d'impatience qui la fit taire ; & moi , reprenant la parole : vous vous trompez , Madame , lui dis-je , à l'égard de la crainte qu'on a que M. de Valville ne m'aime trop , qu'il ne veuille m'épouser , & que Madame de Miran n'ait la complaisance de le vouloir bien aussi , on peut entièrement se rassurer là-dessus. Il est vrai que Madame de Miran a eu la bonté de me tenir lieu de mère (je sanglottois en disant cela) , & que je suis obligée , sous peine d'être la plus ingrate créature du monde , de la chérir & de la respecter autant que la mère qui m'a donné la vie ; je lui dois la même soumission , la même vénération , & je pense quelquefois que je lui en dois bien davantage : car enfin ,

je ne suis point sa fille , & cependant il est vrai , comme vous le dites , qu'elle m'a traitée comme si je l'avois été. Je ne lui suis rien ; elle n'auroit eu aucun tort de me laisser dans l'état où j'étois , ou bien elle pouvoit se contenter en passant d'avoir pour moi une compassion ordinaire & de me dire , je vous aimerai. Mais point du tout , c'est quelque chose d'incompréhensible que ses bontés pour moi , que ses soins , que ses considérations ; je ne saurois y songer , je ne saurois la regarder elle-même sans pleurer d'amour & de reconnoissance , sans lui dire dans mon cœur que ma vie est à elle , sans souhaiter d'avoir mille vies pour les lui donner toutes , si elle en avoit besoin pour sauver la sienne , & je rends graces à Dieu de ce que j'ai occasion de dire cela publiquement ; ce m'est une joie infinie , la plus grande que j'aurai jamais , que de pouvoir faire éclater les transports de tendresse , & tous les dévouemens & toute l'admiration que je sens pour elle. Oui , Madame , je ne suis qu'une étrangere , qu'une malheureuse orpheline , que Dieu , qui est le maître , a abandonnée à toutes les miseres imaginables : mais quand on viendrait m'apprendre que je suis la fille d'une Reine ; quand j'aurois un Royaume

pour héritage , je ne voudrois rien de tout cela , si je ne pouvois l'avoir qu'en me séparant de vous. Je ne vivrois point si je vous perdois ; je n'aime que vous d'affection , je ne tiens sur la terre qu'à vous , qui m'avez recueillie si charitablement , & qui avez la générosité de m'aimer tant , quoiqu'on tâche de vous en faire rougir , & quoique tout le monde me méprise.

Ici , à travers les larmes que je versois , j'aperçus plusieurs personnes de la compagnie qui détournoient la tête pour s'essuyer les yeux.

Le Ministre baissoit les siens & vouloit cacher qu'il étoit ému. Valville restoit comme immobile , en me regardant d'un air passionné , & dans un parfait oubli de tout ce qui nous environnoit , & ma mere laissoit bien franchement couler les siennes sans s'embarrasser qu'on les vît.

Tu n'as pas tout dit , acheve , Marianne ; & ne parle plus de moi , puisque cela t'attendrit trop , me dit-elle en me tendant sans façon sa main que je baisai de même : acheve.

Oui , Madame , lui répondis-je. Vous m'avez dit , Monseigneur , que vous m'éloigneriez de Paris , & que vous m'enverriez

loin d'ici, si je refusois d'épouser ce jeune homme, repris-je donc, en m'adressant au Ministre, & vous êtes toujours le maître, mais j'ai à vous répondre une chose qui doit empêcher Messieurs les parens d'être encore inquiets sur le mariage qu'ils appréhendent entre M. de Valville & moi, c'est que jamais il ne se fera, je le garantis, j'en donne ma parole, & on peut s'en fier à moi, & si je ne vous en ai pas assuré, avant que Madame de Miran arrivât, vous aurez la bonté de m'excuser, Monseigneur. Ce qui m'a empêché de le faire, c'est que je n'ai pas cru qu'il fût à propos ni honnête à moi de renoncer à M. de Valville, pendant qu'on me menaçoit pour m'y contraindre; j'ai pensé que je serois une lâche & une ingrate, de montrer si peu de courage en cette occasion-ci, après que M. de Valville lui-même a bien eu celui de m'aimer, & de m'aimer si tendrement, de tout son cœur, & comme une personne qu'on respecte, malgré la situation où il m'a vue, qui étoit si rebutante & à laquelle il n'a pas seulement pris garde, sinon que pour m'en aimer & m'en considérer davantage.

Voilà ma raison, Monseigneur; si je vous avois promis de ne le plus voir, il auroit

eu lieu de s'imaginer que je ne me mettois guere en peine de lui , puisque je n'aurois pas voulu endurer d'être persecutée pour l'amour de lui , & mon intention étoit qu'il sût le contraire , qu'il ne doutât point que son cœur a véritablement acquis le mien , & je serois bien honteuse si cela n'étoit pas. Peut-être est-ce ici la dernière fois que je le verrai , & j'en profite pour m'acquitter de ce que je lui dois , & en même-temps pour dire à Madame de Miran , aussi-bien qu'à lui , que ce que la crainte & la menace n'ont pas dû me forcer de faire , je le fais aujourd'hui par pure reconnaissance pour elle & pour son fils. Non , Madame , non , ma généreuse mere , non , M. de Valville , vous m'êtes trop chers tous les deux , je ne serai jamais la cause des reproches que vous souffririez si je restois , ni de la honte qu'on dit que je vous attirerois. Le monde me dédaigne , il me rejette : nous ne changerons pas le monde , & il faut s'accorder à ce qu'il veut. Vous dites qu'il est injuste , ce n'est pas à moi à en dire autant , j'y gagnerois trop : je dis seulement que vous êtes bien généreuse , & que je n'abuserai jamais du mépris que vous faites pour moi des coutumes du monde ; aussi-bien est-il certain

que je mourrois de chagrin du blâme qui en retomberoit sur vous ; & si je ne vous l'épargnois pas , je serois indigne de vos bontés. Hélas ! je vous aurois donc trompée ; il ne seroit pas vrai que j'aurois le caractère que vous me croyez , & je n'ai que le parti que je prends pour montrer que vous n'avez pas eu tort de le croire. M. de Climal par sa pitié m'a laissé quelque chose pour vivre , & ce qu'il y a suffit pour une fille qui n'est rien , qui en vous quittant , quitte tout ce qui l'attachoit & tout ce qui pourroit l'attacher ; qui , après cela , ne se soucie plus de rien , ne regrette plus rien , & qui va pour toute sa vie se renfermer dans un Couvent où il n'y a qu'à donner ordre que je ne voie personne , à l'exception de Madame , qui est comme ma mere , & dont je supplie qu'on ne me prive pas tout-d'un-coup , si elle veut me voir quelquefois. Voilà tous mes desseins , à moins que Monseigneur , pour être encore plus sûr de moi , ne m'exile loin d'ici , suivant l'intention qu'il en a eu d'abord.

Un torrent de pleurs termina mon discours Valville pâle & abbatu , paroissoit prêt à se trouver mal , & Madame de Miran alloit , ce me semble , me répondre , quand le Ministre la prévint , & se re-

tournant avec une action animée vers les parentes :

Mesdames , leur dit-il , savez-vous quelque réponse à ce que nous venons d'entendre ? Pour moi je n'y en fais point , & vous déclare que je ne m'en mêle plus. A quoi voulez-vous qu'on remédie ? A l'estime que Madame de Miran a pour la vertu , à l'estime qu'assurément nous en avons tous ? Empêcherons-nous la vertu de plaire ? vous ne seriez pas de cet avis-là , ni moi non plus , & l'autorité n'a que faire ici.

Et puis se tournant vers le frere de lait de Madame : laissez-nous , Villot , lui dit-il. Madame , je vous rends votre fille , avec tout le pouvoir que vous avez sur elle : vous lui avez tenu lieu de mere , elle ne pouvoit pas en trouver une meilleure , & elle méritoit de vous trouver. Allez , Mademoiselle , oubliez tout ce qui s'est passé ici ; qu'il reste comme nul , & consolez-vous d'ignorer qui vous êtes. La noblesse de vos parens est incertaine , mais celle de votre cœur est incontestable , & je la préférerois , s'il falloit opter.

Il se retiroit en disant cela , mais il me prit un transport qui l'arrêta , & qui étoit preste.

C'est que je me jettai à ses genoux avec une rapidité plus éloquente & plus expressive que tout ce que je lui aurois dit, & que je ne pus lui dire, pour le remercier du jugement plein de bonté & de vertu qu'il venoit lui-même de rendre en ma faveur.

Il me releva sur le champ, d'un air qui témoignoît que mon action le surprenoit agréablement, & l'attendrissoit : je m'aperçus aussi qu'elle plaisoit à toute la compagnie.

Levez-vous, belle enfant, me dit-il, vous ne me devez rien, je vous rends justice ; & puis s'adressant aux autres : elle en fera tant que nous l'aimerons tous aussi, ajouta-t-il, & il n'y a point d'autre parti à prendre avec elle. Remenez-la, Madame, (c'étoit à ma mere à qui il parloit) ; remenez-la, & prenez garde à ce que deviendra votre fils, s'il l'aime ; car avec les qualités que nous voyons dans cette enfant-là, je ne réponds pas de lui, & ne répondrois de personne : faites comme vous pourrez, ce sont vos affaires.

Sans doute, me dit aussi-tôt Madame de... son épouse, & si on a donné à Madame l'embarras qu'elle a aujourd'hui,

ce n'est pas ma faute, il n'a pas tenu à moi qu'on ne lui épargnât.

Sur ce pied-là, Mesdames, repartit en se levant cette parente revêche, je pense qu'il ne vous reste plus qu'à saluer votre cousine : embrassez-la d'avance, vous ne risquez rien. Pour moi, on me permettra de m'en dispenser, malgré son incomparable noblesse de cœur : je ne suis pas extrêmement sensible aux vertus romanesques. Adieu la petite Aventuriere, vous n'êtes encore qu'une fille de condition, nous dit-on, mais vous n'en demeurerez pas là, & nous serons bienheureuses si au premier jour vous ne vous trouvez pas une Princesse.

Au lieu de lui répondre, je m'avançai vers ma mere dont je voulus aussi embrasser les genoux, & qui m'en empêcha : mais je pris sa main que je baisai & sur laquelle je répandis des larmes de joie.

La parente farouche sortit avec colere, & dit à deux Dames eu s'en allant : ne venez-vous pas ?

Là-dessus elles se leverent, mais plus par complaisance pour elle, que par inimitié pour moi : on voyoit bien qu'elles n'approuvoient pas son emportement, & qu'elles ne la suivoient que dans la crainte de la

fâcher. Une d'elles dit même tout bas à Madame de Miran : elle nous a amenées, & elle ne nous le pardonneroit pas si nous y restions.

Valville à qui le cœur étoit revenu, ne la regardoit plus qu'en riant, & se vengeoit ainsi du peu de succès de son entreprise. Votre carrosse est-il là-bas, lui dit-il; voulez-vous que nous vous remenions, Madame? Laissez-moi, lui dit elle, vous me faites pitié d'être si content.

Elle salua ensuite Madame de.... ne jeta pas les yeux sur ma mere, qui la saluoit, & partit avec les deux Dames dont je viens de parler.

Aussi-tôt le reste de la compagnie se rassembla autour de moi, & il n'y eut personne qui ne me dît quelque chose d'obligeant.

Mon Dieu, que je me reproche d'avoir trempé dans cette intrigue-ci ! dit Madame de... à ma mere. Que je leur sai mauvais gré de m'avoir persécutée pour y entrer ! on ne peut pas avoir plus de tort que nous en avons ; n'est-il pas vrai, Mesdames ?

Ah ! Seigneur, ne nous en parlez pas, nous en sommes honteuses, répondirent-elles. Qu'elle est aimable ! nous n'avons

rien de si joli à Paris. Ni peut-être rien de si estimable, reprit Madame de.... Je ne saurois vous exprimer l'inquiétude où j'étois pendant tout ce dialogue, & je suis bien contente de M. de... (elle parloit du Ministre son mari.) Oh! bien contente; il n'a encore rien fait qui m'ait tant plu: ce qu'il vient de dire est d'une justice admirable.

Avec tout autre Juge que lui, j'avoue que le cœur m'auroit battu, dit à son tour le jeune Cavalier que j'avois vu dans l'anti-chambre, & qui étoit encore là; mais avec Monsieur de.... je n'ai pas douté un instant de ce qui arriveroit. Et moi, je devois lui demander pardon d'avoir eu peur pour Mademoiselle, dit alors Valville qui les avoit jusqu'ici écoutés d'un air modeste & intérieurement satisfaire.

Tout le monde rit de sa réponse, mais discrètement & sans lui rien dire. Il étoit tard, ma mere prit congé de Madame de... qui l'embrassa avec toute l'amitié possible, comme pour lui faire oublier le secours qu'elle avoit prêté à nos ennemis. Elle me fit l'honneur de m'embrasser moi-même, ce que je reçus avec tout le respect qui convenoit, & nous nous rerirâmes.

A peine fûmes-nous dans l'antichambre,

que cette femme qu'on avoit envoyée pour me tirer de mon premier Couvent sous le nom de ma mere, & qui étoit venue le matin même me reprendre à celui où elle m'avoit mise la veille; que cette femme, dis-je, se présenta à nous, & nous dit qu'elle avoit ordre du Ministre de nous mener tout-à-l'heure, si nous voulions, à ce dernier Couvent pour me faire rendre mes hardes, qu'on hésiteroit peut-être de me donner si nous y allions sans elle, à moins que Madame de Miran n'aimât mieux remettre à y aller dans l'après-midi.

Non, non, dit ma mere, finissons cela, ne différons point : venez, Mademoiselle; aussi-bien avons-nous besoin de vous pour aller là, car j'ai oublié de demander où c'est : venez, j'aurai soin qu'on vous ramene ensuite.

Cette femme nous suivit donc, & monta en carrosse avec nous. Vous jugez bien qu'il ne fut plus question de cette familiarité qu'elle avoit eue avec moi lorsqu'elle m'étoit venue prendre, & je la vis un peu honteuse de la différence qu'il y avoit pour elle de ce voyage-ci, à ceux que nous avions déjà faits ensemble. Chacun a son petit orgueil; nous n'étions plus camarades, & cela lui donnoit quelque confusion.

Je

Je n'en abusai point ; j'avois trop de joie : je sortois d'un trop grand triomphe pour m'amuser à être maligne ou glorieuse, & je n'ai jamais été ni l'une ni l'autre.

L'entretien fut fort réservé pendant le chemin, à cause de cette femme qui nous accompagnoit, & qui, à l'occasion de je ne sai quoi qui fut dit, nous apprit que c'étoit de Madame de la Fare que venoit toute la rumeur, & qu'en même-temps elle avoit refusé de se joindre aux autres parens dans les mouvemens qu'ils s'étoient donnés, de sorte qu'elle n'avoit pas précilément parlé pour me nuire, mais seulement pour avoir le plaisir d'être indiscrete, & de relever une chose qui surprendroit.

Elle nous conta aussi que M. Villot étoit au désespoir de ce qu'il ne feroit point à moi. Je l'ai laissé qui pleuroit comme un enfant, nous dit-elle ; sur quoi je jetai les yeux sur Valville, pour qui il me parut que le récit de l'affliction de M. Villot n'étoit pas amusant ; aussi n'y répondîmes-nous rien ma mere & moi, & laissâmes-nous tomber ce petit article, d'autant plus que nous étions arrivés à la porte du couvent où je descendis avec cette femme.

Il est inutile que je paroisse, me dit ma mere, & je crois même qu'il suffiroit

que Mademoiselle allât redemander vos hardes , sans parler de nous , & sans dire que nous sommes ici.

Permettez - moi de me montrer aussi , lui dis-je ; les bontés que l'Abbesse a eues pour moi exigent que je la remercie , je ne saurois m'en dispenser sans ingratitude. Ah ! tu as raison , ma fille , & je ne savois pas cela , me repartit-elle. Va , mais hâte-toi , & dis-lui que je t'attends , que je suis fatiguée , & qu'il m'est impossible de descendre : fais-le plus vite que tu pourras , il vaut mieux que tu la reviennes voir.

Abrégeons donc. Je parus , on me rendit mon coffre ou ma cassette , celui des deux qu'il vous plaira. Toutes les Religieuses que j'avois vues , vinrent se réjouir avec moi du succès de mon aventure. L'Abbesse me donna les témoignages d'affection les plus sinceres : elle auroit souhaité que j'eusse passé le reste de la soirée avec elle , mais il n'y avoit pas moyen. Ma mere est à la porte de votre maison , dans son carrosse ; elle vous auroit vue , lui dis-je , mais elle est indisposée , elle vous fait ses excuses , & il faut que je vous quitte.

Quoi ! s'écria-t-elle , cette mere si rendre , cette Dame que j'estime tant , est ici ! Mon Dieu , que j'aurois de plaisir à la voir &

à lui dire du bien de vous ! Allez , Mademoiselle , retournez-vous-en , mais tâchez de la déterminer à venir un instant. Si je pouvois sortir , je courrois à elle , & supposons qu'il soit trop tard , dites-lui que je la conjure de revenir encore une fois ici avec vous. Partez , ma chere enfant , & aussi-tôt elle me congédia. Un domestique de la maison portoit mon petit ballot : tout ceci se passa en moins d'un demi-quart-d'heure de temps. J'oublie encore que l'Abbesse chargea la Tourriere d'aller faire ses complimens à Madame de Miran , qui de son côté la fit assurer que nous la reviendrions voir au premier jour ; & puis nous partîmes pour aller , devineriez-vous où ? au logis , dit ma mere , car à ton autre Couvent on a diné , & nous t'y remettrons sur le soir ; non que j'aie envie de t'y laisser long-temps , mais il est bon que tu y fasses encore quelque séjour , ne fût-ce qu'à cause de ce qui t'est arrivé , & de l'inquiétude que j'en ai montrée moi-même.

Nous avançons pendant qu'elle parloit , & nous voici dans la cour de ma mere , d'où elle congédia cette femme de Madame de... qui nous avoit suivie , & nous montâmes chez elle.

Une certaine gouvernante qui étoit dans la maison de Madame de Miran , quand on m'y porta après ma chute au sortir de l'Eglise , & que , si vous vous en souvenez , Valville appella pour me déchausser , n'y étoit plus ; & de tous les domestiques il n'y avoit plus qu'un laquais de Valville qui me connût : c'étoit celui qui avoit suivi mon fiacre jusques chez Madame Dutour , & qui d'ailleurs m'avoit déjà revue plusieurs fois , puisqu'il m'étoit venu rendre deux ou trois billets de Valville à mon Couvent. Or , ce laquais étoit malade , ainsi il n'y avoit là personne qui sût qui j'étois.

Et ce qui fait que je vous dis cela , c'est que pendant que nous montions chez ma mere , je rêvois , toute joyeuse que j'étois , que j'allois trouver dans cette maison cette gouvernante que je vous ai rappelée , & quelques valets qui ne manqueroient pas de me reconnoître.

Ah ! c'est cette petite fille qu'on a apportée ici , & qui avoit mal au pied , vont-ils dire , pensois-je en moi-même ; c'est cette petite lingere que nous croyions une Demoiselle , & qui se fit conduire chez Madame Dutour.

Et cela me déplaisoit : j'avois peur aussi

que Valville n'en fût un peu honteux ; peut-être que m'aimant autant qu'il faisoit, ne s'en feroit-il pas soucié. Mais heureusement nous ne fumes exposés ni l'un ni l'autre au désagrément que j'imaginois , & je goûtai tout à mon aise le plaisir de me trouver chez ma mere , & d'y être comme si j'avois été chez moi.

Ah ça , ma fille , me dit-elle , viens que je t'embrasse à présent que nous sommes sans critique. Tout ceci a tourné , on ne peut pas mieux ; on se doute de nos desseins , on les prévoit , on n'a pas même paru les désapprouver ; le Ministre t'a rendu ta parole , en te remettant entre mes mains , & , graces au Ciel , on ne fera plus surpris de rien. Tu m'as dit tantôt les choses du monde les plus tendres , ma chere enfant ; mais franchement , je les mérite bien pour tout le chagrin que tu m'as causé. Tu en as eu beaucoup aussi , n'est-il pas vrai ? As-tu songé aussi à celui que j'aurois ? Que pensois-tu de ta mere ?

Elle me tenoit ce discours assise dans un fauteuil ; j'étois vis-à-vis d'elle , & me laissant aller à une faillie de reconnoissance , je me jettai tout d'un coup à ses genoux , & puis la regardant , après lui avoir baisé la main : ma mere , lui dis-je , voilà M.

de Valville , il m'est bien cher , & ce n'est plus un secret , je l'ai publié devant tout le monde ; mais il ne m'empêchera pas de vous dire que j'ai mille fois plus encore songé à vous qu'à lui. C'étoit ma mere qui m'occupoit ; c'étoit sa tendresse & son bon cœur , que fera-t-elle ? que ne fera-t-elle pas ? me disois-je , & toujours ma mere dans l'esprit ; toutes mes pensées vous regardoient. Je ne savois pas si vous réussiriez à me tirer d'embarras ; mais ce que je souhaitois le plus , c'étoit que ma mere fût bien fâchée de ne plus voir sa fille ; je desirois cent fois plus sa tendresse que ma délivrance , & j'aurois tout enduré , hormis d'être abandonnée d'elle. J'étois si pleine de ce que je vous dis-là , j'en étois tellement agitée , que je sentoie quelque petite inquiétude dont je m'accuse , quoiqu'elle n'ait presque pas duré. J'ai pourtant songé aussi à M. de Valville ; car s'il m'oublioit , ce seroit une grande affliction pour moi , plus grande que je ne puis le dire ; mais le principal est que vous m'aimiez : c'est le cœur de ma mere qui m'est le plus nécessaire ; il va avant tout dans le mien ; car il m'a fait de bien , je lui ai tant d'obligation , il m'est si doux de lui être chere : n'ai-je pas raison , Monsieur ?

Madame de Miran m'écoutoit en souriant. Levez-vous, petite fille, me dit-elle ensuite : vous me faites oublier que j'ai à vous quereller de votre imprudence d'hier matin. Je voudrois bien savoir pourquoi vous vous laissez emmener par une femme qui vous est totalement inconnue, qui vient vous chercher sans billet de ma part, & dans un équipage qui n'est pas à moi non plus ? Où étoit votre esprit de n'avoir pas fait attention à tout cela, sur-tout après la visite suspecte que vous aviez reçue de ce grand squelette dont vous m'avez si bien dépeint la figure ? Les menaces ne vous annonçoient-elles pas quelque dessein ? Ne devoient-elles pas vous laisser quelque défiance ? Vous êtes une étourdie ; & pendant le séjour que vous ferez encore à votre couvent, je vous défends d'en sortir jamais qu'avec cette femme que vous venez de voir (elle parloit d'une femme-de-chambre qui avoit paru, il n'y avoit qu'un moment), ou que sur une lettre de moi, quand je n'irai pas vous chercher moi-même ; entendez-vous ?

Là-dessus on servit ; nous dinâmes. Valville mangea fort peu, & moi aussi : ma mere y prit garde, elle en rit. Apparemment que la joie ôte l'appétit, nous

dit-elle en badinant. Oui, ma mere, reprit Valville sur le même ton ; on ne sauroit faire tant de choses à la fois.

Le repas fini, Madame de Miran passa dans sa chambre, & nous l'y suivîmes. De-là elle entra dans un petit cabinet, d'où elle m'appelle ; j'y fus. Donne-moi ta main, me dit-elle ; voyons si cette bague-ci te conviendra. C'étoit un brillant de prix, & pendant qu'elle me l'essayoit : je vois, lui répondis-je, un portrait (c'étoit le sien) que j'aimerois mille fois mieux que la bague, toute belle qu'elle est, & que toutes les pierreries du monde : troquons, ma mere ; cédez-moi le portrait, je vous rendrai la bague.

Patience, me dit-elle, je le ferai placer ici dans votre chambre quand vous y ferez, & vous y ferez bientôt. Où mettez-vous votre argent, Marianne, continua-t-elle ? vous n'avez rien pour cela, je pense. Aussitôt elle ouvrit un tiroir : tenez, voilà une bourse qui est fort bien travaillée, servez-vous-en.

Je vous remercie, ma mere, lui répartis-je ; mais où mettrai-je tout l'amour, tout le respect, toute la reconnoissance que j'ai pour ma mere ? Il me semble que j'en ai plus qu'il n'en peut tenir dans mon cœur.

Elle sourit à ce discours. Savez-vous ce qu'il faut faire , ma mere , nous dit Valville , qui étoit resté à l'entrée du cabinet , & que la joie d'entendre ce que nous nous disions toutes deux avec cette familiarité douce & badine , tenoit comme en extase ; mettons votre fille le plus vîte que nous pourrons dans cette chambre où vous avez dessein de placer le portrait , elle en sera moins embarrassée de l'amour qu'elle a pour vous , & plus à portée de venir vous en parler pour le soulager.

C'est de quoi nous allons nous entretenir tout-à-l'heure , répondit Madame de Miran. Sortons , je veux lui montrer l'appartement que j'occupois du vivant de votre pere.

Et sur le champ nous passâmes dans une grande antichambre que j'avois déjà vue , & dans laquelle il y avoit une porte vis-à-vis de celle par où nous y entrions. Cette porte nous mene à cet appartement qu'ils vouloient me faire voir. Il étoit plus vaste & plus orné que celui de Madame de Miran , & donnoit , comme le sien , sur un très-beau jardin. Hé bien , ma fille , comment vous trouvez-vous ici ? Ne vous y ennueriez-vous point ? Y regretterez-vous votre couvent , me dit-elle en riant ?

Je me mis à pleurer là-dessus , de pur

ravissement ; & me jettant entre ses bras : ah ! ma mere , lui répartis - je d'un ton pénétré , quelles délices pour moi ! songez-vous que cet appartement-ci me conduira dans le vôtre.

A peine achevois-je ces mots , qu'un coup de sifflet nous avertit qu'il venoit une visite.

Ah ! mon Dieu, s'écria Madame de Miran, que je suis fâchée ! j'allois sonner pour donner ordre de dire que je n'y étois pas. Retournons chez moi : nous nous y rendîmes.

Un laquais entra qui nous annonça deux Dames que je ne connoissois pas , qui n'avoient point entendu parler de moi non plus , qui me regarderent beaucoup , me prirent peut-être pour une parente de la maison , & venoient rendre elles-mêmes une de ces visites indifférentes , qui entre femmes n'aboutissent qu'à se voir une demi-heure , qu'à se dire quelques bagatelles ennuyantes , qu'à se laisser-là sans se soucier les unes des autres.

Je remarquerai , pour vous amuser seulement , (& je n'écris que pour cela) que de ces deux Dames il y en eut une qui parla fort peu , ne prit presque point de part à ce que l'on disoit , ne fit que

remuer la tête pour en varier les attitudes & les rendre avantageuses ; enfin , qui ne songea qu'à elle & à ses graces ; & il est vrai qu'elle en auroit eu quelques-unes , si elle s'étoit moins occupée de la vanité d'en avoir : mais cette vanité gâtoit tout , & ne lui en laissoit pas une de naturelle. Il y a beaucoup de femmes comme elle , qui seroient fort aimables , si elles pouvoient oublier un peu qu'elles le sont. Celle-ci , j'en suis sûre , n'alloit & ne venoit par le monde que pour se montrer , que pour dire : voyez-moi ; elle ne vivoit que pour cela.

Je crois qu'elle me trouva jolie , car elle me regarda peu , & toujours de côté : on démêloit qu'elle faisoit semblant de me compter pour rien , de ne pas s'appercevoir que j'étois là , & le tout pour persuader qu'elle ne trouvoit rien en moi que de fort commun.

Une chose la trahit pourtant , c'est qu'elle avoit toujours les yeux du côté de Valville , pour observer laquelle des deux il regarderoit le plus , d'elle ou de moi ; & en un sens , c'étoit bien là me regarder moi-même , & craindre que je n'eusse la préférence.

L'autre Dame , plus âgée , étoit une

femme fort sérieuse , & cependant fort frivole , c'est-à-dire , qui parloit gravement & avec dignité d'un équipage qu'elle faisoit faire , d'un repas qu'elle avoit donné , d'une visite qu'elle avoit rendue , d'une histoire que lui avoit contée la Marquise une telle : & puis c'étoit Madame la Duchesse de... qui se portoit mieux , mais qui avoit pris l'air de trop bonne heure , qu'elle l'en avoit querellée : que cela étoit effroyable : & puis c'étoit une repartie haute & convenable qu'elle avoit faite la veille à cette Madame une telle , qui s'oubloit de tems en tems , à cause qu'elle étoit riche , qui ne distinguoit pas d'avec elle les femmes d'une certaine façon ; & mille autres choses aussi plates & d'une aussi vaine espece , qui firent le sujet de cet entretien , pendant lequel d'autres visites aussi fatigantes arriverent encore.

De sorte qu'il étoit tard quand nous en fûmes débarrassées , & qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour me ramener à mon Couvent.

Nous nous reverrons demain , ou le jour d'après , dit ma mere ; je t'enverrai chercher : & hâtons-nous de partir , j'ai besoin de repos , & je me coucherai dès que je serai revenue. Pour vous , mon
fils ,

filz, vous n'avez qu'à rester ici, nous n'avons pas besoin de vous. Valville se plaignit, mais il obéit, & nous remontâmes en carrosse.

Nous voici arrivées au Couvent où nous vîmes un instant l'Abbesse dans son parloir : ma mere l'instruisit de la fin de mon aventure, & puis je rentrai.

Deux jours après, Madame de Miran vint me reprendre à l'heure de midi : vous savez qu'elle me l'avoit promis. Je dînai chez elle avec Valville ; il y fut question de notre mariage. En ce temps-là même on traitoit pour Valville d'une charge considérable : il devoit en être incessamment pourvu ; il n'y avoit tout au plus que trois semaines à attendre, & il fut conclu que nous nous marierions dès que cette affaire seroit terminée.

Voilà qui étoit bien positif. Valville ne se possédoit pas de joie ; je ne savois plus que dire dans la mienne ; elle m'ôtoit la parole, & je ne faisois que regarder ma mere.

Ce n'est pas le tout, me dit-elle, je vais ce soir pour huit à dix jours à ma Terre, où je veux me reposer de toutes les fatigues que j'ai eues depuis la mort de mon frere, & je suis d'avis de te mener avec moi,

Tom III.

E

pendant que mon fils va passer quelque temps à Versailles , où il est nécessaire qu'il se rende. Tu n'as rien apporté de ton Couvent pour cette petite absence , mais je te donnerai tout ce qu'il te faut.

Ah , mon Dieu , que de plaisirs ! Quoi , dix ou douze jours avec vous sans vous quitter , lui répondis-je ! Ne changez donc point d'avis , ma mere.

Aussi-tôt elle passa dans son cabinet , écrivit à l'Abbesse qu'elle m'emmenoit à la campagne , fit porter le billet sur le champ , & deux heures après nous partîmes.

Notre voyage n'étoit pas long ; cette Terre n'étoit éloignée que de trois petites lieues , & Valville se déroba deux ou trois fois de Versailles pour nous y venir voir. Il ne fut pas pourvu de cette charge , dont j'ai parlé , aussi vite qu'on l'avoit cru ; il survint des difficultés qui traînerent l'affaire en longueur : chaque jour cependant on en attendoit la conclusion. Nous revînmes de campagne ma mere & moi , & je retournai encore à mon Couvent , où elle ne comptoit pas que je dusse rester plus d'une semaine : j'y restai pourtant plus d'un mois , pendant lequel je vins , comme à l'ordinaire , dîner quelquefois chez elle , & quelquefois chez Madame Dorlin.

Durant cet intervalle, Valville fut toujours aussi empressé & aussi tendre qu'il l'eût jamais été ; mais sur la fin , plus gai qu'il n'avoit coutume de l'être ; en un mot , il avoit toujours autant d'amour , mais plus de patience sur les incidens qui reculoient la conclusion de son affaire ; & ce que je vous dis-là , je ne le rapellai que long-temps après , en repassant sur tout ce qui avoit précédé le malheur qui m'arriva dans la suite. La dernière fois même que je dînai chez sa mere , il ne s'y trouva pas lorsque je vins , & ne se rendit au logis qu'un instant avant que nous nous missions à table. Un importun l'avoit retenu , nous dit-il , & je le crus , d'autant plus , qu'à cela près , je ne voyois rien de changé en lui ; & , en effet , il étoit toujours le même , à l'exception qu'il étoit un peu plus dissipé qu'à l'ordinaire , à ce que m'avoit dit Madame de Miran avant qu'il entrât : & c'est qu'il s'ennuie , avoit-elle ajouté , de voir différer votre mariage.

Enfin , la dernière fois qu'elle me remenoit à mon Couvent : Je vous prie , ma mere , que je sois de la partie , dit Valville , qui avoit été charmant ce jour-là , qui , à mon gré , ne m'avoit jamais tant aimée , qui ne me l'avoit jamais dit

avec tant de graces , ni si galamment , ni si spirituellement ; (& tant pis , tant de galanterie & tant d'esprit n'étoient pas bon signe , il falloit apparemment que son amour ne fût plus ni si sérieux , ni si fort , & il ne me disoit de si jolies choses qu'à cause qu'il commençoit à n'en plus sentir de si tendres.)

Quoi qu'il en soit , il eut envie de nous suivre. Madame de Miran disputa d'abord , & puis consentit : le Ciel en avoit ainsi ordonné. Je le veux bien , reprit-elle , mais à condition que vous resterez dans le carrosse , & que vous ne paroîtrez point pendant que j'irai voir un instant l'Abbesse. Et c'est de cette complaisance qu'elle eut pour lui , que vont venir les plus grands chagrins que j'aie eus de ma vie.

Une Dame de grande distinction étoit venue la veille à mon Couvent avec sa fille , qu'elle vouloit y mettre en pension , jusqu'à son retour d'un voyage qu'elle alloit faire en Angleterre , pour y recueillir une succession que lui laissoit la mort de sa mere.

Il y avoit très-peu de temps que le mari de cette Dame étoit mort en France. C'étoit un Seigneur Anglois , qu'à l'exemple de beaucoup d'autres , son zele & sa fidélité

pour son Roi avoient obligé de sortir de son pays ; & sa veuve , dont le bien avoit fait toute sa ressource , partoit pour le vendre , & pour recueillir cette succession dont elle vouloit se défaire aussi , dans le dessein de revenir en France où elle avoit fixé son séjour.

Elle étoit donc convenue la veille avec l'Abbesse que sa fille entreroit le lendemain dans ce Couvent , & elle venoit positivement de l'amener quand nous arrivâmes ; de sorte que nous trouvâmes leur carrosse dans la cour.

A peine sortions-nous du nôtre , que nous vîmes ces deux Dames descendre d'un parloir, d'où elles venoient d'avoir un moment d'entretien avec l'Abbesse.

On ouvroit déjà la porte du Couvent pour recevoir la fille , qui , jettant les yeux sur cette porte ouverte & sur quelques Religieuses qui l'attendoient , regarda ensuite sa mere qui pleuroit , & tomba tout-à-coup évanouie entre ses bras.

La mere , presque aussi foible que sa fille , alloit à son tour se laisser tomber sur la dernière marche de l'escalier qu'elles venoient de descendre , si un laquais qui étoit à elles , ne s'étoit avancé pour les soutenir toutes deux.

Cet accident dont nous avons été témoins, Madame de Miran & moi , nous fit faire un cri , & nous nous hâtâmes d'aller à elles pour les secourir , & pour aider le laquais lui-même , qui avoit bien de la peine à les empêcher de tomber toutes deux.

Hé vîte , Mesdames , vîte , je vous conjure , crioit la mere en pleurs , & du ton d'une personne qui n'en peut plus , je crois que ma fille se meurt.

Les Religieuses qui étoient à l'entrée du Couvent , & bien effrayées , appelloient de leur côté une Tourriere , qui vint , en courant , ouvrir un petit réduit, une espee de petite chambre où elle couchoit , & qui par bonheur étoit à côté de l'escalier du parloir.

Ce fut-là où l'on tâcha de porter la Demoiselle évanouie , & où nous entrâmes avec la mere que Madame de Miran soutenoit , & à qui on craignoit qu'il n'en arrivât autant qu'à sa fille.

Valville ému de ce spectacle qu'il avoit vu aussi-bien que nous du carrosse où il étoit resté , oublia qu'il ne devoit pas se montrer , en sortit sans aucune réflexion , & vint dans cette petite chambre.

On y avoit mis la Demoiselle sur le lit

de la Tourriere, & nous la délassions, cette Tourriere & moi, pour lui faciliter la respiration.

Sa tête penchoit sur le chevet, un de ses bras étoit pendant hors du lit, & l'autre étoit étendu sur elle; tous deux (il faut que j'en convienne) tous deux d'une forme admirable.

Figurez-vous des yeux qui avoient une beauté particulière à être fermés.

Je n'ai rien vu de si touchant que ce visage-là, sur lequel cependant l'image de la mort étoit peinte; mais c'en étoit une image qui attendrissoit, & qui n'effrayoit pas.

En voyant cette jeune personne, on eût plutôt dit, elle ne vit plus, qu'on eût dit, elle est morte. Je ne puis vous représenter l'impression qu'elle faisoit, qu'en vous priant de distinguer les deux façons de parler, qui paroissent signifier la même chose, & qui dans le sentiment en signifient de différentes. Cette expression, elle ne vit plus, ne lui ôtoit que la vie, & ne lui donnoit pas les laideurs de la mort.

Enfin, avec ce corps délassé, avec cette belle tête penchée, avec ces traits dont on regrettoit les graces qui y étoient encore, quoiqu'on s'imaginât ne les y plus voir,

avec ces beaux yeux fermés, je ne sâche point d'objet plus intéressant, qu'elle ne l'étoit, ni de situation plus propre à remuer le cœur que celle où elle se trouvoit alors.

Valville étoit derrière nous, qui avoit la vue fixée sur elle; je le regardai plusieurs fois, & il ne s'en apperçut point. J'en fus un peu étonnée, mais je n'allai pas plus loin, & n'en inférai rien.

Madame de Miran cherchoit dans sa poche un flacon plein d'une eau souveraine en pareils accidens, & elle l'avoit oublié chez elle.

Valville, qui en avoit un pareil au sien, s'approcha tout-d'un-coup avec vivacité, nous écarta tous, pour ainsi dire, & se mettant à genoux devant elle, tâcha de lui faire respirer de cette liqueur qui étoit dans le flacon, & lui en versa dans la bouche, ce qui, joint aux mouvemens que nous lui donnions, fit qu'elle entrouvrit les yeux, & les promena languissamment sur Valville, qui lui dit avec je ne sais quel ton tendre ou affectueux, que je trouvais singulier, allons, Mademoiselle, prenez-en, respirez-en encore.

Et lui-même, par un geste sans doute involontaire, lui prit une de ses mains qu'il pressoit dans les siennes. Je la lui

ôtai sur le champ , sans savoir pourquoi.

Doucement , Monsieur , lui dis-je , il ne faut pas l'agiter tant. Il ne m'écouta pas ; mais tout cela ne paroissoit , de part & d'autre , que l'effet d'un empressement secourable pour la Demoiselle , & il se dispoisoit encore à lui faire respirer de cet élixir , quand la jeune personne , en soupirant , ouvrit tout-à-fait les yeux , souleva sa main que je tenois , & la laissa retomber sur le bras de Valville qui la prit , & qui étoit toujours à genoux devant elle.

Ah ! mon Dieu , dit-elle , où suis-je ? Valville gardoit cette main , la ferroit , ce me semble , & ne se relevoit pas.

La Demoiselle achevant enfin de reprendre ses esprits , l'envifagea plus fixement aussi , lui retira tout doucement sa main sans cesser d'avoir les yeux sur lui ; & comme elle devina bien au flacon qu'il avoit , qu'il s'étoit empressé pour la secourir : je vous suis obligée , Monsieur , lui dit-elle. Où est ma mere ? Est-elle encore ici ?

Cette Dame étoit au chevet du lit , assise sur une chaise où on l'avoit placée , & où elle n'avoit eu jusques-là que la force de soupirer & de pleurer.

Me voilà , ma chere fille , répondit-elle

avec un accent un peu étranger. Ah ! Seigneur , que vous m'avez effrayée , ma chere Varthon ! Voici des Dames à qui vous avez bien de l'obligation , aussi-bien qu'à Monsieur.

Et observez que ce Monsieur demeurait toujours dans la même posture. Je le répète à cause qu'il m'ennuyait de l'y voir. La Demoiselle bien revenue à elle , jetta d'abord ses regards sur nous , ensuite les arrêta sur lui , & puis s'appercevant du petit désordre où elle étoit , ce qui venait de ce qu'on l'avoit délassée , elle en parut un peu confuse , & porta sa main sur son sein.

Levez-vous donc , Monsieur , dis-je à Valville , voilà qui est fini ; Mademoiselle n'a plus besoin de secours. Cela est vrai , me répondit-il , comme avec distraction , & sans ôter les yeux de dessus elle. Je voudrais bien me lever , dit alors la Demoiselle , en s'appuyant sur sa mere qui l'aida du mieux qu'elle put. J'allois m'en mêler & prêter mon bras , quand Valville me prévint , & avança précipitamment le sien pour la soulager.

Tant d'empressement de sa part n'étoit pas de mon goût ; mais de dire pourquoi je le désapprouvois , c'est ce que je n'aurois

pu faire : je ne serois pas même convenue qu'il me déplaisoit , je pense ; ce petit dépit que j'en avois me faisoit agir sans que je le connusse : comment en aurois-je connu les motifs ? & , suivant toute apparence , Valville y entendoit aussi peu de finesse que moi.

Il falloit bien cependant qu'il se passât quelque chose d'extraordinaire en lui ; car vous avez vu la brusquerie avec laquelle je lui avois parlé deux ou trois fois , & il ne l'avoit pas remarqué ; il n'en fut point surpris , comme il n'auroit pas manqué de l'être dans un autre temps ; ou bien il la souffrit en homme qui la méritoit ; qui se rendoit justice à son insu , & qui étoit coupable dans le fond de son cœur : aussi l'étoit-il , mais il l'ignoroit. Pour suivons.

Les Religieuses attendoient toujours que la Demoiselle entrât. Elle nous remercia , Madame de Miran & moi , de fort bonne grace , mais d'un air modeste , du service que nous venions de lui rendre. Je m'imaginai de la voir un peu plus embarrassée dans la compliment qu'elle fit à Valville , & elle baissa les yeux en lui parlant. Allons , ma mere , ajouta-t-elle ensuite , c'est demain le jour de votre départ , vous n'avez pas de temps à perdre , & il est temps

que j'entre : là-dessus elles s'embrassèrent ; non sans verser encore beaucoup de pleurs.

J'ai supprimé toutes les politesses que Madame de Miran & la Dame étrangère s'étoient faites. Cette dernière lui avoit même conté en peu de mots les raisons qui l'obligeoient à laisser la jeune personne dans le Couvent.

Ma fille, me dit ma mere en les voyant s'embrasser pour la dernière fois, puisque vous allez avoir l'honneur d'être la compagne de Mademoiselle, tâchez de gagner son amitié, & n'oubliez rien de ce qui pourra contribuer à la consoler.

Voilà bien de la bonté, Madame, repartit aussitôt la Dame étrangère : je prendrai donc à mon tour la liberté de vous la recommander à vous-même ; à quoi Madame de Miran répondit qu'elle demandoit aussi la permission de la faire venir chez elle, quand elle m'enverroit chercher ; ce qui fut reçu de la part de l'autre avec tous les témoignages possibles de reconnaissance.

Ces deux Dames se connoissoient de nom, & par-là savoient les égards qu'elles se devoient l'une à l'autre.

A tout cela Valville ne disoit mot, & regardoit seulement la Demoiselle, sur qui,
contre

contre son ordinaire, je lui trouvois les yeux plus souvent que sur moi ; ce que j'attribuois, sans en être contente, à un pur mouvement de curiosité.

Le moyen de le soupçonner d'autre chose, lui qui m'aimoit tant, qui venoit dans la même journée de m'en donner de si grandes preuves ; lui que j'aimois tant moi-même, à qui je l'avois tant dit, & qui étoit si charmé d'en être sûr.

Hélas, sûr ! peut-être ne l'étoit il cue trop. On ne le croiroit pas ; mais les ames tendres & délicates ont volontiers le défaut de se relâcher dans leur tendresse, quand ils ont obtenu toute la vôtre. L'envie de vous plaire leur fournit des graces infinies, leur fait faire des efforts qui sont délicieux pour elles ; mais dès qu'elles ont plu, les voilà découvertes.

Quoi qu'il en soit, la jeune Demoiselle, en reconnoissance de l'attachement que Madame de Miran m'ordonnoit d'avoir pour elle, vint galamment se jeter à mon cou, & me demander mon amitié. Cette action à laquelle elle se livra de la maniere du monde la plus aimable & la plus naïve, m'attendrit. Je n'en aurois peut-être pas fait autant qu'elle, non qu'elle ne m'eût paru fort digne d'être aimée ; mais mon

cœur ne me disoit rien pour elle , ou plutôt je me sentoïis un fond de froideur que j'aurois eu de la peine à vaincre , & qui ne tint point contre ses caresses. Je les lui rendis avec toute la sensibilité dont j'étois capable , & m'intéressai véritablement à elle , qui s'arrachant encore d'entre les bras de la mere , se retira enfin dans le Couvent , d'où je lui criai que j'allois l'y suivre dès que nous aurions vu l'Abbesse , avec qui Madame de Miran vouloit avoir un instant d'entretien.

La mere remonta dans son équipage , baignée de ses larmes , & le lendemain partit en effet pour l'Angleterre.

Madame de Miran alla un instant parler à l'Abbesse , me vit entrer dans le Couvent , & alla rejoindre Valville qui s'étoit remis dans le carrosse où il l'attendoit. Il nous avoit quittées à l'instant où nous avions été au parloir de l'Abbesse , & je ne l'avois pas vu moins tendre qu'il avoit coutume de l'être : il n'y eut qu'une chose à laquelle il manqua , c'est qu'il oublia de parler à Madame de Miran du jour où nous nous reverrions , & je me rappelai cet oubli un quart-d'heure après que je fus rentrée. Mais nous avions été dérangés ; l'accident de la Demoiselle avoit distrait nos idées ,

avoit fixé notre attention ; & puis ma mere n'avoit-elle pas dit au logis que je reviendrois le lendemain ou le jour d'après : cela ne suffisoit-il pas ?

Je l'excusois donc , & je traitois de chicane la remarque que j'avois d'abord faite sur son oubli.

Je reçus de l'Abbesse , des Religieuses & des Pensionnaires que je connoissois , l'accueil le plus obligeant. Je vous ai déjà dit qu'on m'aimoit , & cela étoit vrai , & sur-tout de la part de cette Religieuse dont j'ai déjà fait mention , & qui m'avoit si bien vengée de la hauteur & des railleries de la jeune & jolie pensionnaire dont je vous ai parlé aussi. Dès que j'eus remercié tout le monde de la joie qu'on avoit témoignée de mon retour , je courus chez ma nouvelle compagne à qui on avoit la veille apporté toutes les hardes , qu'une Sœur converse arrangeoit alors , pendant qu'elle rêvoit tristement à côté d'une table sur laquelle elle étoit appuyée.

Elle se leva du plus loin qu'elle m'aperçut , vint m'embrasser , & marqua un extrême plaisir à me voir.

Il auroit été difficile de ne pas l'aimer , elle avoit les manieres simples , ingénues , caressantes , & , pour tout dire enfin , le

cœur comme les manieres. C'est un éloge que je ne puis lui refuser , malgré tous les chagrins qu'elle m'a causés.

Je m'épris pour elle de l'inclination la plus tendre. La sienne pour moi, disoit-elle , avoit commencé dès qu'elle m'avoit vue ; elle n'avoit senti de consolation qu'en apprenant que je demeurerois avec elle. Promettez-moi que vous m'aimerez , que nous serons inséparables , ajoutoit-elle avec des tons , des serremens de mains , avec des regards dont la douceur pénétoit l'ame & entraînoit la persuasion , de sorte que nous nous liâmes du commerce de cœur le plus étroit.

Elle étoit , pour ainsi dire , étrangere , quoiqu'elle fût née en France. Son pere étoit mort , sa mere partoît pour l'Angleterre ; elle y pouvoit mourir : peut-être cette mere venoit-elle de lui dire un éternel adieu ; peut-être au premier jour annonçeroit-on à sa fille qu'elle étoit orpheline , & moi j'en étois une. Mes infortunes alloient bien au-delà de celles qu'elle avoit à appréhender ; mais je la voyois en danger d'éprouver une partie des miennes. Je songeois donc que son sort pourroit avoir bientôt quelque ressemblance avec le mien , & cette réflexion m'attachoit encore plus

à elle ; il me sembloit voir en elle une personne qui étoit plus réellement ma compagne qu'une autre.

Elle me confioit son affliction ; & , dans l'attendrissement où nous étions toutes deux , dans cette effusion de sentimens tendres & généreux , à laquelle nos cœurs s'abandonnoient , comme elle m'entretenoit des malheurs de sa famille , je lui racontai aussi les miens , & les lui racontai à mon avantage , non par aucune vanité , prenez garde , mais , ainsi que je l'ai déjà dit , par un pur effet de la disposition d'esprit où je me trouvois. Mon récit devint intéressant ; je le fis de la meilleure foi du monde , dans un goût aussi noble que tragique : je parlai en déplorable victime du sort , en héroïne de roman , qui ne disoit pourtant rien que de vrai , mais qui ornoit la vérité de tout ce qui pouvoit la rendre touchante , & me rendre moi-même une infortunée respectable.

En un mot , je ne mentis en rien , je n'en étois pas capable , mais je peignis dans le grand ; mon sentiment me menoit ainsi sans que j'y pensasse.

Aussi la belle Varthon m'écoutoit - elle en me plaignant , en soupirant avec moi , en mêlant ses larmes avec les miennes ;

car nous en répandions toutes deux : elle pleuroit sur moi , & je pleurois sur elle.

Je lui fis l'histoire de mon arrivée à Paris avec la niece du Curé , qui y étoit morte ; je traitai le caractère de cette niece aussi dignement que je traitois mes aventures.

C'étoit , disois - je , une personne qui avoit eu tant de dignité dans ses sentimens , dont la vertu avoit été si aimable , qui m'avoit élevée avec des égards si tendres , & qui étoit si fort au-dessus de l'état où le Curé son frère & elle vivoient à la campagne ; (& tout cela étoit encore vrai.)

Ensuite je rapportois la situation où j'étois restée après sa mort ; & ce que je disois là-dessus fendoit le cœur.

Le Pere Saint-Vincent , M. de Climal , que je ne nommai point (mon respect & ma tendresse pour sa mémoire m'en auroient empêchée quand j'en aurois eu envie) ; l'injure qu'il m'avoit fait , son repentir , sa réparation ; la Dutour même , chez qui il m'avoit mise si peu convenablement pour une fille comme moi : tout vint à sa place , aussi-bien que Madame de Miran à qui , dans cet endroit de mon récit , je ne songai point non plus à donner

d'autre nom que celui d'une Dame que j'avois rencontrée , sauf à la nommer après quand je serois hors de ce ton romanesque que j'avois pris. Je n'avois omis ni ma chute au sortir de l'Eglise , ni le jeune homme aimable & distingué par sa naissance , chez lequel on m'avoit portée. Et peut-être dans le reste de mon histoire lui aurois-je appris que ce jeune homme étoit celui qui l'avoit secourue , que la Dame qu'elle venoit de voir étoit sa mere , & que je devois bientôt épouser son fils , si une Converse , qui entra , ne nous eût pas averties qu'il étoit temps d'aller souper ; ce qui m'empêcha de continuer , & de mettre au fait Mademoiselle Varthon qui n'y étoit pas encore , puisque j'en restois à l'endroit où Madame de Miran m'avoit trouvée ; ainsi cette Demoiselle ne pouvoit appliquer rien de ce que je lui avois dit aux personnes qu'elle avoit vues avec moi.

Nous allâmes donc souper. Mademoiselle Varthon , pendant le repas , se plaignit d'un grand mal de tête qui augmenta , & qui l'obligea , au sortir de table , de retourner dans sa chambre où je la suivis ; mais , comme elle avoit besoin de repos , je la quittai après l'avoir embrassée , & rien de ce qui s'étoit passé pendant son

évanouissement , ne me revint dans l'esprit.

Je me levai le lendemain de meilleure heure qu'à mon ordinaire pour me rendre chez elle. On alloit la saigner ; je crus que cette saignée annonçoit une maladie sérieuse , & je me mis à pleurer. Elle me serra la main & me rassura. Ce n'est rien , ma chere amie , me dit-elle , c'est une légère indisposition qui me vient d'avoir été hier fort agitée , ce qui m'a donné un peu de fièvre , & voilà tout.

Elle avoit raison , la saignée calma le sang , le lendemain elle se porta mieux ; & ce petit dérangement de santé auquel j'avois été si sensible , ne servit qu'à lui prouver ma tendresse , & à redoubler la sienne , que l'état où je tombai moi-même mit bientôt à une plus forte épreuve.

Elle venoit de se lever l'après-midi , quand , voulant aller prendre mon ouvrage qui étoit sur la table , je fus surprise d'un étourdissement qui me força d'appeller à mon secours.

Il n'y avoit dans sa chambre qu'elle & cette Religieuse que j'aimois & qui m'aimoit. Mademoiselle Varthon fut la plus prompte , & accourut à moi.

Mon étourdissement se passa , & je m'assis ; mais de temps en temps il recommençoit ;

je me sentis même une assez grande difficulté de respirer, enfin des pesanteurs, & un accablement total.

La Religieuse me tâta le poulx, parut inquiète, ne me dit rien qui m'alarmât, mais me conseilla d'aller me mettre au lit, & sur le champ Mademoiselle Varthon & elle me menerent chez moi. Je voulois tenir bon contre le mal, & me persuader que ce n'étoit rien; mais il n'y eut pas moyen de résister, je n'en pouvois plus; il fallut me coucher, & je les priai de me laisser.

A peine sortoient-elles de ma chambre, qu'on m'apporta un billet de Madame de Miran, qui n'étoit que de deux lignes.

» Je n'ai pu te voir ces deux jours-ci;
» n'en sois point inquiète, ma fille, j'irai
» demain te prendre à midi. »

N'y a-t-il que celui-là, ma Sœur, dis-je, après l'avoir lu à la Converse qui me l'avoit apporté. (C'est que je croyois que Valville auroit pu m'écrire aussi, & qu'assurément il n'avoit tenu qu'à lui; mais il n'y avoit rien de sa part.)

Non, répondit cette fille à la question que j'lui faisois, c'est tout ce que vient de remettre à la Tourriere un Laquais qui attend: avez-vous quelque chose à lui faire dire, Mademoiselle?

Apportez-moi , je vous prie , une plume & du papier , lui dis-je ; & voici ce que je lui répondis , toute accablée que j'étois.

» Je rends mille graces à ma mere de
» la bonté qu'elle a de me donner de ses
» nouvelles ; j'avois besoin d'en recevoir.
» Je viens de me coucher ; je suis un peu
» indisposée , j'espere que ce ne fera rien ,
» & que demain je serai prête. J'embrasse
» les genoux de ma mere. »

Je n'aurois pu en écrire davantage quand je l'aurois voulu , & deux heures après j'avois une fièvre si ardente , que la tête s'embarrassa. Cette fièvre fut suivie d'un redoublement qui , joint à d'autres accidens compliqués , fit désespérer de ma vie.

J'eus le transport au cerveau ; je ne reconnus plus personne , ni Mademoiselle Varthon , ni mon amie la Religieuse , pas même ma mere qui eut la permission d'entrer , & que je ne distinguai des autres que par l'extrême attention avec laquelle je la regardai sans lui rien dire.

Je restai à peu-près dans le même état quatre jours entiers , pendant lesquels je ne fus ni où j'étois , ni qui me parloit : on m'avoit saignée , je n'en savois rien. La fièvre baissa le cinquieme ; les accidens diminuerent , la raison me revint , & le

premiere
voyant
chevet
mere.

Et
dans
je tira
& la
temps

Ma
ligieu
prem

J'a
d'une
je vo
peine
de M
vous
bon
voila

M
ferra
du l
à qu
& p
con
enti
plus
gra

premier signe que j'en donnai, c'est qu'en voyant Madame de Miran qui étoit au chevet de mon lit, je m'écriai : ah ! ma mere.

Et comme alors elle avançoit sa main dans l'intention de me faire une caresse, je tirai le bras hors du lit pour la lui saisir, & la portai à ma bouche que je tins longtemps collée dessus.

Mademoiselle Varthon & quelques Religieuses étoient autour de mon lit : la premiere paroissoit extrêmement triste.

J'ai donc été bien mal, leur dis-je d'une voix foible & presque éteinte, & je vous ai sans doute causé bien de la peine. Oui, ma fille, me répondit Madame de Miran ; il n'y a personne ici qui ne vous ait donné des témoignages de son bon cœur : mais, grace au Ciel, vous voila réchappée.

Mademoiselle Varthon s'approcha, me serra avec amitié le bras que j'avois hors du lit, & me dit quelque chose de tendre, à quoi je ne répondis que par un souris, & par un regard qui lui marquoit ma reconnaissance. Deux jours après, je fus entièrement hors de danger, & je n'avois plus de fièvre ; il me restoit seulement une grande foiblesse qui dura long-temps.

Madame de Miran n'avoit eu la permission de me voir qu'en conséquence de l'extrême péril où je m'étois trouvée ; elle s'abstint d'entrer dès qu'il fut passé.

Mais j'omets une chose, c'est que le lendemain du jour où je reconnus ma mere, je fis réflexion que je pouvois redevenir tout aussi malade que je l'avois été, & que je n'en réchapperois peut-être pas.

Je songeai ensuite à ce contrat de rente que m'avoit laissé M. de Climal. A qui appartiendra-t-il, si je mourrois, me disois-je ? Il seroit sans doute perdu pour la famille, & la justice aussi-bien que la reconnoissance, veulent que je le lui rende.

Pendant que cette pensée m'occupoit, il n'y avoit qu'une Sœur Converse dans ma chambre. Mademoiselle Varthon qui ne me quittoit presque pas, n'étoit point encore venue, & peut-être pas levée. Les Religieuses étoient au chœur, & je me voyois libre.

Ma Sœur, dis-je à cette Converse, on a désespéré de ma vie ces jours passés ; ma fièvre est de beaucoup diminuée, mais il n'est point sûr qu'elle ne me reprenne pas avec la même violence : à tout hasard, faites-moi le plaisir de me soulever un peu, &

& de m'apporter de quoi écrire deux lignes, qu'il est absolument nécessaire que j'écrive.

Eh, Jésus Maria ! à quoi est - ce que vous allez rêver, Mademoiselle ? me dit cette Converse. Vous me faites peur ; il semble que vous voulez faire votre testament. Savez-vous bien que vous offensez Dieu, d'aller vous mettre ces choses-là dans l'esprit, au lieu de le remercier de la grace qu'il vous fait d'être mieux que vous n'étiez ? Eh, ma chere Sœur, ne me refusez pas, lui répartis-je ; il ne s'agit que de deux lignes, il ne faut qu'un instant.

Eh, mon Dieu ! reprit-elle en se levant, je m'en fais une conscience ; me voilà toute tremblante avec vos deux lignes : tenez, êtes-vous bien, ajouta-t-elle en me mettant sur mon séant ? Oui, lui dis-je, approchez-moi l'écrivoire.

La mienne étoit garnie de tout ce qu'il falloit, & je me hâtai de finir avant que personne arrivât.

Je donne à Madame de Miran, à qui je dois tout, le contrat que défunt M. de Climai son frere a eu la charité de me laisser. Je donne aussi à la même Dame tout ce que j'ai en ma possession, pour

en disposer à sa volonté. Je signai ensuite, *Marianne*, & je gardai le billet que je mis sous mon chevet, dans le dessein de le remettre à ma mere quand elle seroit venue. Elle ne tarda pas ; à peine y avoit-il un quart-d'heure que mon petit codicille étoit écrit, qu'elle arriva.

Hé bien, ma fille, comment es-tu ce matin, me dit-elle en me tâtant le pouls ? Encore mieux qu'hier, ce me semble, & je te crois guérie ; il ne te faut plus que des forces.

Je pris alors mon petit papier, & le lui glissai dans la main. Que me donnes-tu là ? s'écria-t-elle ; voyons : Elle l'ouvrit, le lut, & se mit à rire. Que tu es folle, ma pauvre enfant ! me dit-elle ; tu fais des donations & tu te portes mieux que moi : (elle avoit quelque raison de dire cela, car elle étoit fort changée.) Va, ma fille, tu as tout l'air de ne faire ton testament de long-temps, & je n'y serai plus quand tu le feras, ajouta-t-elle en déchirant le papier qu'elle jeta dans ma cheminée ; garde ton bien pour mes petits-fils ; tu n'auras point d'autres héritiers, je l'espere.

Hé, pourquoi dites-vous que vous n'y ferez plus, ma mere ? il vaudroit donc

mièux que je mourusse aujourd'hui , lui répondis-je la larme à l'œil.

Paix , me répartit-elle ; n'est-il pas naturel que je finisse avant vous ? Qu'est-ce que cela signifie ? C'est l'extravagance de votre papier qui est cause de ce que je vous dis-là. Songeons à vivre , & hâte-toi de guérir de peur que Valville ne soit malade ; je t'avertis qu'il ne s'accommode point de ne te plus voir : (notez que je lui en avois toujours demandé des nouvelles.)

Elle en étoit - là quand Mademoiselle Varthon & le médecin entrèrent. Celui-ci me trouva fort tranquille & hors d'affaire , à ma foiblesse près ; de façon que ma mère ne vint plus , & se contenta les jours suivans d'envoyer savoir comment je me portois , ou de passer au couvent pour l'apprendre elle-même ; & le lendemain ce fut Valville qui vint de sa part.

Je n'ai pas songé à vous dire que Madame de Miran , durant ses visites , avoit toujours extrêmement caressé Mademoiselle Varthon , & qu'il étoit arrêté que nous irions , cette belle Etrangere & moi , dîner chez elle aussi-tôt que je pourrois sortir.

Or , ce fut à cette Demoiselle que Valville demanda à parler , tant pour s'informer de mon état , & pour lui faire à elle-même

des complimens de la part de sa mere ; que pour s'acquiter d'un devoir de politesse envers cette jeune personne à qui la bien-séance vouloit qu'il s'intéressât depuis le service qu'il lui avoit rendu. Mademoiselle Varthon étoit dans ma chambre lorsqu'on vint l'avertir qu'on souhaiteroit lui parler de la part de Madame de Miran, sans lui dire qui c'étoit.

C'est apparemment vous que cela regarde, me dit-elle, en me quittant pour aller au parloir ; & je ne doutai pas en effet que je ne fus l'objet, ou de la visite, ou du message.

Il est pourtant vrai que Valville n'avoit point d'autre commission que celle de s'informer de ma santé, & que ce fut lui qui imagina de demander Mademoiselle Varthon à qui ma mere lui avoit simplement dit de faire ses complimens, & voilà tout.

Il se passa bien une demi-heure avant que Mademoiselle Varthon revînt. Vous remarquerez qu'il n'avoit plus été question avec elle de la suite de mes aventures, depuis le jour où je lui en avois conté une partie, & qu'elle ignoroit totalement que j'aimois Valville, & que je devois l'épouser. Elle avoit été indisposée dès le

jour de son entrée au couvent ; deux jours après j'étois tombée malade , il n'y avoit pas eu moyen d'en revenir à la continuation de mon histoire.

Comment donc , me dit-elle en rentrant d'un air content ? vous ne m'avez pas dit que ce jeune homme , d'une si jolie figure , qui me secouroit avec vous dans mon évanouissement , étoit le fils de Madame de Miran , que j'ai vue depuis si souvent ici , & qui vous aime tant ; savez-vous bien que c'est lui qui m'attendoit dans le parloir ?

Qui ? M. de Valville ? répondis-je avec un peu de surprise : eh , que vous vouloit-il ? Vous avez été bien long-tems ensemble. Un quart-d'heure à peu-près , reprit-elle ; il venoit , comme on me l'a dit , de la part de sa mere , savoir comment vous vous portez : elle l'avoit aussi chargé de quelque compliment pour moi , & il a cru de son côté me devoir une petite politesse.

Il avoit raison , lui répondis-je d'un air assez rêveur. Ne vous a-t-il point donné de lettre pour moi ? Madame de Miran ne m'a-t-elle point écrit ? Non , me dit-elle , il n'y a rien.

Là-dessus , quelques pensionnaires de

mes amies entrèrent qui nous firent changer de conversation.

Je ne laissai pas que d'être étonnée que Madame de Miran ne m'eût point écrit : non pas que son silence m'inquiât, ni que j'attendisse une lettre d'elle, car il n'étoit pas nécessaire qu'elle m'écrivît. Je l'avois vue la veille ; on lui apprenoit que je me portois toujours de mieux en mieux, & il suffisoit bien qu'elle envoyât savoir si cela continuoit, il n'en falloit pas davantage.

Mais ce qui m'étonnoit, c'est que Valville de qui, dans des circonstances peut-être moins intéressantes, j'avois reçu de si fréquentes lettres, qu'il joignoit à celles que m'écrivoit sa mere, ou qui m'avoit si souvent écrit un mot dans celle de cette Dame, ne se fût point avisé, en cette occurrence-ci, de me donner de pareilles marques d'attention.

Dans le fort de ma maladie, me disois-je, j'avoue que ses lettres n'auroient pas été de saison ; mais j'ai pensé mourir, me voici convalescente ; il lui est permis de m'écrire, & il ne m'écrit point, il ne me donne aucun témoignage de sa joie.

Peut-être, dans l'état languissant où je suis encore, a-t-il cru qu'il falloit s'abstenir

de m'envoyer un billet à part : mais il auroit pu , ce me semble , prier sa mere de m'en écrire un , afin d'y joindre quelques lignes de sa main , & il ne songe à rien.

Cette négligence me fâchoit , je ne l'y reconnoissois pas. Qu'est devenu Valville ? Ce n'est plus là son cœur : cela me chagrinoit sérieusement ; je n'en revenois point.

J'ai refusé jusqu'à ce jour , me dit Mademoiselle Varthon pendant que nos compagnes s'entretenoient , d'aller dîner chez une Dame qui est l'intime amie de ma mere , & à laquelle elle m'a recommandé ; vous étiez encore trop malade , & je n'ai pas voulu vous quitter : mais ce matin , avant que d'entrer chez vous , je lui ai enfin mandé par un laquais qu'elle m'a envoyé , que j'irois demain chez elle. Je m'en dédirai pourtant , si vous le souhaitez , ajouta-t-elle ; voyez , resteraï-je ? Je vous avertis que j'aimerais bien mieux être avec vous.

Non , lui répondis-je en lui prenant affectueusement la main , je vous prie d'y aller ; il faut répondre à l'envie qu'elle a de vous voir : ayez seulement la bonté d'en revenir une demi-heure plutôt que

vous ne le feriez sans moi , & je serai contente.

Mais je ne le ferois pas moi , me répartit-elle , & vous trouverez bon que j'abrege un peu davantage ; je ne prétends point m'y ennuyer si long-temps que vous le dites.

Passons donc au lendemain. Mademoiselle Varthon se rendit chez cette amie de sa mere , dont le carrosse la vint chercher de si bonne heure , qu'elle en murmura , qu'elle en fut de mauvaise humeur , & le tout encore à cause de moi avec qui elle étoit alors : cependant elle en revint beaucoup plus tard que je ne l'attendois. Je n'ai pas été la maîtresse de quitter , me dit-elle ; on m'a retenu malgré moi ; & il n'y avoit rien de plus croyable.

Quelques jours après , elle y retourna encore , & puis y retourna : il le falloit , à moins que de rompre avec la Dame , à ce qu'elle disoit , & je n'en doutois point ; mais elle me paroissoit en revenir avec un fond de distraction & de rêverie qui ne lui étoit point ordinaire. Je lui en dis un mot ; elle me répondit que je me trompois , & je n'y songeai plus.

Je commençois à me lever alors , quoiqu'encore assez foible. Ma mere envoyoit

tous les jours au couvent pour savoir comment je me portois ; elle m'écrivit même une ou deux fois , & de lettres de Valville , pas une.

Mon fils est bien impatient de te revoir ; mon fils te querelle d'être si long - temps convalescente ; mon fils devoit mettre quelques lignes dans le billet que je t'écris ; je l'attendois pour cela ; mais il se fait tard , il n'est pas revenu : ce sera pour une autre fois.

Voilà toutes les nouvelles que je recevois de lui. J'en fus si choquée , si aigrie , que dans mes réponses à ma mere , je ne fis plus aucune mention de lui. Dans ma dernière , je lui marquai que je me sentoais assez de force pour me rendre au parloir , si elle vouloit avoir la bonté d'y venir le lendemain.

Je ne suis malade que du seul ennui de ne point voir ma chere mere , ajoutai-je : qu'elle acheve donc de me guérir , je l'en supplie. Je ne doutai point qu'elle ne vînt , & elle n'y manqua pas ; mais nous ne prévoyions ni l'une ni l'autre la douleur , & le trouble où elle me trouva le lendemain.

La veille de ce jour je me promenois dans ma chambre avec Mademoiselle Varthon ; nous étions seules.

Vous crûtes vous appercevoir, il y a quelques jours, que j'étois un peu rêveuse, me dit-elle ; & moi je m'apperçois aujourd'hui que vous l'êtes beaucoup : vous avez quelque chose dans l'esprit qui vous chagrine , & je suis bien trompée si hier matin vous ne veniez pas de pleurer lorsque j'entrai chez vous : je ne vous demande point de quoi il s'agit, ma chere compagne ; dans la situation où je suis , je ne puis vous être bonne à rien ; mais votre tristesse m'inquiete , j'en crains les suites. Songez que vous sortez de maladie , & que ce n'est pas le moyen de revenir en parfaite santé, que de vous livrer à des pensées fâcheuses ; notre amitié veut que je vous le dise, & je n'irai pas plus loin.

Hélas ! je vous assure que vous me prévenez, lui répondis-je : je n'avois point dessein de vous cacher ce qui me fait de la peine ; mon cœur n'a rien de secret pour vous. Mais il n'y a pas long-temps que je suis bien sûre d'avoir sujet d'être triste, & la journée ne se seroit pas passée sans que je vous eusse tout confié ; je n'aurois eu garde de me refuser cette consolation - là.

Oui, Mademoiselle , repris-je , après m'être interrompue par un soupir ; oui,

j'ai du chagrin : je vous ai déjà raconté la plus grande partie de mon histoire ; ma maladie m'a empêché de vous dire le reste , & la voici en deux mots.

Madame de Miran est cette Dame que , s'il vous en souvient , je vous ai dit que j'avois rencontrée : vous avez été témoin de ses façons avec moi ; on la prendroit pour ma mere ; & depuis le premier instant où je l'ai vue , elle en a toujours agi de même.

Ce n'est pas là tout : ce Monsieur de Valville qui vous vint voir l'autre jour : hé bien , ce Monsieur de Valville , me dit-elle sans me donner le temps d'achever , est-ce qu'il vous est contraire ? Sauroit-il mauvais gré à sa mere de l'amitié qu'elle a pour vous ?

Non , lui dis-je , ce n'est point cela ; écoutez-moi. M. de Valville est le jeune homme dont je vous ai parlé aussi , chez qui on me porta après ma chute , & qui prit dès-lors pour moi la passion la plus tendre ; une passion dont je n'ai pu douter ; bien plus , Madame de Miran fait qu'il m'aime , & que je l'aime aussi , fait qu'il veut m'épouser , & , malgré mes malheurs , consent elle-même à notre mariage qui doit se faire au premier jour , qui a été

retardé par hasard , & qui peut-être ne se fera plus ; j'ai du moins lieu d'en désespérer par la conduite que Valville tient actuellement avec moi.

Mademoiselle Varthon ne m'interrompoit plus , écoutoit d'un air morne , baissoit la tête , & même ne me regardoit pas ; je ne la voyois que de côté , & cette contenance qu'elle avoit , je l'attribuois à la simple surprise que lui causoit mon récit.

Vous savez de quel danger je sors , continuai-je ; je viens d'échapper à la mort. Avant ma maladie , jamais sa mere ne m'écrivoit le moindre billet , qu'il n'en joignît un au sien , ou qu'il ne m'écrivît quelque chose dans sa lettre ; & ce même homme , qui m'a accoutumée à le voir si tendre & si attentif ; lui , qui a pensé me perdre , qui a dû être si alarmé de l'état où j'étois ; lui , qu'à peine j'aurois cru assez fort pour supporter ses frayeurs sur mon compte , qui a dû être si transporté de joie de me voir hors de péril ; croiriez-vous , Mademoiselle , que je suis encore à recevoir de ses nouvelles , qu'il ne m'a pas écrit le moindre petit mot , lui qui m'aimoit tant ; pas un billet ? Cela est-il naturel ? Que veut-il que j'en pense , & que penseriez-vous à ma place ?

Je m'arrêtai là-dessus un moment, Mademoiselle Varthon aussi ; mais elle me laissoit toujours un peu derriere elle , restoit muette , & ne retournoit pas la tête.

Pas une lettre, répétois-je, lui qui m'en a tant prodigué dans des occasions moins pressantes. Encore une fois, le croiriez-vous ? Est-ce que sa tendresse diminue ? Est-il inconstant ? Est-ce que je perds son cœur, au lieu de la vie que j'aimerois mieux avoir perdue ? Mon Dieu, que je suis agitée ! Mais dites-moi, Mademoiselle, il me vient une chose dans l'esprit : ne seroit-il pas malade ? Madame de Miran, qui sait que je l'aime, ne me le cacheroit-elle point ? Elle m'aime beaucoup aussi ; elle peut avoir peur de m'affliger, n'auriez-vous pas la même bonté qu'elle ? Cette visite que vous dites avoir reçue de M. de Valville, ne vous auroit-on pas engagée à la feindre, pour m'empêcher de soupçonner la vérité ? Car il me paroît impossible qu'il soit si négligent, & je vous assure que je serai moins affligée de le savoir malade : il est jeune, il en reviendra, Mademoiselle ; au lieu que s'il étoit inconstant, il n'y auroit plus de remède ; ainsi ce dernier motif d'inquiétude est pour

moi bien plus cruel que l'autre. Avouez-moi donc la maladie, je vous en conjure ; vous me tranquillisez : avouez-la, de grace ; je serai discrete. Elle se taisoit.

Alors impatientée de son silence, je l'arrêtai par le bras, & me mis vis-à-vis d'elle pour l'obliger à me parler.

Mais jugez de mon étonnement, quand pour toute réponse je n'entendis que des soupirs, & que je ne vis qu'un visage baigné de pleurs.

Ah, Seigneur ! m'écriai-je en pâissant moi-même ; vous pleurez, Mademoiselle ! qu'est-ce que cela signifie ? (& je lui demandois ce que mon cœur devinoit déjà.) Qui, j'en eus tout d'un coup un pressentiment, j'ouvris les yeux ; tout ce qui s'étoit passé pendant son évanouissement me revint dans l'esprit & m'éclaira.

Nous étions alors près d'un fauteuil, dans lequel elle se jeta ; je me mis auprès d'elle, & je pleurois aussi.

Achevez, lui dis-je, ne me déguisez rien ; ce ne seroit pas la peine, je crois vous entendre. Où avez-vous vu Monsieur de Valville ? L'indigne ! est-il possible qu'il ne m'aime plus !

Hélas ! ma chere Marianne, me répon-

dit-elle, que n'ai-je su plutôt tout ce que vous venez de me dire ?

Hé bien, insistai-je après, parlez franchement : est-ce que vous m'avez ravi son cœur ? Dites donc qu'il m'en coûte le mien, répondit-elle.

Quoi ! criai-je encore, il vous aime donc ? Et vous l'aimez ! que je suis malheureuse !

Nous sommes toutes deux à plaindre, me dit-elle. Il ne m'a point parlé de vous ; je l'aime, & je ne le verrai plus de ma vie.

Il ne m'en aimera pas davantage, lui répondis-je en versant à mon tour un torrent de larmes ; il ne m'en aimera pas davantage. Ah ! mon Dieu, où en suis-je, & que ferai-je ? Hélas ! ma mere, je ne ferai donc point votre fille. C'est donc en vain que vous avez été si généreuse. Quoi ! vous, Monsieur de Valville ! vous infidele pour Marianne ! après tant d'amour vous l'abandonnez ! Et c'est vous, Mademoiselle, qui me l'ôtez ! vous qui avez eu la cruauté de m'aider à gemir. Eh ! que ne me laissiez-vous mourir. Comment voulez-vous que je vive ? Je vous ai donné mon cœur à tous deux, & tous deux vous me donnez la mort. Ah ! je ne survivrai

pas à ce tourment-là , je l'espère ; Dieu m'en fera la grace ; je sens que je me meurs.

Ne me reprochez rien , me dit-elle , d'un ton plein de douleur ; je ne suis pas capable d'une perfidie : je vous conterai tout ; il m'a trompée.

Il vous a trompée , répartis-je : eh ! pourquoi l'écoutiez-vous , Mademoiselle ? Pourquoi l'aimer ? Pourquoi souffrir qu'il vous aimât ? Votre mere venoit de partir , vous étiez dans l'affliction , & vous avez le courage d'aimer. D'ailleurs , il n'étoit point mon frere , vous le saviez ; vous nous aviez trouvés ensemble : il est aimable , & je suis jeune , étoit-il difficile de soupçonner que nous nous aimions peut-être ? Et quelle excuse avez-vous ? Mais , encore une fois , où l'avez-vous vu ? Vous vous connoissiez donc ? Comment avez-vous fait pour m'arracher sa tendresse ? On n'en a jamais eu tant qu'il en avoit , & jamais il n'en trouvera tant que j'en avois moi-même. Il me regrettera , mais je n'y ferai plus. Il se ressouviendra combien je l'aimois ; il pleurera ma mort : vous aurez la douleur de le voir ; vous vous reprocherez de m'avoir trahie , & jamais vous ne serez heureuse.

Moi ! vous avoir trahie , me répondit-elle ! Eh ! ma chere Marianne , vous avouerois-je que je l'aime , si je n'avois pas moi-même été surprise , & ne vais-je pas être la victime de tout ceci ? Tâchez de vous calmer un moment pour m'entendre ; vous avez le cœur trop bon pour être injuste , & vous l'êtes ; vous allez en juger par ma sincérité.

Je n'avois jamais vu Valville avant la foiblesse dans laquelle je tombai au départ de ma mere ; vous savez qu'il me secourut avec empressement.

Dès que je fus revenue à moi , le premier objet qui me frappa , ce fut lui , qui étoit à mes genoux ; il me tenoit la main : je ne fai si vous remarquâtes les regards qu'il jettoit sur moi. Toute foible que j'étois , j'y pris garde. Il est aimable ; vous en convenez ; je le trouvai de même : il ne cessa presque point d'avoir les yeux sur moi , jusqu'au moment où je m'enfermai , & par malheur , rien de tout cela ne m'échappa.

J'ignorois qui il étoit ; ce que vous me contâtes de votre histoire ne me l'apprit point : il est vrai que je pensois quelquefois à lui , mais comme à quelqu'un que je ne croyois pas revoir. On vint quelques jours

après m'avertir qu'une personne, qu'on ne nommoit pas, souhaitoit de me parler de la part de Madame de Miran : j'étois avec vous alors ; je descendis, & c'étoit lui qui m'attendoit.

Je rougis en le voyant : il me parut embarrassé, & son embarras me rendit honteuse. Il me demanda, en souriant, si je le reconnoissois, & si je n'avois pas oublié que je l'avois vu. Il me dit que mon évanouissement l'avoit fait trembler ; que de sa vie il n'avoit été si attendri que de l'état où il m'avoit vue ; qu'il l'avoit toujours présent, que son cœur en avoit été frappé, & tout de suite me conjura de lui pardonner la raïveté avec laquelle il s'expliquoit là-dessus.

Pendant qu'elle me parloit ainsi, elle ne s'appercevoit point que son récit me tuoit ; elle n'entendoit ni mes soupirs, ni mes sanglots ; elle pleuroit trop elle-même pour y faire attention ; & tout cruel qu'étoit ce récit, mon cœur s'y attachoit pourtant, & ne pouvoit renoncer au déchirement qu'il me causoit.

Et moi, continua-t-elle, je fus si émue de tous ses discours, que je n'eus pas la force de les arrêter. Il ne me dit pourtant point qu'il m'aimoit, mais je sentoïis bien

que ce n'étoit que cela qu'il me vouloit dire , & il me le disoit d'une façon dont il n'auroit pas été raisonnable de me fâcher.

J'ai tenu cette belle main que je vois dans les miennes , ajouta-t-il encore ; je l'ai tenue. Vous me vîtes à vos genoux quand vous commençâtes à ouvrir les yeux , j'eus bien de la peine à m'en ôter ; & je m'y jette encore toutes les fois que j'y pense.

Ah ! Seigneur , il s'y jette ! m'écriai-je ici ; il s'y jettoit pendant que je me mourois ! Hélas ! je suis donc bien effacée de son cœur ; il ne m'a jamais rien dit de si tendre.

Je ne me rappelle plus de ce que je lui répondis , poursuivit-elle ; tout ce que je fais , c'est que je finis par lui dire que je me retirois , qu'un pareil entretien n'avoit que trop duré , & il s'excusa avec un air de soumission & de respect qui m'appaisa.

Je m'étois déjà levée ; il me parla de ma mere , & puis de l'envie que la sienne avoit de me voir chez elle. Il me parla encore de Madame la Marquise de Kilmare , qu'il ne doutoit point que je ne connusse , & dont il me dit qu'il étoit fort connu aussi ; & cette Dame est celle chez qui j'ai

été trois ou quatre fois depuis votre convalescence. Il ajouta qu'il voyoit assez souvent un de ses parens , & qu'ils devoient, je pense , souper ce même soir ensemble. Enfin , lorsque j'allois le quitter : j'oublois , me dit-il , une lettre que ma mere m'a chargé de vous remettre de sa part , Mademoiselle. Il rougit en me la présentant : je la pris , croyant de bonne foi qu'elle étoit de Madame de Miran ; & point du tout , dès qu'il fut parti , je vis qu'elle étoit de lui : je l'ouvris en revenant chez vous , dans l'intention de vous l'apporter ; je n'en fis pourtant rien , & vous y verrez la raison qui m'en empêcha.

Elle tira alors cette lettre de sa poche , me la donna toute ouverte , & me dit , lisez. Je la pris d'une main tremblante , & je n'osois en regarder le caractère. A la fin pourtant , je jetai les yeux dessus & la mouillant de mes larmes : il écrit , mais ce n'est plus à moi , dis-je ; mais ce n'est plus à moi.

Je fus si pénétrée de cette réflexion ; j'en eus le cœur si ferré , que je fus longtemps comme étouffée par mes soupirs , & sans pouvoir commencer la lecture de cette lettre , qui étoit courte , & dont voici les termes.

» Depuis le jour de votre accident ,
» Mademoiselle , je ne suis plus à moi.
» En venant ici aujourd'hui , j'ai prévu
» que mon respect m'empêcheroit de vous
» le dire ; mais j'ai prévu aussi que mon
» trouble & mes regards timides vous le
» diroient. Vous m'avez vu en effet trem-
» bler devant vous , & vous avez voulu
» vous retirer sur le champ. Je crains que
» cette lettre-ci ne vous irrite aussi : cepen-
» dant mon cœur n'y fera pas plus hardi
» qu'il a été tantôt ; il y tremble encore ,
» & voici simplement de quoi il est ques-
» tion. Vous aurez , sans doute , accordé
» votre amitié à Mademoiselle Marianne ,
» & il y a quelque apparence qu'au sortir
» du parloir vous irez lui confier votre
» étonnement ; hélas ! peut-être votre in-
» dignation sur mon compte , & vous
» me nuirez auprès de ma mere , que
» j'instruirois même dans un autre temps ,
» mais qu'il ne seroit pas à propos qu'on
» instruisît aujourd'hui , & à qui pourtant
» Mademoiselle Marianne conteroit tout.
» J'ai cru devoir vous en avertir. Mon
» secret m'est échappé ; je vous adore :
» je n'ai pas osé vous le dire , mais vous
» le savez ; il ne seroit pas temps qu'on
» le sût , & vous êtes généreuse. »

Remettons la suite de cet événement à la huitième Partie, Madame ; je vous en ôterois l'intérêt si j'allois plus loin sans achever. Mais l'histoire de cette Religieuse que vous m'avez tant de fois promise, quand viendra-t-elle, me dites-vous ? Oh ! pour cette fois-ci, voilà sa place, je ne pourrai plus m'y tromper ; c'est ici que Marianne va lui confier son affliction, & c'est ici qu'à son tour elle essayera de lui donner quelques motifs de consolations, en lui racontant ses Aventures.

FIN de la septieme Partie.

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

HUITIEME PARTIE.

J'AI ri de tout mon cœur, Madame, de votre colere contre mon infidele. Vous me demandez quand viendra la suite de mon histoire ; vous me pressez de vous l'envoyer. Hâtez-vous donc , de grace , me dites-vous ; qu'il n'y soit plus question de Valville : passez tout ce qui le regarde , je ne veux plus entendre parler de cet homme-là.

Il faut pourtant que je vous en parle ; Marquise ; mais que cela ne vous inquiète pas ; je vais d'un seul mot faire tomber votre colère , & vous rendre cet endroit de mes aventures le plus supportable du monde.

Valville n'est point un monstre , comme vous vous le figurez ; non , c'est un homme fort ordinaire , Madame : tout est plein de gens qui lui ressemblent ; & ce n'est que par méprise que vous êtes si indignée contre lui , par pure méprise.

C'est qu'au lieu d'une histoire véritable , vous avez cru lire un roman. Vous avez oublié que c'étoit ma vie que je vous racontois ; voilà ce qui a fait que Valville vous a tant déplu ; & dans ce sens-là , vous avez eu raison de me dire : ne m'en parlez plus. Un héros de roman infidèle ! on n'auroit jamais rien vu de pareil. Il est réglé qu'ils doivent tous être constans : on ne s'intéresse à eux que sur ce pied-là ; & il est d'ailleurs si aisé de les rendre tels ; il n'en coûte rien à la nature , c'est la fiction qui en fait les frais.

Oui , d'accord. Mais , encore une fois , calmez-vous , revenez à mon objet : vous avez pris le change. Je vous récite ici des faits qui vont comme il plaît à l'instabilité
des

des choses humaines , & non pas des aventures d'imagination , qui vont comme on veut. Je vous peins , non pas un cœur fait à plaisir , mais le cœur d'un homme , d'un François qui a réellement existé de nos jours.

Homme , François , & contemporain des amans de notre tems , voilà ce qu'il étoit. Il n'avoit , pour être constant , que ces trois petites difficultés à vaincre ; entendez-vous , Madame ? Ne perdez point cela de vue. Faites-vous ici un spectacle de ce cœur naturel , que je vous rends tel qu'il a été , c'est-à-dire , avec ce qu'il a eu de bon & de mauvais. Vous l'avez d'abord trouvé charmant , à présent vous le trouvez haïssable , & bientôt vous ne saurez plus comment le trouver : car ce n'est pas encore fait , nous ne sommes pas au bout.

Valville , qui m'aime dès le premier instant avec une tendresse aussi vive que subite , (tendresse ordinairement de peu de durée ; il en est d'elle comme de ces fruits qui passent vite , à cause qu'ils ont été mûrs de trop bonne heure.)

Valville , dis-je , à sa volage humeur près , est fort honnête-homme ; mais né extrêmement susceptible d'impression , qui rencontre une beauté mourante qui le tou-

che, & qui me l'enleve. Ce Valville ne m'a pas laissée pour toujours ; ce n'est pas là son dernier mot, son cœur n'est pas usé pour moi ; il n'est seulement qu'un peu rassasié du plaisir de m'aimer, pour en avoir trop pris d'abord.

Mais le goût lui en reviendra : c'est pour se reposer qu'il s'écarte ; il reprend haleine. Il court après une nouveauté, & j'en redeviendrai une pour lui, plus piquante que jamais ; il me reverra, pour ainsi dire, sous une figure qu'il ne connoît pas encore ; ma douleur & les dispositions d'esprit où il me trouvera, me changeront, me donneront d'autres graces ; ce ne sera plus la même Marianne.

Je badine de cela aujourd'hui : je ne fais pas comment j'y résistai alors. Continuons, & rentrons dans tout le pathétique de mon aventure.

Nous en sommes à la lettre de Valville que je lisois, & que j'achevai, malgré les soupirs qui me suffoquoient. Mademoiselle Varthon avoit les yeux fixés à terre, & paroissoit rêver profondément en pleurant.

Pour moi, la tête renversée dans mon fauteuil, je restai presque sans sentiment : à la fin, je me soulevai, & me mis à regarder cette lettre. Ah ! Valville, m'écriai :

je, je n'avois donc qu'à mourir ! Et puis tournant les yeux sur Mademoiselle Varthon : ne vous affligez pas , Mademoiselle , lui dis-je , vous serez bientôt libres de vous aimer tous deux ; je ne vivrai pas longtemps : voilà du moins le dernier de mes malheurs.

A ce discours , cette jeune personne fortant tout d'un coup de sa rêverie , & m'apostrophant d'un air assuré :

Eh ! pourquoi voulez-vous mourir , me dit-elle : pour qui êtes-vous si désolée ? Est-ce-là un homme digne de votre douleur , digne de vos larmes ? Est-ce-là celui que vous avez prétendu aimer ? Est-il tel que vous le pensiez ? Auriez-vous fait cas de lui , si vous l'aviez connu ? Vous y seriez-vous attachée ? Auriez-vous voulu de son cœur ? il est vrai que vous l'avez cru aimable ; j'ai cru aussi qu'il l'étoit : vous vous trompiez & je me trompois. Allez , Marianne , cet homme-là n'a point de caractère ; il n'a pas même un cœur : on n'appelle pas cela en avoir un. Votre Valville est méprisable. Ah ! l'indigne. Il vous aime , il va vous épouser ; vous tombez malade , on lui dit que votre vie est en danger : qu'en arrive-t-il ? qu'il vous oublie ; c'est ce temps - là qu'il prend pour me venir

dire qu'il m'aime , moi , qu'il n'avoit jamais vue qu'un instant , qui ne lui avois pas dit deux mots. Eh ! qu'est-ce que c'est donc que cet amour qu'il avoit pour vous ? Quel nom donner , je vous prie , à celui qu'il a pour moi ? D'où lui est venu cette fantaisie de m'aimer dans de pareilles circonstances ? Hélas ! je vais vous le dire : c'est qu'il m'a vue mourante , cela a remué cette petite ame foible , qui ne tient à rien , qui est le jouet de tout ce qu'elle voit d'un peu singulier. Si j'avois été en bonne santé , il n'auroit pas pris garde à moi ; c'est mon évanouissement qui en a fait un infidèle ; & vous , qui êtes si aimable , si capable de faire naître des passions , peut-être avez-vous eu besoin d'être infortunée , & d'être dangereusement tombée à sa porte pour le fixer quelques mois. Je conviens avec vous qu'il vous a regardée beaucoup à l'Eglise ; mais c'est à cause que vous êtes belle , & il ne vous auroit peut-être pas aimée sans votre situation & sans votre chute.

Hélas ! n'importe , il m'aimoit , m'écriai-je en l'interrompant ; il m'aimoit , & vous me l'avez ôté ; je n'avois peut-être que vous seule à craindre dans le monde.

Laissez-moi achever , me répondit-elle ,

je n'ai pas tout dit. Je vous ai avoué qu'il m'a plu, mais ne vous imaginez pas qu'il le sache; il n'en a pas le moindre soupçon; il n'y a que vous qui pouvez l'en instruire. Il ne mérite pas de le savoir; & toute indisposée que vous êtes, sans doute, aujourd'hui contre moi, je vous prie, Mademoiselle, gardez-moi le secret là-dessus; si ce n'est par amitié, du moins par générosité. Une fille d'un aussi bon caractère que vous, n'a que faire d'aimer les gens pour en user bien avec eux, sur-tout quand elle n'a pas un juste sujet d'en être mécontente. Adieu.

Marianne, ajouta-t-elle en se levant, je vous laisse la lettre de Valville, faites-en l'usage qu'il vous plaira; montrez-la à Madame de Miran, montrez-la à son fils, j'y consens: ce qu'il a osé m'y écrire, ne me compromet en rien; & si par hasard mon témoignage vous est nécessaire, si vous souhaitez que je paroisse pour le confondre, je suis si indignée contre lui, je me soucie si peu de le ménager, je le dédaigne tant, lui & son ridicule amour, que je m'associe de bon cœur à votre vengeance. Au surplus, mon parti est pris, je ne le verrai plus, à moins que vous l'exigiez: j'oublierai même que je l'ai vu;

ou s'il arrive que je le revoie , je ne le reconnoîtrai pas ; car de lui faire l'honneur de le fuir , il n'en vaut pas la peine. Quant à vous , je ne vous crois ni ambitieuse , ni intéressée ; & si vous n'êtes que tendre & raisonnable , en vérité , vous ne perdez rien. Le cœur de Valville n'est pas ce qu'il vous faut ; il n'est point fait pour payer le vôtre , & ce n'est pas sur lui que doit tomber votre tendresse : c'est comme si vous n'aviez point eu d'Amant.

Ce n'est point en avoir un , que d'avoir celui de tout le monde. Valville étoit hier le vôtre , il est aujourd'hui le mien , à ce qu'il dit , il fera demain celui d'un autre ; & ne sera jamais celui de personne. Laissez-le donc à tout le monde , à qui il appartient , & réservez , comme moi , votre cœur pour quelqu'un qui pourra vous donner le sien , & ne le donner jamais qu'à vous.

Après ces mots , elle vint m'embrasser , sans que je fisse aucun mouvement : je la regardai , voilà tout ; je jetai des yeux égarés sur elle. Elle prit une de mes mains qu'elle pressa dans les siennes : je la laissai faire , & n'eus la force ni de lui répondre , ni de lui rendre ses caresses ; je ne savois si je devois l'aimer ou la haïr , la traiter de rivale ou d'amie.

Il me semble cependant que dans le fond de mon ame , je lui sus quelque gré de ces témoignages de franchise & d'amitié que je reçus d'elle , aussi-bien que du parti qu'elle prenoit de ne plus voir Valville.

Je l'entendis soupirer en me quittant. Je ne vous reverrai que demain , me dit-elle , & j'espère vous retrouver plus tranquille & plus sensible à notre amitié.

A tout cela , nulle réponse de ma part ; je la suivis seulement des yeux jusqu'à ce qu'elle fût sortie.

Me voilà donc seule , immobile , & toujours renversée dans mon fauteuil , où je restai bien encore une demi-heure , dans une si grande confusion de pensées & de mouvemens , que j'en étois comme stupide.

La Religieuse dont je vous ai quelquefois parlé , qui m'aimoit & que j'aimois , entra , & me surprit dans cet accablement de cœur & d'esprit. J'eus beau la voir , je n'en remuai pas davantage , & je crois que quand toute la Communauté seroit entrée , ç'auroit été de même.

Il y a des afflictions où l'on s'oublie , où l'ame n'a plus de discrétion pour faire aucun mystere de l'état où elle est. Vienne

qui voudra , on ne s'embarrasse gueres de servir de spectacle ; on est dans un entier abandon de soi-même , & c'est ainsi que j'étois.

Cette Religieuse étonnée de mon immobilité, de mon silence & de mes regards stupides , s'avança avec une espece d'effroi.

Eh , mon Dieu , ma fille ! qu'est-ce que c'est ? Qu'avez-vous ? me dit-elle ; venez-vous de vous trouver mal ?

Non , lui répondis-je ; & j'en restai là.

Mais de quoi s'agit-il ? vous voilà pâle , abattue , & vous pleurez , je pense ; avez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle ?

Oui , lui répartis - je encore ; & je me tus

Elle ne savoit que penser de mes monosyllabes , & de l'air imbécille dont je les prononçois.

Alors elle apperçut cette lettre qui étoit sur moi , que je tenois encore d'une main foible , & que j'avois trempée de mes larmes.

Est-ce-là le sujet de votre affliction , ma chere enfant , ajouta-t-elle en la prenant , & me permettez-vous de voir ce que c'est ?

Oui. (c'est encore moi qui répond.)
Eh , de qui est-elle ? Hélas ! de qui elle

est ? Je n'en pus dire davantage , mes pleurs me couperent la parole.

Elle en fut touchée ; je vis qu'elle s'esfuyoit les yeux : ensuite elle lut la lettre. Il ne lui fut pas difficile de juger de qui elle étoit : elle savoit mes affaires ; elle voyoit dans cette lettre une déclaration d'amour. On y prioit la personne à qui on l'adreffoit de ne m'en rien dire ; on y parloit de Madame de Miran , qui devoit l'ignorer aussi. Ajoutez à cela l'affliction où j'étois. Tout concluoit que Valville avoit écrit la lettre , & que je venois en ce moment d'apprendre son infidélité.

Allons, Mademoiselle, je suis au fait, me dit-elle. Vous pleurez, vous êtes consternée ; ce coup-ci vous accable, & j'entre dans votre douleur. Vous êtes jeune, & vous manquez d'expérience : vous êtes née avec un bon cœur, avec un cœur simple & sans artifice, le moyen que vous ne soyez pas pénétrée de l'accident qui vous arrive ? Oui, Mademoiselle, plaignez-vous, soupirez, répandez des larmes dans ce premier instant-ci. Moi, qui vous parle, je connois votre situation ; je l'ai éprouvée, je m'y suis vue, & je fus d'abord aussi affligée que vous : mais une amie que j'avois, qui étoit à peu-près de l'âge

que j'ai à présent , & qui me surprit dans l'état où je vous vois , entreprit de me consoler. Elle me parla raison , me dit des choses sensibles ; je l'écoutai , & elle me • consola.

Elle vous consola , m'écriai-je en levant les yeux au Ciel ; elle vous consola , Madame ?

Oui , me répondit-elle : vous ne comprenez pas que cela se puisse , & je pensois comme vous.

Voyons , me dit cette amie ; de quoi vous désespérez-vous ? de l'accident du monde le plus fréquent , & qui tire le moins à conséquence pour vous. Vous aimiez un homme qui vous aimoit & qui vous quitte , qui s'attache ailleurs , & vous appelez cela un grand malheur. Mais est-il bien vrai que c'en soit un , & ne se pourroit-il pas que ce fût le contraire ? Que savez-vous s'il n'est pas avantageux pour vous que cet homme-là ait cessé de vous aimer , si vous ne vous seriez pas repentie de l'avoir épousé , si sa jalousie , son humeur , son libertinage , si mille défauts essentiels , qu'il peut avoir & que vous ne connoissez point , ne vous auroient pas fait gémir le reste de votre vie ? Vous ne regardez que le moment présent ; jetez votre vue un peu plus loin ; son infidélité est peux-

être une grace que le Ciel vous a faite. La Providence qui vous gouverne est plus sage que nous, voit mieux ce qu'il nous faut, nous aime mieux que nous ne nous aimons nous-mêmes ; & vous pleurez aujourd'hui de ce qui sera peut-être dans un peu de tems le sujet de votre joie. Mettez-vous bien dans l'esprit que vous ne deviez pas épouser celui dont il est question ; qu'assurément ce n'étoit pas votre destinée ; qu'il est très-possible que vous y gagniez , comme j'y ai gagné moi-même , ajouta-t-elle , à ne pas épouser un jeune homme riche , à qui j'étois chère , qui me l'étoit , & qui me laissa aussi pour en aimer une autre , qui est devenue sa femme , qui est malheureuse à ma place , & qui , avant que d'être à lui , auroit eu l'aveugle folie de se consumer en regrets , s'il l'avoit quittée à son tour. Vous m'allez dire que vous l'aimez , que vous n'avez point de bien , & qu'il vous auroit fait votre fortune : soit ; mais n'avez-vous que son infidélité à craindre ? Etoit-il à l'abri d'une maladie ; ne pouvoit-il pas mourir , & en ce cas tout étoit-il perdu ? N'y avoit-il plus de ressources pour vous ? & celles qui vous seroient restées , son inconstance vous les ôte-t-elle ? Ne les avez-vous pas aujourd'hui

d'hui ? Vous l'aimez : pensez-vous que vous ne pourrez jamais aimer que lui, qu'à cet égard tout est terminé pour vous ? Eh ! mon Dieu , Mademoiselle , est-ce qu'il n'y a plus d'hommes sur la terre & de plus aimables que lui, d'aussi riches de plus riches même, de plus grande distinction, qui vous aimeront davantage & parmi lesquels il y en aura quelqu'un que vous aimerez plus que vous n'avez aimé l'autre ? Que signifie votre désolation ? Quoi, Mademoiselle, à votre âge ! Eh ! vous êtes si jeune, vous ne faites que commencer à vivre ; tout vous rit. Dieu vous a donné de l'esprit, du caractère de la figure ; vous avez mille heurs, hasards à attendre , & vous vous désespérez à cause qu'un homme, qui viendra peut-être & dont vous ne voudrez plus, vous manque de parole.

Voilà ce que mon amie me dit dans les premiers momens de ma douleur ; j'ajoutai ma Religieuse , & je vous le dirai aussi quand vous pourrez m'entendre.

Ici, je fis un soupir , mais de ces soupirs qui nous échappent quand on nous dit quelque chose qui adoucit le chagrin où nous sommes.

Elle s'en apperçut. Ces motifs de consolation

tion me touchèrent , me dit-elle tout de
 suite, & ils doivent vous toucher encore
 davantage; ils vous conviennent plus qu'ils
 ne me convenoient. Mon amie me parloit
 de mes ressources : vous en avez plus que
 je n'en avois; je ne vous le dis pas pour
 vous flatter. J'étois assez passable , mais ce
 n'étoit ni votre figure, ni vos graces, ni
 votre physionomie; il n'y a pas de com-
 paraison. A l'égard de l'esprit & des qualités
 de l'ame , vous avez des preuves de l'im-
 pression que vous faites à tout le monde
 de ce côté-là; vous voyez l'estime & la
 tendresse que madame de Miran a pour
 vous: je ne sache dans notre maison per-
 sonne de raisonnable qui ne soit prévenue
 en votre faveur. Madame Dorfin, dont
 vous m'avez parlé, & qui passe pour si bon
 juge du mérite, seroit une autre madame
 de Miran pour vous si vous vouliez. Vous
 avez plu à tous ceux qui vous ont vue
 chez elle; partout où vous avez paru,
 c'est de même; nous en savons quelque
 chose. Je ne me compte pour rien; mais
 je ne m'attache pas aisément, j'y suis
 difficile, & je me suis tout-d'un-coup
 intéressée à vous. Eh! qui est-ce qui ne
 s'y intéresseroit pas? Qu'est-ce pour vous
 qu'un amant de moins, qui se déshonore

en vous quittant , qui ne fait tort qu'à lui & non pas à vous , & qui de tous les partis qui se présenteront , n'est pas , à mon gré , le plus considérable.

Ainsi soyez tranquille , Marianne ; mais je dis absolument tranquille : il n'est pas question ici d'un grand effort de raison pour l'être , & le moindre petit sentiment de fierté , joint à tout ce que je viens de vous dire , est plus qu'il n'en faut pour vous consoler.

Je la regardai alors , moitié vaincue par les railons , & moitié attendrie de reconnaissance pour toute la peine que je lui voyois prendre afin de me persuader , & je laissai même tomber amicalement mon bras sur elle d'un air qui signifioit , je vous remercie , il est bien doux d'être entre vos mains.

Et c'étoit-là en effet ce que je sentoais ; ce qui marquoit que ma douleur se relâchoit. Nous sommes bien près de nous consoler , quand nous nous affectionnons aux gens qui nous consolent.

Cette obligeante fille resta encore une heure avec moi , toujours à me dire les choses du monde les plus insinuanes , & qu'elle avoit l'art de me faire trouver sensées. Il est vrai qu'elles l'étoient , je pense ; mais

pour m'y rendre attentive , il falloit encore y joindre l'attrait de ce ton affectueux , de cette bonté de cœur avec laquelle elle me les disoit.

La cloche l'appella pour souper : quant à moi , on m'apportoit encore à manger dans ma chambre.

Ah ça , me dit-elle en riant , je vous laisse. Mais ce n'est plus un enfant sans réflexion que je quitte , comme vous l'étiez lorsque je suis arrivée , c'est une fille raisonnable , qui se connoît & qui se rend justice. Eh , Seigneur ! à quoi songiez-vous , avec vos soupirs & votre accablement ? ajouta-t-elle. Oh , je ne vous le pardonnerai pas sitôt , & je prétends vous appeller petite fille encore long-temps , à cause de cela.

Je ne pus , à travers ma tristesse , m'empêcher de sourire à ce discours badin , qui ne laissoit pas d'avoir sa force , & qui me dispoit tout doucement à penser qu'en effet je m'exagérois mon malheur. Est-ce que nos amis le prendroient sur ce ton-là avec nous , si le motif de notre affliction étoit si grave ? Voilà à peu près ce qui s'insinue dans notre esprit , quand nous voyons nos amis n'y faire pas plus de façon en nous consolant.

Là-dessus elle partit. Une Sœur Converse m'apporta à souper ; elle rangea quelques choses dans ma chambre. Cette bonne fille étoit naturellement gaie : allons, allons, me dit-elle, vous voilà déjà presque aussi vermeille qu'une rose ; votre maladie est bien loin, il n'y paroît plus : ne ferez-vous pas un petit tour de jardin après souper.

Non , lui dis-je , je me sens fatiguée , & je crois que je me coucherai dès que j'aurai mangé.

Hé bien , à la bonne heure , pourvu que vous dormiez , me répondit-elle ; ceux qui dorment , valent bien ceux qui se promènent : aussi-tôt elle s'en alla.

Vous jugez bien que je fis un léger souper ; & quoique ma Religieuse eût un peu ramené mon esprit , & m'eût mise en état de me calmer moi-même , il me restoit toujours un grand fond de tristesse.

Je repassois sur tous ses discours. Vous ne faites que commencer à vivre , m'avoit-elle dit ; & elle a raison , me répondis-je , ceci ne décide encore de rien ; je dois me préparer à bien d'autres événemens. D'autres que lui m'aimeront , il le verra , & ils lui apprendront à estimer mon cœur ,

& c'est en effet ce qui arrive souvent. Que cela soit dit en passant.

Un volage est un homme qui croit vous laisser comme solitaire : se voit-il ensuite remplacé par d'autres, ce n'est plus-là son compte, il ne l'entendoit pas ainsi : c'est un accident qu'il n'avoit pas prévu : il diroit volontiers, est-ce bien elle ; il ne savoit pas que vous aviez tant de charmes.

De nouvelles idées succédoient à celles-là. Faut-il que le plus aimable de tous les hommes : oui, le plus aimable, le plus tendre ; on a beau dire, je n'en retrouverai point comme lui : faut-il que je le perde ? Ah ! Monsieur de Valville, les graces de Mademoiselle Varthon ne vous justifieront pas, & j'aurai peut-être autant de partisans qu'elle. Là-dessus je pleurois & je me couchai.

Parmi tant de pensées qui me rouloient dans la tête, il y en eut une qui me fixa.

Hé quoi ! avec de la vertu, avec de la raison, avec un caractère & des sentimens qu'on estime, avec une jeunesse & les agrémens qu'on dit que j'ai, j'aurai la lâcheté de périr d'une douleur qu'on croira peut-être intéressée, & qui entre-

tiendra encore la vanité d'un homme qui en use si indignement !

Cette dernière réflexion releva mon courage ; elle avoit quelque chose de noble qui m'y attacha , & qui m'inspira des résolutions qui me tranquilliserent. Je m'arrangeai sur la manière dont j'en agirois avec Valville , dont je parlerois à Madame de Miran dans cette occurrence.

En un mot , je me proposai une conduite qui étoit fière , modeste , décente , digne de cette Marianne dont on faisoit tant de cas ; enfin , une conduite qui , à mon gré , serviroit bien mieux à me faire regretter de Valville , s'il lui restoit du cœur , que toutes les larmes que j'aurois pu répandre , qui souvent nous dégradent aux yeux mêmes de l'Amant que nous pleurons , & qui peuvent jeter du moins un air de disgrâce sur nos charmes.

De sorte qu'enthousiasmée moi-même de mon petit plan généreux , je m'assoupis insensiblement , & ne me réveillai qu'assez tard : mais aussi ne me réveillai-je que pour soupirer.

Dans une situation comme la mienne , avec quelque industrie qu'on se secoure , on est sujette à de fréquentes rechûtes , & tous ces petits repos qu'on se procure ,

sont bien fragiles. L'ame n'en jouit qu'en passant, & fait bien qu'elle n'est tranquille que par un tour d'imagination, qu'il faudroit qu'elle conservât, mais qui la gêne trop; de façon qu'elle en revient toujours à l'état qui lui est le plus commode, qui est d'être agitée.

Et c'est aussi ce qui m'arriva. Je songeai que non-seulement Valville étoit un infidèle, mais que Madame de Miran ne seroit plus ma mere. Ah ! Seigneur, n'être point sa fille, ne point occuper cet appartement qu'elle m'avoit montré chez elle !

Souvenez-vous-en, Madame; de cet appartement j'aurois passé dans le sien; quelle douceur ! Elle me l'avoit dit avec tant de tendresse, je me l'étois promis, j'y comptois, & il falloit y renoncer; Valville ne vouloit plus que cela s'accomplît; & dans mon petit arrangement de la veille, je n'avois point songé à cet article-là.

Et ce portrait de ma mere, Madame, que deviendra-t-il ? ce portrait que j'avois demandé, qu'elle m'avoit assuré qu'on mettroit dans ma chambre, qui y étoit peut-être déjà, & qui y étoit inutilement pour moi ? Que de douleurs ! il m'en venoit toujours de nouvelles.

J'attendois Madame de Miran ce jour-là ;

mais je ne l'attendois que l'après-midi , & cependant elle arriva le matin.

Ma Religieuse , qui étoit venue chez moi quelques instans après que j'avois été habillée , & dont l'entretien m'avoit encore soulagée ; cette Religieuse , dis-je , étoit à peine sortie , que je vis entrer Mademoiselle Varthon.

Il n'étoit qu'onze heures du matin : elle me parut abattue , mais moins triste que la veille. Je lui fis un accueil qu'on ne pouvoit appeller ni froid , ni prévenant , qui étoit mêlé de beaucoup de langueur : & franchement , malgré tout ce qu'elle m'avoit dit , j'avois quelque peine à la voir : je ne sai si elle y prit garde , mais sans témoigner y faire attention.

J'ai cru devoir vous apprendre une chose me dit-elle d'un air ouvert , mais à travers lequel j'apperçus de l'embarras , c'est que je fors d'avec M de Valville.

Elle s'arrêta-là comme honteuse elle-même de la nouvelle qu'elle m'apprenoit.

A ce début , si étonnant pour moi , après tout ce qu'elle m'avoit dit à cet égard , je soupirai d'abord : ensuite : je n'ai pas de peine à le croire , lui répondis-je toute consternée.

N'allez pas me condamner sans m'en-

tendre , reprit-elle aussi-tôt. Je vous avois assurée que je ne le verrois plus , & c'étoit mon intention ; mais je n'ai pas deviné que c'étoit lui qui étoit là-bas ; (& là-dessus elle disoit vrai , je l'ai su depuis.)

On est venu me dire qu'on me demandoit de la part de Madame de Miran , continua-elle , & vous sentez bien que je ne pouvois pas me dispenser de paroître ; il y auroit eu de l'impolitesse & même de la malhonnêteté à refuser de descendre sans avoir d'excuse valable à alléguer : ainsi il a fallu me montrer , quoiqu'avec répugnance ; car j'ai hésité d'abord , il sembloit que j'avois un pressentiment de ce qui alloit m'arriver. Jugez de mon étonnement quand j'ai trouvé M. de Valville au parloir.

Vous vous êtes donc retirée , lui dis-je d'une voix foible & tremblante ? Vraiment je n'y aurois pas manqué , me répondit-elle en rougissant ; mais dès que je l'ai vu , je n'ai pu résister à un mouvement de colere qui m'a prise , & qui étoit bien naturel : n'auriez-vous pas été comme moi ? Non , lui dis-je , il y auroit eu beaucoup plus de colere à vous en aller.

Peut-être bien , reprit-elle ; mais mettez-vous à ma place , avec l'opinion que j'avois de lui.

Ce terme , (que j'avois) , me fit peur , il n'étoit pas de bon augure.

Vous êtes bien hardi , Monsieur , lui ai-je dit , (c'est elle qui parle) , de venir encore me surprendre , après la lettre que vous m'avez écrite , & que vous ne m'avez fait recevoir qu'en me trompant ? En venez-vous chercher la réponse ? La voici , Monsieur , c'est que votre lettre & vos visites m'offensent , & que le petit service que vous m'avez rendu , dont je vous savois gré , ne vous dispensoit pas d'oublier les égards que vous me devez , sur-tout dans les circonstances de l'engagement où vous êtes avec une jeune personne , que vous ne pouvez quitter sans perfidie : c'est elle que vous avez à voir ici , Monsieur , & non pas moi , qui ne suis point faite pour être l'objet d'une galanterie aussi injurieuse.

Voilà ce que j'étois bien - aise de lui dire avant que de le quitter , ajouta-t-elle ; après quoi j'ai fait quelques pas pour le laisser-là , sans daigner l'écouter , & j'allois sortir quand je lui ai entendu dire : Ah ! Mademoiselle , vous me désespérez ; & cela avec un cri si douloureux & si emporté , que j'ai cru devoir m'arrêter , dans la crainte qu'il ne criât encore , & que cela ne fit une scène ; ce qui auroit été fort désagréable.

Oh, non, lui dis-je, il n'extravague pas. Il étoit inutile d'être si prudente.

Vous m'excuserez, il le falloit ainsi, me répondit-elle un peu confuse. La Tourriere, ou quelqu'un de la cour n'avoit qu'à venir au bruit : & je n'aurois su que dire : ainsi il étoit plus sage de rester pour un moment ; car je ne crois pas que ce fût pour davantage.

Hé bien, Monsieur, que voulez-vous ? lui ai-je dit, toujours du même ton ; je n'ai rien à savoir de vous.

Hélas ! Mademoiselle, je n'ai, je vous jure, qu'un seul mot à vous dire, qu'un seul mot ; revenez, je vous prie, m'a-t-il répondu avec un air si affairé, si ému, qu'il n'y a pas eu moyen de poursuivre mon chemin ; c'étoit trop risquer.

Je me suis donc avancée : voyons donc, Monsieur, de quoi il s'agit.

Je venois vous informer, a-t-il repris, que ma mere passera ici entre onze heures & midi, dans le dessein de vous emmener dîner avec Marianne : elle ne m'a point chargé de vous l'apprendre, mais je me suis imaginé que vous me permettriez de vous prévenir.

Ce n'étoit pas la peine, Monsieur, lui ai-je dit ; Madame de Miran me fait beau-

coup d'honneur , & je verrai le parti que j'ai à prendre. Est-ce-là tout ?

Quoi ! lui demander encore si c'est-là tout ? Vous ne finirez donc jamais, dis-je à Mademoiselle Varthon.

Hé mais, au contraire, reprit-elle. Est-ce-là tout , signifioit seulement qu'il m'impatientoit ; je ne le disois qu'afin d'avoir un prétexte de me sauver , car j'appréhendois toujours son air ému : on ne fait comment faire avec des esprits si peu maîtres d'eux. Et alors, en m'assurant qu'il alloit finir , il a entamé un discours que j'ai été obligée d'écouter tout entier. C'étoit sa justification sur votre compte , à l'occasion de ce que je lui avois parlé de perfidie ; & vous jugez bien que ses raisons ne m'ont pas persuadée qu'il fût aussi excusable qu'il croit l'être : mais je vous avoue que je ne l'ai pas trouvé non plus tout-à-fait si coupable que je le pensois.

Ah, Seigneur , m'écriai-je sans lever la tête que j'avois toujours tenue baissée par ménagement pour elle ; (c'est-à-dire , pour lui épargner des regards qui lui auroient dit , vous n'êtes qu'une hypocrite.) Ah, Seigneur , pas tout-à-fait si coupable ! Eh ! vous le méprisiez tant hier, ajoutai-je.

Hé mais, vraiment oui, reprit-elle, je
le

le méprisois ; il me paroissoit le plus indigne homme du monde , & je ne prétends pas qu'il nait point de tort , je dis seulement qu'il en a moins que nous ne nous l'imaginions , & je ne le dis même que pour diminuer l'affliction où vous êtes , que pour vous rendre son procédé moins fâcheux. Ce n'est que par amitié que je vous en parle. Ecoutez jusqu'au bout. Vous l'avez regardé comme un volage , comme un perfide qui a subitement changé ; & point du tout , cela vient de plus loin : il y avoit déjà quelque temps qu'il tâchoit d'avoir d'autres sentimens. Voilà ce qu'il m'a dit , presque la larme à l'œil ; c'étoit même un peu avant votre maladie qu'il combattoit son amour , qu'on lui reprochoit. Il cherchoit à se dissiper , à aimer ailleurs ; il ne vouloit qu'un objet , il m'a vue , je ne lui ai point déplu ; il a senti cette légère préférence qu'il me donnoit sur d'autres , & il en a profité pour s'en tenir à moi , voilà tout.

Eh ! mon Dieu , Mademoiselle , lui dis-je en l'interrompant , est-ce donc là ce que vous voulez que j'écoute ? Est-ce là la consolation que vous m'apportez ?

Hé mais , oui , reprit-elle ; je me suis figurée que c'en étoit une. N'est-il pas

plus doux pour vous de penser que ce n'est point par inconstance , ou faute d'amour qu'il vous a laissée ; que même il s'est fait violence en vous quittant , & qu'il ne vous quitte que par des motifs qu'il croit raisonnables , & qui , si je ne me trompe , vous le paroîtront assez , si vous voulez que je vous les dise , pour vous ôter la désagréable opinion que vous avez de lui , & je ne tâche pas à autre chose.

Ah ça , voyons. Vous m'avez conté votre histoire , ma chere Marianne ; mais il y a bien de petits articles que vous ne m'avez dit qu'en passant , & qui sont extrêmement importants , qui ont pu vous nuire. Valville , qui vous aimoit , ne s'y est point arrêté , il ne s'en est point soucié , & il a bien fait. Mais votre histoire a éclaté , ces petits articles ont été sus de tout le monde , & tout le monde n'est pas Valville , n'est pas Madame de Miran : les gens qui pensent bien sont rares. Cette marchande de linge chez qui vous avez été en boutique , ce bon Religieux qui a été vous chercher du secours chez un parent de Valville , ce Couvent où vous avez été vous présenter pour être reçue par charité , cette aventure de la Marchande qui vous reconnut chez une Dame appelée Madame de la Fare ,

ce
d'a-
e il
qu'il
qu'il
me
ous
ous
ivez
ose.
otre
l y
vez
ent
lle,
té,
ien
tits
&
pas
ent
ge
ce
du
ce
er
re
ez
,
votre enlèvement d'ici, votre apparition chez le Ministre en si grande compagnie, ce petit Commis qu'on vous destinoit à la place de Valville, & cent autres choses qui sont, à la vérité, qu'on loue votre caractère, qui prouve qu'il n'y a point de fille plus estimable que vous; mais qui sont humiliantes, qui vous rabaisent, quoiqu'injustement, & qu'il est cruel qu'on sache à cause de la vanité qu'on a dans le monde: tout cela, dis-je, dont Valville m'a tenu compte, lui a été représenté. Vous ne sauriez croire tout ce qu'on lui a dit là-dessus, ni combien on condamne sa mere, combien on persécute ce jeune homme sur le dessein qu'il a de vous épouser. Ce sont des amis qui rompent avec lui; ce sont des parens qui ne veulent plus le voir, s'il ne renonce pas à son projet: il n'y a pas jusqu'aux indifférens qui ne le raillent. En un mot, c'est tout ce qu'il y a de plus mortifiant qu'il faut qu'il essuie; ce sont des avanies sans fin: je ne vous en répète pas la moitié. Quoi! une fille qui n'a rien, dit-on: quoi! une fille qui ne sait qui elle est! Eh! comment oseriez-vous la montrer, Monsieur? E'le a de la vertu? Eh, n'y a-t-il que les filles de ce genre-là qui en ont? N'y a-t-il que votre

orpheline d'aimable ? Elle vous aime ? hé, que peut-elle faire de mieux ? Est-ce là un amour si flatteur ? Pouvez-vous être sûr qu'elle vous auroit aimé si elle avoit été votre égale ? A-t-elle eu la liberté du choix ? Que savez-vous si la nécessité où elle étoit, ne lui a pas tenu lieu de penchant pour vous ? Et toutes ces idées-là vous viendront quelque jour dans l'esprit, ajoutera-t-on malignement & sottement ; vous sentirez l'affront que vous vous faites à présent, vous le sentirez. Eh ! du moins allez vivre ailleurs, sortez de votre pays ; allez vous cacher avec votre femme, pour éviter le mépris où vous tomberez ici ; mais n'espérez pas, en quelque endroit que vous alliez, d'éviter le malheur de la haïr, & de maudire le jour où vous l'avez connue.

Oh ! je n'en pus écouter davantage. Je m'étois tue pendant toutes les humiliations qu'elle m'avoit données ; j'avois enduré le récit de mes misères. A quoi m'eût servi de me défendre ou de me plaindre ? Il n'étoit plus douteux que j'avois affaire à une fille toute déterminée à suivre son penchant ; je voyois bien que Valville s'étoit justifié auprès d'elle, qu'il l'avoit gagnée, & qu'elle ne cherchoit à le disculper auprès

de moi , que pour se dispenser elle-même de le mépriser autant qu'elle s'y étoit engagée. Je le voyois bien , & mes reproches n'eussent abouti à rien.

Mais cette haine dont elle avoit la cruauté de me parler , qu'on prédisoit à Valville qu'il auroit pour moi ; ces malédictions qu'il donneroit au jour de notre connoissance , me percerent le cœur , & poussèrent ma patience à bout.

Ah ! c'en est trop , Mademoiselle , m'écriai-je , c'en est trop. Lui , me détester ! lui , maudire le tems où il m'a vue ! & vous avez le courage de me l'annoncer , de venir m'entretenir d'une idée aussi affreuse , & de m'en entretenir sous prétexte d'amitié , pour me consoler , dites-vous , pour diminuer mon affliction ! & vous croyez que je ne vous entends pas , que je ne vois pas dans le fond de votre cœur ? Ah ! Seigneur ! à quoi bon me déchirer comme vous faites ? ne sauriez-vous l'aimer , sans achever de m'ôter la vie ? Vous voulez qu'il soit innocent , vous voulez que j'en convienne : hé bien , Mademoiselle , il l'est , rendez-lui votre estime. Il a bien fait , il devoit rougir de m'aimer. Je vous l'accorde , je vous passe l'énumération de tout les opprobres

dont notre mariage le couvrirait. Or je ne suis plus rien , la moindre des créatures est plus que moi. Je n'ai subsisté jusqu'ici que par charité : on le sait , on me le reproche ; vous me le répétez , vous m'écrasez , & en voilà assez ; je suis assez avilie , assez convaincue que Valville dû m'abandonner , & qu'il a pu le faire sans en être moins honnête homme. Mais vous me menacez de sa haine & de ses malédictions , moi , qui ne réponds rien , moi qui me meurs ! Ah ! c'en est trop , vous dis-je , & Dieu me vengera , Mademoiselle , vous le verrez. Vous pouvez justifier Valville , & m'insinuer que ma passion pour vous n'est point blâmable , sans venir m'accabler de ce présage barbare qu'on lui fait sur mon compte : & c'est peut-être vous qu'il haïra , Mademoiselle , & non pas moi , prenez-y garde.

Cette violente sortie l'étourdit ; elle ne s'attendoit pas à être si bien devinée , & je la vis pâlir & rougir successivement.

Vous interprétez bien mal mes intentions , me répondit-elle d'un air troublé. Ah , Seigneur ! quel emportement ! Je vous écrase , je vous déchire , & Dieu me punira ? voilà qui est étrange ! Eh , de quoi me puniroit-il , Mademoiselle ! ai-je

quelque part à vos chagrins ? Suis-je responsable des idées qu'on inspire à ce jeune homme ? Est-ce ma faute à moi, s'il en est frappé ? Et dans le fond, est-il si étonnant qu'elles lui fassent impression ? Oui, je vous le dis encore, ceci change tout. Il y a ici bien moins d'infidélité que de foiblesse : il est impossible d'en juger autrement. Ceux qui lui parlent, ont plus de tort que lui, & il est certain que ce n'est pas là un perfide, mais seulement un homme mal conseillé. J'ai cru vous faire plaisir en vous l'apprenant, & voilà toutes la finesse que j'y entends. Voilà tout, Mademoiselle ; je souhaiterois qu'il eût résisté à tout ce qu'on lui a dit, il en seroit plus louable : mais de dire que ni vous, ni moi, ni personne ayant droit de le mépriser, non, toute la terre excusera la faute qu'il a faite ; elle ne le perdra dans l'esprit de qui que ce soit : c'est mon sentiment ; & , si vous êtes équitable, ce doit être aussi le vôtre pour la tranquillité de votre esprit.

Je serois encore plus tranquille, si cet entretien-ci finissoit, lui dis-je en pleurant.

Ah, comme il vous plaira ; il n'ira pas plus loin, me répondit-elle, & je vous assure qu'il est fini pour la vie. Adieu, Made-

dont notre mariage le couvriroit. Oui, je ne suis plus rien, la moindre des créatures est plus que moi. Je n'ai subsisté jusqu'ici que par charité : on le sait, on me le reproche ; vous me le répétez, vous m'écrasez, & en voilà assez ; je suis assez avilie, assez convaincue que Valville a dû m'abandonner, & qu'il a pu le faire sans en être moins honnête homme. Mais vous me menacez de sa haine & de ses malédictions, moi, qui ne réponds rien, moi qui me meurs ! Ah ! c'en est trop, vous dis-je, & Dieu me vengera, Mademoiselle, vous le verrez. Vous pouviez justifier Valville, & m'insinuer que sa passion pour vous n'est point blâmable, sans venir m'accabler de ce présage barbare qu'on lui fait sur mon compte : & c'est peut-être vous qu'il haïra, Mademoiselle, & non pas moi, prenez-y garde.

Cette violente sortie l'étourdit ; elle ne s'attendoit pas à être si bien devinée, & je la vis pâlir & rougir successivement.

Vous interprétez bien mal mes intentions, me répondit-elle d'un air troublé. Ah, Seigneur ! quel emportement ! Je vous écrase, je vous déchire, & Dieu me punira ? voilà qui est étrange ! Eh, de quoi me puniroit-il, Mademoiselle ! ai-je

quelque part à vos chagrins ? Suis-je responsable des idées qu'on inspire à ce jeune homme ? Est-ce ma faute à moi , s'il en est frappé ? Et dans le fond , est-il si étonnant qu'elles lui fassent impression ? Oui , je vous le dis encore , ceci change tout. Il y a ici bien moins d'infidélité que de foiblesse : il est impossible d'en juger autrement. Ceux qui lui parlent , ont plus de tort que lui , & il est certain que ce n'est pas là un perfide , mais seulement un homme mal conseillé. J'ai cru vous faire plaisir en vous l'apprenant , & voilà toutes la finesse que j'y entends. Voilà tout , Mademoiselle ; je souhaiterois qu'il eût résisté à tout ce qu'on lui a dit , il en seroit plus louable : mais de dire que ni vous , ni moi , ni personne ayant droit de le mépriser , non , toute la terre excusera la faute qu'il a faite ; elle ne le perdra dans l'esprit de qui que ce soit : c'est mon sentiment ; & , si vous êtes équitable , ce doit être aussi le vôtre pour la tranquillité de votre esprit.

Je serois encore plus tranquille , si cet entretien-ci finissoit , lui dis-je en pleurant.

Ah , comme il vous plaira ; il n'ira pas plus loin , me répondit-elle , & je vous assure qu'il est fini pour la vie. Adieu , Made-

moiselle, ajouta-t-elle en se retirant, Je ne fis que baisser beaucoup la tête, & la laissai partir.

Vous allez croire que je vais m'abandonner à plus de douleur que jamais ; du moins, comme vous voyez, m'arrive-t-il un nouveau sujet de chagrin assez considérable.

Avant cet entretien, tout infidèle qu'étoit Valville, je ne pouvois pas absolument dire que j'eusse une rivale. Il est vrai qu'il aimoit Mademoiselle Varthon, mais elle n'en étoit pas moins mon amie ; elle ne vouloit point de lui, elle le méprisoit, elle m'exhortoit à le mépriser aussi ; & encore une fois, ce n'étoit pas-là une vraie rivale : au lieu qu'à présent c'en est une bien complète. Mademoiselle Varthon aime Valville, & l'aimera ; elle y est résolue ; ses discours me l'annoncent, & suivant toute apparence, ce doit être-là un renouvellement de désespoir pour moi. Je vais recommencer à pleurer sans fin, n'est-ce pas ? point du tout.

Un moment après qu'elle fut sortie de ma chambre, insensiblement mes larmes cessèrent ; cette augmentation de douleur les arrêta, & m'ôta la force d'en verser.

Quand un malheur, qu'on a cru extrême

& qui nous désespere , devient encore plus grand , il semble que notre ame renonce à s'en affliger , l'excès qu'elle y voit la met à la raison ; ce n'est plus la peine qu'elle s'en désole , elle lui cede & se tait. Il n'y a plus que ce parti-là pour elle ; & ce fut celui que je pris s'en m'en apercevoir.

Ce fut dans cette espece d'état de sang-froid que je contemplai clairement ce qui m'arrivoit , que je me convainquis qu'il n'y avoit plus de remede , & que je consentis à endurer patiemment mon aventure.

De façon que je fortis de là avec une tristesse profonde , mais paisible & docile ; ce qui est un état moins cruel que le désespoir.

Voilà donc à quoi j'en étois avec moi-même , quand cette Sœur converse , qui m'avoit apporté à manger la veille , arriva. Madame de Miran est ici , me dit-elle ; à quoi elle ajouta , & on vous attend au Parloir ; ce qui ne vouloit pas dire que ce fut madame de Miran qui m'y attendit.

Mais je crois que c'étoit elle , d'autant plus que mademoiselle Varthon m'avoit appris qu'elle devoit venir pour nous emmener toutes deux chez elle.

Je descendis donc, & malgré ce triste calme où je vous ai dit que j'étois ! je descendis un peu émue, mes yeux se mouillèrent en chemin,

Cette mere si tendre croit venir voir sa fille, me dis-je, & elle ne sait pas qu'elle ne vient voir que Marianne, & que ce sera toujours Marianne pour elle.

Je résolus cependant de ne l'informer encore de rien ; j'avois mes desseins & ce n'étoit pas-là le moment que je devois prendre

Me voici donc à l'entrée du Parloir. Là j'essuyai mes pleurs, je tâchai de prendre un visage serein, & après deux ou trois soupirs que je fis de suite, pour me mettre le cœur plus à l'aise, j'entrai.

Un rideau tiré de mon côté sur la grille du Parloir, me cachoit encore la personne à qui j'allois parler ; mais prévenue que c'étoit Madrme de Miran.

Ah ! ma chere mere, est-ce donc vous, m'écriai-je en avançant vers cette grille, dont je pensai arracher le rideau, & qui au lieu de Madame de Miran me présenta Vaville.

Ah ! mon Dieu, m'écriai-je encore tout-à-coup, saisie en le voyant, & si saisie, que je restai long-tems la tête baissée,

interdite, & sans pouvoir prononcer un mot.

Qu'avez-vous donc, belle Marianne, me répondit-il ? Oui, c'est moi. Est-ce qu'on ne vous l'a pas dit ? Que je suis charmé de vous voir ! Hélas ! vous me paroissez encore bien foible. Ma mere est dans un Parloir ici près, qui parle avec Madame Dorfin à une Religieuse, à qui elle avoit quelque chose à dire de la part d'une de ses parentes, & elle m'a chargé de venir toujours vous avertir qu'elle alloit être ici dans un moment, & qu'elle avoit dessein de vous emmener avec votre amie Mademoiselle Varthon ; mais j'ai bien peur que vous ne soyez pas encore en état de sortir : voyez, cependant, voulez-vous aller vous habiller ?

Non, Monsieur, lui dis-je, en reprenant mes esprits, & avec une respiration un peu embarrassée ; non, je ne m'habillerai point je suis une convalescente, & Madame de Miran me permettra bien de rester comme me voilà.

Ah ! sans difficulté, reprit-il ! Hé bien, vous nous avez jettés dans de terribles alarmes, ajouta-t-il ensuite d'un ton d'un homme qui s'excite à paroître empressé, qui veut parler, & qui ne fait que dire,

Comment vous trouvez-vous ? Je ne sais si je me trompe , mais on diroit que vous êtes triste : ce peut être un reste de foiblesse qui vous donne cet air-là ; car apparemment rien ne vous chagrine.

Ce que je sentoís bien qu'il me disoit à cause que mon accueil & que ma mélancolie l'inquiétoient sans doute.

Ce n'est pas qu'il crût que Mademoiselle Varthon m'avoit révélé son secret ; elle lui avoit caché ce qui s'étoit passé entre elle & moi là-dessus , & lui avoit fait entendre qu'elle ne savoit nos engagemens que par une confidence d'amitié que je lui avois faite : mais n'importe , tout est suspect à un coupable. Et Mademoiselle Varthon , par quelques mots dits imprudemment , pouvoit m'avoir donné quelques lumières , & c'est ce qu'il craignoit.

Jusques-là je n'avois osé l'envisager ; je ne voulois pas qu'il vît dans mes yeux que j'étois instruite , & j'appréhendois de n'avoir pas la force de le lui dissimuler.

A la fin , il me sembla que je pouvois compter sur moi , & je levai les yeux pour répondre à ce qu'il venoit de me dire.

Au sortir d'une aussi grande maladie que la mienne , on est si languissante , qu'on en
paroit

paroit triste , repris-je , en examinant l'air qu'il avoit lui-même.

Ah ! Madame , qu'on a de peine à commettre effrontément une perfidie ! il faut que l'ame se sente bien déshonorée par ce crime-là , il faut qu'elle ait une furieuse vocation pour être vraie , puisqu'elle surmonte si difficilement la confusion qu'elle a d'être fausse.

Figurez-vous que Valville ne put jamais soutenir mes regards ; que jamais il n'osa fixer les siens sur moi , malgré toute l'assurance qu'il tâchoit d'avoir.

En un mot , je ne le reconnus plus ; ce n'étoit plus le même homme : il n'y avoit plus de franchise , plus de naïveté , plus de joie de me voir dans cette physionomie , autrefois si pénétrée & si attendrie quand j'étois présente. Tout l'amour en étoit effacé ; je n'y vis plus qu'embarras & qu'impolitesse ; je ne trouvai plus qu'un visage froid & contraint , qu'il tâchoit d'animer , pour m'en cacher l'ennui , l'indifférence & la sécheresse. Hélas ! je n'y pus tenir , Madame , & j'eus bientôt baissé les yeux pour ne le plus voir.

En les baissant , je soupirai , il n'y eut pas moyen de m'en empêcher. Il le remarqua , & s'en inquiéta encore.

Est-ce que vous avez de la peine à respirer, Marianne , me dit-il ? Non , lui répondis-je , tout cela vient de langueur : & puis nous fûmes l'un & l'autre un petit intervalle de temps sans rien dire ; ce qui arriva plus d'une fois.

Ces petites pauses avoient quelque chose de singulier ; nous ne les avions jamais connues dans nos entretiens passés , & plus elles déconcertoient mon infidèle , plus elles devenoient fréquentes.

A mon égard , tout ce que j'étois en état de prendre sur moi , c'étoit de me taire sur le sujet de ma douleur , & le reste alloit comme il pouvoit.

Cette langueur que vous avez , m'attriste moi-même , me dit-il : on nous avoit assuré que vous étiez plus rétablie. (Voyez , je vous prie , quels discours glacés !) vous dissipez-vous un peu dans votre Couvent ? Vous y avez des amies.

Oui , repris-je , j'y ai une Religieuse qui m'aime beaucoup , & puis j'y vois Mademoiselle Varthon , qui est très-aimable. Elle le paroît , me dit-il , & vous devez en juger mieux que moi.

L'avez-vous fait avertir , lui dis-je ? Sait-elle que Madame de Miran va la venir prendre ? Oui ; je pense que ma

mere a dit qu'on lui parle, répondit-il.

Vous ferez bien aise de la mieux connoître, lui dis-je.

Hé mais, je l'ai vue ici une ou deux fois de la part de ma mere, & pour lui demander de vos nouvelles pendant que vous étiez malade, reprit-il; ne le savez-vous pas? elle doit vous l'avoir dit.

Oui; répondis-je, elle m'en a parlé. Et puis nous nous tûmes; lui, toujours par embarras, & moi, moitié par tristesse & par discrétion.

Ah ça, tâchez donc de vous remettre tout-à-fait, Mademoiselle, me dit-il, & ensuite, il me semble que j'entends ma mere dans la cour; voyons si je me trompe, ajouta-t-il, pour aller regarder aux fenêtres.

Et ce petit mouvement lui épargnoit quelques discours qu'il auroit fallu qu'il me tint pour entretenir la conversation, ou du moins ne l'obligeoit plus qu'à me parler de loin sur le sujet qu'il verroit dans cette cour, & sur ce qu'il n'y verroit pas.

Oui, me dit-il, c'est elle-même avec Madame Dorfin. Les voilà qui montent, & je vais leur ouvrir la porte.

Ce qu'en effet il alla faire sans que je lui dise un mot. J'étouffois mes soupirs

pendant qu'il se fauvoit ainsi de moi ; il descendit même quelques degrés de l'escalier pour donner la main à Madame Dorfin qui montoit la premiere.

La voilà donc cette chere enfant , me dit-elle en entrant , & en me tendant la main : graces au Ciel , nous la conserverons. Nous ne devons venir que cette après-midi , Mademoiselle , mais j'ai dit à votre mere que je voulois absolument dîner avec vous pour vous voir plus long-temps. Madame , (c'étoit à Madame de Miran à qui elle s'adressoit) elle est mieux que je ne croyois , elle se remet à merveille , & n'est presque pas changée.

Je ne fais plus ce que je répondis. Valville étoit à côté de Madame Dorfin , & sourioit en me regardant , comme s'il avoit eu beaucoup de plaisir à me voir aussi. Ma fille , me dit Madame de Miran , tu ne t'es donc point habillée ? J'avois envoyé Valville pour te dire que je venois te chercher.

A ce discours , qu'elle me tenoit de l'air du monde le plus affectueux ; à ce nom de ma fille , qu'elle me donnoit de si bonne foi , je laissai tomber quelques larmes , & en même-temps je m'apperçus que Valville rougissoit ; je ne fais pourquoy : peut-être

eut-il honte de me voir si inutilement attendre , & de penser que ce doux nom de ma fille n'aboutiroit à rien.

En vérité , votre fille vous aime trop pour l'état de convalescence où elle est , dit alors Madame Dorfin ; elle n'a besoin ni de ces petits mouvemens , ni de ces émotions de cœur qui lui prennent , & j'ai peur que cela ne lui nuise : laissez-là se rétablir parfaitement , & puis qu'elle pleure tant qu'elle voudra de joie de vous voir ; mais jusques-là point d'attendrissement , s'il vous plaît. Allons , Mademoiselle , tâchez de vous réjouir , & partons , car il se fait tard.

J'attends Mademoiselle Varthon , reprit Madame de Miran. Pour toi , ajouta-t-elle , nous t'emmènerons comme tu es ; il n'est pas nécessaire que tu remontes chez toi , n'est-ce pas.

Hélas ! malgré toute l'envie que nous avons de l'avoir , je tremble qu'elle ne puisse venir , dit promptement Valville , qui , sous prétexte de s'intéresser à ma santé , ne vouloit apparemment que me fournir une excuse dont il espéroit que je profiterois ; mais il se trompa.

Vous m'excuserez , Monsieur , répondis-je , je ne me porte point mal ; & puisque

Madame veut bien me dispenser de m'habiller (notez que Madame étoit pour ma mere) je serai charmée d'aller avec elle.

Qu'est-ce que c'est que Madame ? reprit en riant Madame de Miran ; à qui parles-tu ? Ta maladie t'a rendue bien grave ! Dites respectueuse , ma mere ; & je ne saurois trop l'être , répartis-je avec un soupir que je ne pus retenir , qui n'échappa point à Madame Dorfin , & qui confondit l'inquiet & coupable Valville ; il en perdit toute contenance : & en effet , il y avoit de quoi. Ce soupir , avec ce respect dans lequel je me retranchois , n'avoit point l'air d'être là pour rien. Madame Dorfin remarqua aussi qu'il en avoit été troublé ; je le vis à la façon dont elle nous observoit tous deux.

Madame de Miran alloit peut-être me répondre encore quelque chose , quand Mademoiselle Varthon entra dans un negligé fort décent & fort bien entendu.

Comme elle avoit prévu que malgré mes chagrins je pourrois être de la partie de dîné , elle s'étoit sans doute abstenue , à cause de moi , de se parer davantage , & s'étoit contentée d'un ajustement fort simple , qui sembloit exclure tout dessein de plaire , ou qui , raisonnablement parlant ,

ne me laissoit aucun sujet de l'accuser de ce dessein.

Je devinai tout-d'un-coup ce ménagement apparent qu'elle avoit eu pour moi ; mais je n'en fus pas la dupe.

En pareil cas , une amante jalouse & trahie en fait encore plus qu'une amante aimée. Ainsi son négligé ne m'en imposa pas. Je vis au premier coup-d'œil qu'il n'étoit pas de bonne foi , & qu'elle avoit tâché de n'y rien perdre. La petite personne avoit bien voulu se priver de magnificence , mais non pas s'épargner les graces.

Et moi qui m'étois laissée comme je m'étois mise en me levant , qui n'avois précisément songé qu'à jeter sur moi une mauvaise robe ; moi , si changée , maigrie , avec les yeux éteints , avec un visage tel qu'on l'a quand on sort de maladie , tel qu'on l'a aussi quand on est affligé (voyez que d'accidens à la fois contre le mien !) Je me sentis mortifiée , je vous l'avoue , de paroître avec tant de désavantage auprès d'elle , & par-là , d'aider moi-même à justifier Valville.

Qu'un Amant nous quitte & nous en préfere une autre , hé bien , soit ; mais du moins qu'il ait tort de nous la préférer ,

que ce soit la faute de son inconstance ; & non pas de nos charmes ; enfin , que ce soit une injustice qu'il nous fasse : c'est bien la moindre chose ; & il me sembloit que je ne pourrois pas dire que Valville fût injuste.

De sorte que je me repentis de m'être engagée à dîner chez Madame de Miran : mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Et puis , dans le fond , il y avoit bien des choses à alléguer en ma faveur ; ma rivale , après tout , n'avoit pas tant de quoi triompher. Si elle étoit plus brillante que moi , ce n'étoit pas qu'elle fût plus aimable ; c'est seulement qu'elle se portoit bien , & que j'avois été malade. J'étois dispensée d'avoir mes graces , & elle étoit obligée d'avoir les siennes : aussi les avoit-elle , & voilà jusqu'où elles alloient , pas davantage ; au lieu qu'on ne savoit pas jusqu'où iroient les miennes quand elles seroient revenues.

Je ne vous répéterai point tous les complimens que ces Dames lui firent. Il étoit heure de partir , & nous sortîmes toutes deux du Couvent pour monter en carrosse.

Nous voici arrivées , on servit quelques momens après.

J'appréhende que cette petite fille-là ne soit pas bien rétablie , dit Madame de Miran , en me regardant après le repas ; elle a je ne fais quelle mélancolie que je n'aime point : étoit-elle de même dans votre Couvent , Mademoiselle ? (elle parloit à Mademoiselle Varthon , qui rougit de la question.)

Mais , oui , Madame , à peu près , répondit-elle ; elle a de la peine à revenir : il y a pourtant des momens où cela se passe ; la maladie a été longue & violente.

Madame Dorfin ne disoit mot , & nous avoit toujours examinés Valville & moi. Le repas finit ; il faisoit beau ; & on fut se promener sur la terrasse du jardin : La conversation fut d'abord générale ; ensuite on demanda à Mademoiselle Varthon des nouvelles de sa mere ; on parla de son voyage , de son retour & de ses affaires.

Pendant qu'on étoit là-dessus , je feignis quelque curiosité de voir un cabinet de verdure qui étoit au bord de la terrasse : il me paroît fort joli , dis-je à Valville , pour l'engager à m'y mener.

Oh , non , me répondit-il , c'est fort peu de chose. Mais comme je me levai , il ne put se dispenser de me suivre , & je le séparerai ainsi du reste de la compagnie.

Je vous demande pardon , lui dis-je en marchant ; on s'entretient de choses qui vous intéressent peut-être ; mais nous ne ferons qu'un instant.

Vous vous moquez, me dit-il d'un air forcé ; ne savez-vous pas le plaisir que j'ai d'être avec vous ?

Je ne lui répondis rien : nous entrions alors dans le cabinet , & le cœur me battoit ; je ne savois par où commencer ce que j'avois à lui dire.

A propos, commença-t-il lui-même (& vous allez voir si c'étoit par un à propos qu'il devoit m'entretenir de ce dont il s'agissoit ;) vous souvenez-vous de cette charge que je veux avoir.

Si je m'en ressouviens, Monsieur ? sans doute, repartis-je, c'est cette affaire-là qui a différé notre mariage : est-elle terminée, Monsieur, ou va-t-elle bientôt l'être.

Hélas ! non, il n'y a encore rien de fini, reprit-il, nous sommes un peu moins avancés que le premier jour : ma mere vous en parlera sans doute. Il est survenu des oppositions, des difficultés qui retardent la conclusion, & qui malheureusement pourront la retarder encore long-temps.

Notez que c'étoient des difficultés faites

à plaisir, qui venoient de son intrigue & de celle de ses amis, sans que Madame de Miran en sût rien, comme la suite va le prouver.

Ce sont des créanciers, continua-t-il, des héritiers qui nous arrêtent, qu'il faut mettre d'accord, & qui, suivant toute apparence, ne le feront pas sitôt. J'en suis au désespoir, cela me chagrine extrêmement, ajouta-t-il en faisant deux ou trois pas pour sortir du cabinet.

Un moment, Monsieur, lui dis-je, je suis un peu lasse, asseyons-nous. Dites-moi, je vous prie, pourquoi ces difficultés vous chagrinent-elles ?

Hé mais, reprit-il, ne le devinez-vous pas ? Et ce mariage qu'elles retardent, vous jugez bien que je serois charmé qu'on pût le conclure : j'ai eu même quelque envie de proposer à ma mere de le terminer toujours en attendant la charge ; mais j'ai cru qu'il valoit mieux s'en tenir à ce qu'elle a décidé là-dessus, & ne la pas trop presser ; n'est-il pas vrai ?

Ah ! il n'y a rien à craindre de sa part, lui répondis-je, ce ne sera jamais par elle que ce mariage manquera.

Non, certes, dit-il ; ni par moi non plus ; je crois que vous en êtes bien per-

suadée : mais cela n'empêche pas que retardement ne m'impâtienne , & je souhaiterois bien que ma mere eût été d'avis de ne pas le remettre : elle n'a pas consulté mon amour.

Je crus devoir alors saisir cet instant pour m'expliquer. Hé , de quel amour parlez-vous donc , Monsieur ? repris-je seulement pour entamer la matiere.

Duquel ? me dit-il : hé mais , du mien Mademoiselle , de mes sentimens pour vous. Vous est-il nouveau que je vous aime , & vous en prenez-vous à moi des obstacles qui arrêtent une union que je desire encore plus que vous.

Pour toute réponse , je tirai sur le champ un papier de ma poche , & le lui donnai : c'étoit la lettre qu'il avoit écrite à Mademoiselle Varthon , & qui m'étoit restée (vous le savez.)

Comme je la lui présentai ouverte , elle la reconnut d'abord. Jugez dans quelle confusion il tomba ; cela n'est point exprimable ; il eut fait pitié à toute autre qu'à moi : il essaya cependant de se remettre.

Hé bien , Mademoiselle , qu'est-ce que c'est que ce papier ? Que voulez-vous que j'en fasse , me dit-il en le tenant d'une main

main tremblante ? Ah , oui , ajouta-t-il ensuite en feignant de rire , & sans trop savoir ce qu'il disoit ; je vois bien : oui , c'est de moi , c'est ma lettre ; j'oubliois de vous en parler : c'est une bagatelle. Vous étiez malade , la conversation rouloit sur l'amour , & à l'occasion de cela , j'ai plaisanté ; voilà tout. Je n'y songeois plus. C'est que nous nous sommes rencontrés ailleurs Mademoiselle Varthon & moi ; je l'ai vue chez Madame de Kilnare. Hélas ! mon Dieu , tout le monde le fait ; il n'y a pas de mystere ; je ne vous voyois pas , & on s'amuse. A propos de Madame de Kilnare , j'ai grande envie que vous la connoissiez ; je crois même lui avoir parlé de vous : c'est une femme de mérite.

Je le laissai achever tout ce discours ; qui n'avoit ni suite ni raison , & qui marquoit si bien le désordre de son esprit ; je me taisois les yeux baissés.

Quand il eut fini : Monsieur , lui dis-je , sans lui faire aucun reproche , & sans relever un seul mot de ce qu'il avoit dit , je dois rendre justice à Mademoiselle Varthon : ne l'accusez pas d'avoir sacrifié votre lettre ; elle ne me l'a donnée ni par mépris , ni par dédain pour vous ; je ne l'ai eue qu'à la suite d'un entretien que nous eumes

hier ensemble , & elle ne savoit ni l'intérêt que je prenois à vous , ni celui que j'avois la vanité de croire que vous preniez à moi , je vous assure.

Mais , la vanité , reprit-il avec une physionomie toute renverlée , la vanité ; mais il n'y en a point là-dedans , c'est un fait , Mademoiselle.

Monsieur , lui répondis-je , d'un ton modeste , ayez , je vous prie , la bonté de m'écouter jusqu'à la fin.

Mademoiselle Varthon à qui vous rendîtes une visite il y a quelques jours , me dit , quand elle vous eut quitté , qu'elle sortoit d'avec le fils de Madame de Miran , qui étoit venu de sa part lui demander de ses nouvelles & des miennes ; & de la lettre que vous veniez de lui donner en même-temps , elle ne m'en dit pas un mot. Mais hier , en apprenant que notre mariage étoit conclu , elle demeura interdite.

Ha , ha ! interdite ? s'écria-t-il ; eh , d'où vient ? Vous me surprenez ; que lui importe ?

Je n'en fais rien , répondis-je , mais quoi qu'il en soit , je m'en aperçus : je lui en demandai la raison , je la pressai , l'aveu de la lettre lui échappa , & elle me la montra alors.

A la bonne heure , reprit-il encore ; elle étoit fort la maîtresse , & ce n'étoit pas-là vous montrer quelque chose de bien important. Qu'est-ce que c'est que cette lettre ? elle en fait bien la valeur , & je ne lui avois pas dit de ne la pas montrer.

Vous m'excuserez , Monsieur , vous ne vous en ressouvenez pas , & vous l'en priez dans la lettre même , répartis-je doucement. Mais achevons ; je ne vous ai fait cette petite explication , qu'afin que Mademoiselle Varthon , supposé qu'elle vous aime , comme assurément vous avez lieu de l'espérer , ne dise point que j'ai parlé en jalouse , ce qui ne me conviendrait pas avec une fille comme elle.

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que c'est que des explications , des jalousies ? s'écria-t-il. Que voulez-vous dire ? En vérité , Mademoiselle Marianne , y songez-vous ? Que je meure si je vous comprends : non , je n'y entends rien.

Eh ? Monsieur , lui dis-je , laissez - moi finir , avec qui vous abaissez-vous à feindre ? Avez-vous oublié à qui vous parlez ? Ne suis-je pas cette Marianne , cette petite fille qui doit tout à votre famille , qui n'aurait su que devenir sans ses bontés ; & méritai-je que vous vous embarrassiez dans

des explications ? Non , Monsieur , ne m'interrompez plus , le temps nous presse ; il faut convenir de quelque chose. Vous savez les dispositions de votre cœur ; mais songez donc que Madame de Miran les ignore , qu'elle vous croit toujours dans vos premiers sentimens ; que d'ailleurs elle m'honore d'une tendresse infinie ; qu'elle se figure que je serai sa fille , qu'il lui tarde que je la sois , & qu'elle pourra fort bien se résoudre à ne pas attendre que vous ayez votre charge pour nous marier , d'autant plus que vous l'avez vous-même , il n'y a pas long-temps , fort pressée pour ce mariage , qu'elle croira vous combler de joie en l'avançant. Oh ! je vous demande , irez-vous tout d'un coup lui dire que vous ne voulez plus qu'il en soit question ? Je la connois , Monsieur ; Madame votre mere a un cœur plein de droiture & de vertu ; & , sans compter le chagrin que vous lui feriez , cela lui causeroit encore une surprise qui vous nuirait peut-être dans son esprit ; & il faut tâcher de lui adoucir un peu cette aventure-ci : une mere comme elle est bien digne d'être ménagée ; & moi-même , pour tous les biens du monde , je ne voudrois pas être cause que vous fussiez mal auprès d'elle ;

j'en serois inconsolable. Eh ! qui suis-je, pour être le sujet d'une querelle entre vous & Madame de Miran, moi, qui vous ai l'obligation de la bienveillance qu'elle a pour moi, & de tous les bienfaits que j'en ai reçus ? Ah ! mon Dieu, ce seroit bien alors que vous auriez raison de détester le jour où vous avez connu cette malheureuse orpheline. Mais c'est à quoi je ne donnerai pas lieu, si je le puis. Ainsi, Monsieur, voyez comment vous souhaitez que je me conduise, & quel arrangement nous prendrons, afin de vous épargner les inconvéniens dont je parle. Je ferai tout pour vous, hors de dire que je ne vous aime plus, ce qui n'est pas encore vrai, & qu'après tout ce qui s'est passé, je n'aurois pas même la hardiesse de dire, quand ce seroit une vérité. Mais, à l'exception de ce discours, vous n'avez qu'à me dicter ceux que vous trouverez à propos que je tienne ; vous êtes le maître, & ce n'est que dans le dessein de vous servir, que j'ai pris la liberté de vous tirer à quartier : ainsi, expliquez-vous, Monsieur.

Jusques-là, Valville s'étoit défendu du mieux qu'il avoit pu, & avoit eu, je ne sais comment, le courage de ne convenir de rien. Mais ce que je venois de dire

le mit hors d'état de résister davantage ; ma générosité le terrassa , l'anéantit devant moi ; je ne vis plus qu'un homme rendu , qui ne faisoit plus mystere de sa honte , qui s'y laissoit aller sans reserve , & qui se mettoit à la merci du mépris que j'étois bien en droit d'avoir pour lui. Je ne fis pas semblant de voir sa confusion ; mais comme il restoit muet : ayez donc la bonté de me répondre , Monsieur , lui dis-je ; que me prescrivez-vous ?

Mademoiselle , comme il vous plaira ; j'ai tort , je ne saurois parler : ce fut-là toute sa réponse.

Il auroit cependant été nécessaire de voir ce que je dirai , ajoutai-je encore d'un air franc & pressant ; mais il se tut , il n'y eut plus moyen d'en tirer un mot.

Mademoiselle Varthon , qui s'étoit détachée de nos deux Dames , approchoit pendant qu'elles se promenoient.

Monsieur , lui dis-je , dans l'incertitude où vous me laissez du parti que je dois prendre , j'en agirai avec le plus de discrétion qu'il me sera possible , & il ne tiendra pas à moi que tout ceci ne réussisse au gré de vos desirs.

Comme il restoit toujours muet , & que j'allois le quitter après ce peu de mots ,

Mademoiselle Varthon , qui étoit déjà à l'entrée du cabinet , feignit d'être surprise de nous trouver là , & en même-temps de n'oser nous interrompre.

Je vous demande pardon , nous dit-elle en se retirant , je ne savois pas que vous étiez encore ici ; je vous croyois descendus dans le jardin.

Vous êtes bien la maîtresse d'entrer ; Mademoiselle , lui dis-je : voilà notre entretien fini , & vous auriez pu en être : Monsieur est témoin qu'il ne s'y est rien passé contre vous.

Qu'appellez-vous contre moi , répondit-elle ? Hé mais vraiment , Mademoiselle , je n'en doute pas ; quel rapport y a-t-il de vos secrets à ce qui me regarde ?

Je ne répliquai rien , & je sortis du cabinet pour retourner auprès de ces Dames , qui , de leur côté , venoient à nous ; de façon que nos deux amans que je laissois , ne purent tout au plus demeurer qu'un moment ensemble.

Je ne fais ce qu'ils se dirent , mais je les entendis qui me suivoient ; & , en prêtant l'oreille , il me sembla que Mademoiselle Varthon parloit assez bas à Valville.

Pour moi , je revenois toute émue de ma petite expédition ; mais je dis agréa-

blement émue : cette dignité de sentimens que je venois de montrer à mon infidele ; cette honte & cette humiliation que je laissois dans son cœur ; cet étonnement où il devoit être de la noblesse de mon procédé ; enfin cette supériorité que mon ame venoit de prendre sur la sienne ; supériorité plus attendrissante que fâcheuse , plus aimable que superbe ; tout cela me remuoit intérieurement d'un sentiment doux & flatteur. Je me trouvois trop respectable pour n'être pas regrettée.

Voilà qui étoit fini ; il ne lui étoit plus possible , à mon avis , d'aimer Mademoiselle Varthon d'aussi bon cœur qu'il auroit fait ; je le défiois de m'oublier , d'avoir la paix avec lui-même , sans compter que j'avois dessein de ne le plus voir ; ce qui seroit encore une punition pour lui ; de sorte que , tout bien examiné , je crois qu'en vérité je me le figurois encore plus à plaindre que moi , mais qu'au surplus c'étoit sa faute ; pourquoi étoit-il infidele ?

Et c'étoient-là les petites pensées qui m'occupoient en allant au-devant de Madame de Miran , & je ne saurois vous dire le charme qu'elles avoient pour moi , ni combien elles tempéroient ma douleur.

C'est que la vengeance est douce à tous

les cœurs offensés ; il leur en faut une ; il n'y a que cela qui les soulage : les uns l'aiment cruelle , les autres généreuse ; & , comme vous voyez , mon cœur étoit de ces derniers : car ce n'étoit pas vouloir beaucoup de mal à Valville que de ne lui souhaiter que des regrets.

Je vous ai déjà dit que Mademoiselle Varthon & lui me suivoient , & ils nous eurent bientôt joints.

Il s'étoit élevé un petit vent assez incommode : rentrons , dit Madame de Miran , & nous marchâmes du côté de la salle.

Je m'apperçus que Madame Dorfin , qui avoit la bonté de s'intéresser réellement pour moi , & qui , dans certains soupçons qui lui étoient venus , avoit pris garde à toutes nos démarches ; je m'apperçus , dis-je , qu'elle fixoit les yeux sur Valville , qui , de son côté détournoit la tête : sa physionomie n'étoit pas encore bien remise de tous les mouvemens qu'il avoit essuyés.

Madame de Miran même , qui ne se doutoit de rien , lui trouva apparemment quelque chose de si dérangé dans l'air de son visage , que s'approchant de moi : ma fille , me dit-elle en baissant le ton , Valville me paroît triste & rêveur : que

s'est-il passé entre vous deux ? que lui as-tu dis ?

Rien dont il n'ait dû être fort content, ma mere, lui répondis-je ; & j'avois raison, il n'avoit en effet qu'à se louer de moi. Je vais lui rendre sa gaité ; j'y suis déterminée, me répartit-elle sans s'expliquer davantage ; & en ce moment nous rentrâmes tous.

Quand nous fûmes assis : Mademoiselle, me dit Madame de Miran, Mademoiselle Varthon est une amie devant qui on peut parler, je pense, du mariage qui est arrêté entre vous & mon fils ; j'espère même qu'elle nous fera l'honneur d'y être présente ; ainsi je ne ferai nulle difficulté de m'expliquer devant elle.

A ce début, la jeune personne changea de couleur ; elle en prévint une scene où elle craignoit d'être impliquée elle-même : elle fit cependant une petite inclination de tête en remercement de la confiance que lui marquoit Madame de Miran.

Mon fils, continua la dernière, vous rêvez à votre charge, & j'avois résolu de ne vous marier qu'après que vous l'auriez ; mais je ne m'attendois pas à toutes les difficultés qui nous empêchent de l'avoir ; & , puisqu'elles ne finissent point, qu'on

ne fait pas quand elles finiront , & qu'elles vous chagrinent , il n'y a qu'à passer par-dessus , & terminer le mariage , avec la seule précaution de le tenir secret pendant quelque temps. J'ai déjà pris des mesures sans vous les avoir dites ; il ne nous faut que trois ou quatre jours. Nous partirons d'ici le soir pour aller coucher à la campagne. Madame, ajouta-t-elle en montrant Madame Dorfin , a promis d'être des nôtres. Mademoiselle (elle parloit de ma rivale ,) voudra bien venir aussi , & le lendemain c'en sera fait. Ici Valville retomba dans toutes les détresses où je l'avois jetté il n'y avoit qu'un instant : Mademoiselle Varthon rougissoit , & ne savoit quelle figure faire ; de mon côté , je me taisois d'un air plus triste que satisfait , & il n'y avoit point de malice à mon silence ; mais c'est que ma tendresse & mon respect pour Madame de Miran , & peut-être aussi par amour pour Valville , m'ôtoient la force de parler , me lioient la parole.

Ainsi , il se passa un petit intervalle de temps sans que nous ouvrissions la bouche Valville & moi.

A la fin , ce fut lui qui prit le premier son parti , bien moins pour répondre que

pour prononcer quelques mots qui figurassent, qui tinssent lieu de réponse ; car il n'en avoit point de déterminée, & ne savoit ce qu'il alloit dire ; mais il falloit bien un peu remplir ce vuide étonnant que faisoit notre silence.

Oui-da, ma mere, il est vrai, vous avez raison, il n'y a rien de plus aisé ; oui à la campagne, quand on voudra, il n'y aura qu'à voir.

Comment, que dites-vous ? Il n'y aura qu'à voir ? reprit Madame de Miran d'un ton qui signifioit : où sommes-nous, Valville ? Etes-vous distrait ? Avez-vous entendu ce que j'ai dit ? Que faut-il donc voir ? Est-ce que tout n'est pas vu ?

Non, Madame, répondis-je alors à mon tour en soupirant, non ; la bonté que vous avez de m'aimer vous ferme les yeux sur les raisons qui doivent absolument rompre ce mariage ; & je vous conjure par tous les bienfaits dont vous m'avez comblée, par la reconnoissance éternelle que j'en aurai, par tout l'intérêt que vous prenez aux avantages de Monsieur votre fils, de ne le plus presser là-dessus, & d'abandonner ce projet.

Eh, d'où vient donc, petite fille ? s'écria-t-elle avec colere : car il s'en falut peu
alors

alors qu'elle ne me dît des injures , & la tout par tendresse irritée : d'où vient donc ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Non , ma mere , vous ne devez plus y penser , ajoutai-je , en me jettant subitement à ses genoux. J'y perds des biens & des honneurs ; mais je n'en ai que faire ; ils ne me conviennent point , ils sont au-dessus de moi : M. de Valville ne pourroit m'en faire part , sans me rendre l'objet de la risée de tout le monde , sans passer lui-même pour un homme sans cœur. Eh ! quel malheur ne feroit-ce pas , qu'un jeune homme comme lui , qui peut aspirer à tout , qui est l'espérance d'une famille illustre , fût peut-être obligé de désertir de sa patrie pour avoir épousé une fille que personne ne connoît , une fille que vous avez tirée du néant , & qui n'a pour tout bien que vos charités ! s'accoutumeroit-on à un pareil mariage ?

Mais que veut-elle dire avec ces réflexions ? De quoi s'avise-t-elle ? Où va-t-elle chercher ce qu'elle dit-là ? s'écria encore Madame de Miran en m'interrompant.

De grace , écoutez-moi , Madame , insistai-je. Dans le fond , ce qu'il y a de plus digne en moi de vos attentions & des siennes , assurément c'est ma misere ;

hé bien, ma mere, vous y avez tant eu d'égard, vous y en avez tant encore ; vous voulez que Marianne vous appelle sa mere, vous lui faites l'honneur de l'appeller votre fille, vous la traitez comme si elle l'étoit ; cela n'est-il pas admirable ? Y a-t-il jamais eu rien d'égal à ce que vous nous faites ; & n'est-ce pas-là une misere assez honorée ? Faut-il encore porter la charité jusqu'à me marier à votre fils ? Et cette misere est-elle une dot ? Non, ma chere mere, non. Votre cœur peut, tant qu'il voudra, me donner la qualité de votre fille ; c'est un présent que je puis recevoir de lui, sans que personne y trouve à redire ; mais je ne dois pas le recevoir par les loix, je ne suis point faite pour cela. Il est vrai que je m'étois rendue à vos bontés ; je croyois tout surmonté, tout paisible ; l'excès de mon bonheur m'empêchoit de penser, m'avoit ôté tous mes scrupules : mais il n'y a plus moyen ; c'est tout le monde qui crie, qui se souleve, & je vous parle d'après tous les discours qu'on tient à M. de Valville, d'après les persécutions & les railleries qu'il essuie & qu'il trouve par-tout, de quelque côté qu'il aille. Quoiqu'il me le cache & qu'il n'ose vous le dire, elles l'étonnent, il en est effrayé

lui-même. Il a raison de l'être ; & quand il ne s'en soucieroit pas, ce seroit à moi à m'en soucier pour lui , & même pour moi. Car enfin , vous m'aimez , votre intention est que je sois heureuse , & ce seroit moi cependant qui trahirois les desseins de votre tendresse , des desseins que je dois tant respecter , qui méritent si bien de réussir : je les trahirois en consentant d'épouser Monsieur. Comment serois-je heureuse , s'il ne l'étoit pas lui-même , si je m'en voyois méprisée , si je m'en voyois haïe , comme on l'a menacé que cela arriveroit ? Ah ! Seigneur , moi haïe !

A cet endroit de mon discours , un torrent de larmes m'arrêta.

Valville , qui , pendant que j'avois parlé , avoit fait de temps en temps comme quelqu'un qui veut répondre , mais qu'on ne laisse pas dire , se leva tout-d'un-coup d'un air extrêmement agité , & sortit de la salle sans que personne le retînt , ou lui demandât compte de sa sortie.

De son côté , Madame de Miran étoit restée comme immobile ; Madame Dorfin , morne & pensive , regardoit à terre ; Mademoiselle Varthon , plus inquiète que jamais de ce que je pourrois dire , ne songeoit qu'à prendre une contenance qui ne l'accusât

de rien ; de sorte que nous étions toutes , chacune à notre façon , hors d'état de parler.

Quant à moi , affoiblie par l'effort que je venois de faire , je m'étois laissée aller sur les genoux de Madame de Miran , & je pleurois.

Ces deux Dames , après la sortie de Valville , furent quelques instans sans rompre le silence. Ma fille , me dit à la fin Madame de Miran d'un air conterné , est-ce qu'il ne t'aime plus ?

Je ne lui répondis que par des pleurs , & puis elle en versa elle-même. Madame Dorfin n'en fut pas exempte , elle me parut extrêmement touchée. J'entendis Mademoiselle Varthon qui soupira un peu. On étoit sur ce ton là , & elle s'y conforma ; ensuite on continua de se taire.

Mais Madame de Miran fondant en larmes , & me serrant entre ses bras , m'attendrit & me remua tant , que mes sanglots penferent me suffoquer , & qu'il fallut me jeter dans un fauteuil. Allons , ma fille , allons , console-toi , me dit-elle ; va , ma chere enfant , il te reste une mere ; est-ce que tu la compres pour rien ?

Hélas ! c'est elle que je regrette , répondis-je , je ne fais comment & d'une parole

entrecoupée. Eh ! pourquoi la regretter , me dit-elle ? elle est plus ta mere que jamais. Et moi mille fois plus encore son amie que je ne l'étois , reprit Madame Dorfin la larme à l'œil , mais d'un ton ferme ; & en vérité , ce n'est pas elle que je plains , Madame , c'est M. de Valville : il fait une perte infiniment plus grande.

Ah ! voilà qui est fini , je ne l'estimerai de ma vie , reprit Madame de Miran. Mais Marianne , comment fais-tu , qu'il aime ailleurs ? ajouta-t-elle ; par qui en es-tu informée , puisque ce n'est pas lui qui te l'a avoué ? La connoît-on cette personne pour qui il rompt ses engagements ? Qui est-ce qui est digne de t'être préférée ? Peut-elle te valoir ? Espere-t-elle de le retenir ? Dis-moi , t'a-t-on dit qui elle est ?

Vous le saurez , sans doute , ma mère ; il faudra bien qu'il vous le dise lui-même , répondis-je : dispensez-moi , je vous prie , de vous en apprendre davantage. Mademoiselle , reprit encore Madame de Miran en s'adressant à ma rivale , ma fille est votre amie ; je suis persuadée que vous êtes instruite ; elle vous a apparemment tout confié : ne le tromperoit-elle point ? Cette nouvelle inclination est-elle bien approu-

vée ? J'ai quelquefois envoyé Valville à votre Couvent ; seroit-ce-là qu'il auroit vu celle dont il s'agit ?

Dans le cas où se trouvoit Mademoiselle Varthon , il auroit fallu plus d'âge & plus d'usage du monde qu'elle n'en avoit , pour être à l'épreuve d'une pareille question. Aussi ne put-elle la soutenir , & rougit-elle d'une manière si sensible , que ces Dames furent tout-d'un-coup au fait.

Je vous entends , Mademoiselle , lui dit Madame de Miran. Vous êtes assurément fort aimable ; mais après ce qui arrive à ma fille , je ne vous conseille pas de compter sur le cœur de mon fils.

Je ne me serois attendue , ni à votre comparaison , ni à votre conseil , Madame , répondit Mademoiselle Varthon avec une fierté qui fit cesser son embarras. A l'égard de Monsieur votre fils , tout ce que je pense de son amour en cette occasion-ci , c'est qu'il m'offense , & j'aurois cru que c'étoit-là tout ce que vous en auriez pu penser aussi. Mais , Madame , il se fait tard , voici l'heure de rentrer dans le Couvent , voulez-vous bien avoir la bonté de m'y envoyer ? Vous jugez bien , Mademoiselle , que je vous y reconduirai moi-même , répartit Madame de Miran ; & puis s'a-

dressant à Madame Dorfin : vous ne nous quitterez pas sitôt, lui dit-elle ; je vais faire mettre les chevaux au carrosse , je serai de retour dans un quart-d'heure , & je compte vous retrouver ici avec Marianne.

Volontiers, dit Madame Dorfin : mais je ne fus pas de leur avis.

Ma mere , lui dis-je , d'une voix encore fort foible , je ne connoîtrai jamais de plus grand plaisir que celui d'être avec vous , j'en ferai toujours mon bonheur ; je n'en veux point d'autre , je n'ai besoin que de celui-là : mais M. de Valville reviendra ce soir ; & si vous ne voulez pas que je meurre , ne m'exposez pas à le revoir , du moins sitôt : vous seriez vous-même fâchée de m'avoir gardée ; vous n'en auriez que du chagrin. Je fais combien vous m'aimez , ma mere , & c'est votre tendresse que je ménage , c'est votre cœur que j'épargne , & il faut que ce que je dis-là soit bien vrai , puisque je vous en avertis aux dépens de la consolation que j'y perdrai. Mais aussi , quand M. de Valville aura pris un parti , quand il sera marié , je ne prends plus d'intérêt à la vie que pour être avec ma mere.

Elle a raison ; cette aventure-ci est encore trop fraîche , & je pense comme elle. Re-

mettons-la dans le Couvent, dit Madame Dorfin, pendant que Madame de Miran s'essuyoit les yeux.

Et en effet, cette dernière alla donner ses ordres, & un instant après nous partîmes.

Jamais, peut-être, quatre personnes ensemble n'ont été plus sérieuses & plus taciturnes que nous le fûmes; & quoique le trajet de chez ma mere au Couvent fût assez long; à peine fut-il prononcé quatre mots pendant qu'il dura; & il est vrai que les circonstances où nous étions, Mademoiselle Varthon & moi, ne donnoient pas matière à une conversation bien animée; il n'y eut de vif que les regards de Madame de Miran sur moi, & que les miens sur elle.

Enfin, nous arrivâmes. Ma rivale descendit la première; nous la suivîmes, Madame de Miran & moi, & Madame Dorfin, qui m'embrassa la larme à l'œil, qui m'accabla de carresses & d'assurances d'amitié, resta dans le carrosse.

Mademoiselle Varthon, à qui il tarδοit d'être débarrassée de nous, sonna, & fit un remerciement aussi froid que poli à ma mere: la porte s'ouvrit, & elle nous quitta.

Je me jettai alors entre les bras de Madame de Miran , où je restai quelques instans sans force & sans parole.

Cache tes pleurs , me dit-elle tout bas , j'ai de la peine à retenir les miennes. Adieu ; songe que tu es pour jamais ma fille , & que je te porte dans mon cœur ; je te viendrai voir demain : discours qu'elle me tint de l'air du monde le plus abbattu ; après quoi je rentrai moi-même ; & pour vous rendre un compte exact de la disposition d'esprit où j'étois , je vous dirai que je rentrai plus attendrie qu'affligée.

Et dans le fond , c'étoit assez-là comme je devois être. Je laissois Madame de Miran dans la douleur ; Madame Dorfin venoit de m'embrasser les larmes aux yeux ; mon infidele lui-même étoit troublé , il en avoit donné des marques sensibles en nous quittant. Mon aventure remuoit donc les trois cœurs qui m'étoient les plus chers , auxquels le mien tenoit le plus , & qu'il m'étoit le plus consolant d'inquiéter. Vous voyez que mon affaire devenoit la leur , & ce n'étoit point-là être si à plaindre. Je n'étois donc pas sans secours sur la terre ; on ne m'y faisoit point verser de larmes sans conséquence : j'y voyois du moins des âmes qui honoroient assez la mienne pour s'oc-

cuper d'elle, pour se reprocher de l'avoir attristée, ou pour s'affliger de ce qui l'affligeoit; & toutes ces idées-là ont bien de la douceur. Elles en avoient tant pour moi, que je pleurois moins par chagrin, je pense, que par mignardise.

Avançons. J'achevai la soirée avec mon amie la Religieuse, dont enfin je vais dans un moment vous conter l'histoire.

Vous concevez bien que nous ne nous vîmes pas Mademoiselle Varthon & moi, & qu'il ne fut plus question de ce commerce étroit que nous avions eu ensemble. Elle sentit cependant la discrétion avec laquelle j'en avois usé à son égard chez Madame de Miran, & m'en marqua sa reconnoissance.

A neuf heures du matin, le lendemain, une Sœur Converse m'apporta un petit billet d'elle, Je l'ouvris avec un peu d'inquiétude de ce qu'il contenoit; mais ce n'étoit qu'un simple compliment sur mon procédé de la veille, & le voici à peu près.

» Ce que vous fîtes hier pour moi est
» si obligeant, que je me reprocherois de
» ne vous en pas remercier. Il ne tint pas
» à vous qu'on ignorât la part que j'ai
» à vos chagrins; & malgré les mouve-

» mens où vous étiez , il ne vous échappa
 » rien qui pût me compromettre. Cela est
 » bien généreux , & les suites de cette
 » aventure vous prouveront combien cette
 » attention m'a touchée. Adieu , Made-
 » moiselle. » Vous allez voir dans un
 instant ce que c'étoit que cette preuve
 qu'elle s'engageoit à me donner.

Je répondis sur le champ à son billet,
 & ce fut la même Converse qui lui remit
 ma réponse. Elle étoit fort courte , je
 m'en ressouviens aussi.

» Je vous suis fort obligée de votre
 » compliment , Mademoiselle ; mais vous
 » ne m'en deviez point : je ne m'en crois
 » pas plus louable pour n'avoir pas été
 » méchante. J'ai suivi mon caractère dans
 » ce que j'ai fait ; voilà tout , & je n'en
 » demande point de récompense. »

Madame de Miran m'avoit promis la
 veille de me venir voir , & elle me tint
 parole. Je ne vous ferai point le détail de
 la conversation que nous eûmes ensemble :
 nous nous entretenmes de Mademoiselle
 Varthon ; & comme tous mes ménagemens
 pour Valville n'avoient servi à rien , je ne
 fis plus de difficulté de lui dire par quel
 hasard j'avois su son infidélité , & le tout
 à l'avantage de ma rivale , dont je ne lui

confiai point mes dispositions. Je pleurai dans mon récit, elle pleura à son tour : ce qu'elle me témoigna de tendresse est au-dessus de toute expression, & ce que j'en sentis pour elle fut de même.

De nouvelles de Valville, elle n'avoit point à m'en dire ; il ne s'étoit point montré depuis l'instant qu'il nous avoit quittées. Il étoit cependant revenu au logis, mais très-tard ; & ce matin même il étoit parti ou pour la campagne, ou pour Versailles.

C'est moi qu'il fuit, sans doute, ajouta-t-elle ; je suis persuadée qu'il a honte de paroître devant moi.

Et là-dessus elle se levoit pour s'en aller : Mademoiselle Varthon, que nous n'attendions ni l'une ni l'autre, entra subitement.

J'avois dessein de vous écrire, Madame, dit-elle à ma mere après l'avoir saluée ; mais puisque vous êtes ici, & que je puis avoir l'honneur de vous parler, il vaut mieux vous épargner ma lettre, & vous dire moi-même ce dont il s'agit : il n'est question que de deux mots. M. de Valville a changé ; vous croyez que j'en suis cause ; j'ai lieu de le croire aussi : mais comment le suis-je ? C'est ce qui est essentiel que vous sachiez, & que tout le monde sache,

Madame :

Madame : il ne me conviendrait pas qu'on s'y trompât , & je vais vous rapporter tout dans la plus exacte vérité. M. de Valville , pour la premiere fois de sa vie , me vit ici le jour où je m'évanouis en faisant mes adieux à ma mere ; vous eûtes la bonté de me secourir , il vous y aida lui-même , & j'entrai dans le Couvent avec Mademoiselle , que je venois de connoître , qui devint mon amie , mais qui ne me parla ni de vous , ni de M. de Valville , ni ne m'apprit en quels termes elle en étoit avec lui.

Je le fai , Mademoiselle , dit alors Madame de Miran en l'interrompant ; Marianne vient de m'instruire , & vous a rendu toute la justice que vous pouvez exiger là-dessus. Mon fils vint vous voir , vous fit des complimens de ma part ; il vous laissa une lettre en vous quittant , & vous fit accroire que je l'avois chargé de vous la remettre. Vous ne pouviez pas deviner ; toute autre que vous l'auroit prise : & puis vous n'en avez pas fait un mystere , vous l'avez montrée à Mademoiselle dès que vous avez su qu'elle y étoit intéressée ; ainsi je ne vois rien qui doive vous inquiéter. Si mon fils vous a trouvée aimable , & s'il a osé vous le dire , ce n'est pas votre faute , vous n'y avez

contribué que par les graces d'une figure que vous ne pouviez pas vous empêcher d'avoir , & vous n'êtes pour rien dans tout cela , suivant le rapport même de Marianne.

Ce rapport-là lui fait bien de l'honneur , toute autre à sa place ne m'auroit peut-être pas traitée si doucement , réparit alors Mademoiselle Varthon avec des yeux prêts à pleurer , malgré qu'elle en eût ; & ce qui me reste à vous dire , c'est que vous ayez la bonté d'engager M. de Valville à ne plus essayer de me revoir ; il le tenteroit inutilement , & ce seroit me manquer d'égards.

Vous avez raison , Mademoiselle , reprit ma mere , il ne seroit pas excusable , & je l'avertirai. Ce n'est pas que dans la conjoncture présente je ne fusse la premiere à souhaiter une alliance comme la vôtre ; elle nous honoreroit beaucoup assurément : mais mon fils ne la mérite pas ; son caractere inconstant m'épouvanteroit ; & quand il seroit assez heureux pour vous plaire , en vérité j'aurois peur , en vous le donnant , de vous faire un très-mauvais présent. Rassurez-vous sur ses visites : au reste , il saura combien elles vous offenseront , & j'espere que vous n'aurez point à vous plaindre.

Pour toute réponse, mademoiselle Varthon fit une révérence, & se retira.

Elle s'imagina peut-être que j'estimerois beaucoup cette résolution qu'elle paroïssoit prendre de ne plus voir Valville, & que je la regarderois comme une preuve de la reconnoissance qu'elle m'avoit promise : mais point du tout, je ne m'y trompai point ; ce n'étoit-là que feindre de la reconnoissance, & non pas en prouver.

Que risquoit-elle à refuser de voir Valville au Couvent ? N'avoit-elle pas la maison de madame de Kilnare pour ressource ? valville n'étoit-il pas des amis de cette Dame ? N'alloit-il pas très-souvent chez elle ? Et mademoiselle varthon renonçoit-elle à y aller aussi ? Tout cet étalage de fierté & de noblesse dans le procédé, n'étoit donc qu'une démonstration qui ne signifioit rien ; & vous verrez dans la suite que je raisonnois fort juste. Mais il n'est pas temps d'en dire davantage là-dessus. Revenons à moi.

Je suis née pour avoir des aventures ; & mon étoile ne m'en laissera pas manquer : me voici un peu oisive, mais cela ne durera pas.

Madame de Miran continuoit de me voir, valville, toujours absent, ne paroïssoit

point : nous nous rencontrions , mademoiselle varthon & moi dans le Couvent , mais nous ne faisions que nous saluer , & ne nous parlions point.

Il ne s'étoit encore passé que quatre ou cinq jours depuis notre dîné chez Madame de Miran , quand il me vint le matin une visite assez singuliere , & il faut commencer par vous dire ce qui me la procura.

Madame Dorfin , ce matin même , avoit été voir madame de Miran ; elle y avoit trouvé un ancien ami de la maison : un Officier , homme de qualité , d'un certain âge , & qui dans un moment va se faire connoître lui-même

Il avoit fort entendu parler de moi , à l'occasion de mon aventure chez le Ministre , & ne voyoit jamais ma mere qu'il ne lui demandât des nouvelles de Marianne , dont il faisoit des éloges éternels , fondés sur tout ce qu'on lui avoit rapporté d'elle.

Le bruit de ma disgrâce s'étoit déjà repandu ; on savoit déjà l'infidélité de Valville : peut-être lui même , depuis que sa mere ne l'avoit vu , en avoit-il dit quelque chose à ses meilleurs amis , qui de leur côté l'avoient confié à d'autres , & cet homme de qualité qui l'avoit apprise , n'étoit venu chez madame de Miran que pour

être sûrement informé de ce qui en étoit.

Madame , lui dit-il , ce qu'on a publié de M. de Valville est-il vrai ? On dit qu'il n'aime plus cette fille si estimable , qu'il l'a quittée , qu'il ne veut plus l'épouser. Quoi ! Madame , cette Marianne si chérie , & si digne de l'être , il ne l'aimeroit plus ? Je n'ai pas voulu le croire ; ce n'est apparemment qu'une calomnie.

Hélas ! Monsieur , c'est une vérité , répondit madame de Miran avec douleur , & je ne saurois m'en consoler.

Ma foi , reprit-il , (car madame de Miran me l'a conté elle-même ,) ma foi , vous avez raison ; il y auroit eu grand plaisir à être la belle - mere de cet enfant - là ; c'étoit une bonne acquisition pour le repos de votre vie. A quoi pense donc M. de Valville ? A-t-il peur d'être trop heureux ? Je laisse le reste de leur entretien là-dessus. madame de Miran alloit dîner chez madame Dorfin ; cette dernière engagea l'Officier à être de la partie ; & tout de suite , à cause de l'extrême envie qu'il avoit de me connoître , ajouta qu'il falloit que j'en fusse.

Mais comme il étoit de fort bonne heure , que ces Dames ne vouloient pas partir si-tôt , & que cependant il étoit bon

que je fusse prévenue : je vais donc envoyer à son Couvent pour l'avertir que nous la prendrons en passant, dit ma mere.

Il est inutile d'envoyer, reprit cet Officier ; j'ai affaire de ce côté-là, & si vous voulez, je ferai votre commission moi-même : donnez-moi seulement un petit billet pour elle, il n'y a rien de plus simple ; on ne me renverra peut-être pas. Non, certes, dit ma mere, qui sur le champ m'écrivit.

» Ma fille, je t'irai prendre à une heure ;
» nous dînons chez madame Dorfin. »

Ce fut donc avec ce petit passe-port que cet Officier arriva à mon Couvent. Il me demanda, on vient me le dire ; c'est de la part de madame de Miran, & je descends.

Quelques pensionnaires, ce jour-là même, m'avoient dit par hasard qu'elles viendroient l'après-dîné me tenir compagnie dans ma chambre ; de façon que, malgré mes chagrins, je m'étois un peu moins négligée qu'à l'ordinaire.

Ce sont-là de petites attentions chez nous, qui ne coûtent pas la moindre réflexion ; elles vont toutes seules, nous les avons sans le savoir. Il est vrai que j'étois affligée ; mais qu'importe, notre vanité

n'entre point là-dedans, & n'en continue pas moins ses fonctions : elle est faite pour réparer d'un côté ce que nos afflictions détruisent de l'autre, & enfin, on ne veut pas tout perdre.

Me voici donc entrée dans le parloir. Je vis un homme d'environ cinquante ans tout au plus, de bonne mine, d'un air distingué, très-bien mis, quoique simplement, & de la physionomie du monde la plus franche & la plus ouverte.

Quelque politesse naturelle qu'on ait, dès que nous voyons des gens dont la figure nous prévient, notre accueil a toujours quelque chose de plus obligeant pour eux, que pour d'autres. Avec ces autres, nous ne sommes qu'honnêtes ; avec ceux-ci, nous le sommes jusqu'à être affables : cela va si vite qu'on ne s'en apperçoit pas, & c'est ce qui m'arriva en saluant cet Officier. Je n'eus pas affaire à un ingrat ; il n'auroit pu, à moins que de s'écrier, se montrer plus satisfait qu'il le parut de ma petite personne.

J'attendois qu'il me parlât. mademoiselle, me dit-il après quelques révérences, &, en me présentant le billet de ma mere, voici ce que madame de Miran m'a chargé de vous remettre : il étoit question de

vous envoyer quelqu'un, & j'ai demandé la préférence.

Vous m'avez fait bien de l'honneur, Monsieur, lui répondis-je en ouvrant le billet, que j'eus bientôt lu. Oui, Monsieur, ajoutai-je ensuite, madame de Miran me trouvera prête, & je vous rends mille graces de la peine que vous avez bien voulu prendre.

C'est moi à remercier madame de Miran de m'avoir permis de venir, me répartit-il. mais, mademoiselle, il n'est point tard, ces Dames n'arriveront pas sitôt, pourrois-je, à la faveur de la commission que j'ai obtenue, espérer de vous un petit quart-d'heure d'entretien? il y a long-temps que je suis des amis de madame de Miran & de toute la famille; je dois dîner aujourd'hui avec vous, ainsi, vous pouvez d'avance me regarder déjà comme un homme de votre connoissance, dans deux heures je ne serai plus un étranger pour vous.

Vous êtes le maître, Monsieur, lui répondis-je, assez surpris de ce discours: parlez, je vous écoute.

Je ne vous laisserai pas long-temps inquiète de ce que j'ai à vous dire, reprit-il. En deux mots, voici de quoi il s'agit, mademoiselle.

Je suis connu pour un homme d'honneur , pour un homme franc , uni , de bon commerce : depuis que j'entends parler de vous , votre caractère est l'objet de mon estime , de mon respect & de mon admiration , & je vous dis vrai. Je suis au fait de vos affaires. M. de Valville , malheureusement pour lui , est un inconstant. Je ne dépends de personnes , j'ai vingt-cinq mille livres de rente , & je vous les offre , mademoiselle ; elles sont à vous quand vous voudrez , sauf l'avis de madame de Miran , que vous pouvez consulter là-dessus.

Ce qui me surprit le plus dans sa proposition , ce fut cette rapidité avec laquelle il la fit , & cette franchise obligeante dont il l'accompagna.

Je n'ai vu personne si digne qu'on l'écoutât que ce galant homme ; c'étoit son ame qui me parloit ; je la voyois , elle s'adressoit à la mienne ; & lui demandoit une réponse qui fût simple & naturelle , comme l'étoit la question qu'il venoit de me faire. Aussi , laissant-là toutes les façons , conformai-je mon procédé au sien , & sans m'amuser à le remercier.

Monsieur , lui dis-je , savez-vous mon histoire ?

Oui , Mademoiselle , reprit-il , je la fais ; voilà pourquoi vous me voyez ici ; c'est elle qui m'a appris que vous valez mieux que tout ce que je connois dans le monde ; c'est elle qui m'attache à vous.

Vous m'étonnez , monsieur , lui répondis-je : votre façon de penser est bien rare : je ne saurois la louer à cause qu'elle est trop à mon avantage ; mais vous êtes un homme de condition apparemment.

Oui , me répartit-il ; j'oubliois de vous le dire , d'autant plus qu'à mon avis ce n'est pas là l'essentiel. C'est sur-tout l'honnête homme , ce me semble , & non pas l'homme de condition qui peut mériter d'être à vous , mademoiselle ; & comme je suis honnête homme , je pense autant qu'on peut l'être , j'ai cru que cette qualité , jointe à la fortune que j'ai & qui nous suffiroit , pourroit vous déterminer à accepter mes offres.

Il n'y a pas à hésiter sur l'estime que j'en dois faire ; elles sont d'une générosité infinie , lui répondis-je : mais souffrez que je vous le dise encore. Y avez-vous bien réfléchi ? Je n'ai rien , j'ignore à qui je dois le jour ; je ne subsiste depuis le berceau que par des secours étrangers : j'ai vu plusieurs fois l'instant où j'allois devenir l'objet

de la charité publique , & tout cela a rebuté M. de Valville , malgré l'inclination qu'il avoit pour moi. Monsieur , prenez-y garde.

Ma foi , mademoiselle , tant pis pour lui , me répondit-il ; ce ne sera jamais là le plus bel endroit de sa vie. Au surplus , vous ne risquez rien avec moi de pareil à ce qui vous est arrivé avec lui. M. de Valville vous aimeroit ; & moi , mademoiselle , ce n'est point l'amour qui m'a amené ici. J'avois bien entendu dire que vous étiez belle ; mais on n'est pas sensible à des charmes qu'on n'a jamais vus , & qu'on ne fait que par relation. Ainsi , ce n'est pas un amant qui est venu vous trouver , c'est quelque chose de mieux : car qu'est-ce que c'est qu'un amant ? C'est bien à l'amour à qui il appartient de vous offrir un cœur. Est-ce qu'une personne comme vous est faite pour être le jouet d'une passion aussi folle , aussi inconstante ? Non , mademoiselle , non ; qu'on prenne de l'amour pour vous quand on vous voit ; qu'on vous aime de tout son cœur , à la bonne heure ; on ne sauroit s'en dispenser. Moi , qui vous parle , je fais comme les autres ; je sens qu'actuellement je vous aime aussi , je vous l'avoue : mais je n'ai pas eu besoin

d'amour pour être charmé de vous ; je n'ai eu besoin que de savoir les qualités de votre ame ; de sorte que votre beauté est de trop : non pas qu'elle me fâche ; je suis bien aise qu'elle y soit , assurément : un excès de bonheur ne m'empêchera pas d'être heureux. mais enfin , ce n'est pas à cause de cette beauté que je vous ai aimée d'abord , c'est à cause que je suis homme de bon sens : c'est ma raison qui vous a donné mon cœur ; je n'ai pas apporté ici d'autre passion. Ainsi mon attachement ne dépendra pas d'un transport de plus ou de moins , & ma raison ne s'embarrasse pas que vous ayez du bien , pourvu que j'en aie assez pour nous deux , ni que vous ayez des parens , dont je n'ai que faire. Que m'importe à moi votre famille ? quand on la connoîtroit , fût-elle royale , ajouteroit-elle quelque chose au mérite personnel que vous avez ? Et puis les ames ont-elles des parens ? ne sont-elles pas toutes d'une condition égale ! Hé bien , ce n'est qu'à votre ame à qui j'en veux ; ce n'est qu'au mérite qu'elle a , en vertu duquel je vous devrois bien du retour.

C'est à moi , mademoiselle , si vous m'épousez , à qui je compte que vous ferez beaucoup de grace ; voilà tout ce que j'y
fais.

fais. Au reste, quelque amour que je vienne de prendre pour vous ; je ne vous proposerai pas d'en avoir pour moi ; vous n'avez pas vingt ans, j'en ai près de cinquante, & ce seroit radoter que de vous dire : aimez-moi. Quant à votre amitié, & même à votre estime, je n'y renonce pas, j'espère que j'obtiendrai l'une & l'autre ; c'est mon affaire : vous êtes raisonnable & généreuse, & il est impossible que je ne réussisse pas. Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'avois à vous dire ; il ne me reste plus qu'à savoir ce que vous décidez.

Monsieur, lui dis-je, si je ne consultois que l'honneur que vous me faites dans la situation où je suis, & que la bonne opinion que vous me donnez de vous, j'accepterois tout à l'heure vos offres : mais je vous demande huit jours pour y penser, autant pour vous que pour moi. J'y penserai pour vous, à cause que vous épousez une personne qui n'est rien, & qui n'a rien ; j'y penserai pour moi, à cause des mêmes raisons. Elles nous regardent également tous deux, & je vous conjure d'employer huit jours à examiner de votre côté la chose encore plus que vous n'avez fait, & avec toute l'attention dont vous êtes capable. Vous m'estimez beaucoup, dites-

vous , & aujourd'hui cela vous tient lieu de tout , par le bon esprit que vous avez : mais il faut regarder que je ne suis pas encore à vous , Monsieur , & nous ne ferons pas plutôt mariés , qu'il y aura des gens qui le trouveront mauvais , qui feront des railleries sur ma naissance inconnue , & sur mon peu de fortune. Serez-vous insensible à ce qu'ils diront ? Ne serez-vous pas fâché de ne vous être allié à aucune famille , & de n'avoir pas augmenté votre bien par celui de votre épouse ? C'est à quoi il est nécessaire que vous songiez mûrement , de même que je songerai à ce qui m'en arriveroit à moi , si vous alliez vous repentir de votre précipitation. Et puis , Monsieur , quand tous ces motifs de réflexion ne m'arrêteroient pas , je n'aurois encore actuellement que la liberté de vous marquer ma reconnoissance , & ne pourrais prendre mon parti sans savoir la volonté de Madame de Miran. Je suis sa fille , & même encore plus que sa fille ; car c'est à son bon cœur à qui j'ai l'obligation de l'avoir pour mere , & non pas à la nature : c'est ce bon cœur qui a tout fait , de sorte que le mien doit lui donner tout pouvoir sur moi , & je suis persuadée que vous êtes de mon avis. Ainsi , Mon-

sieur, je l'informerai de la générosité de vos offres, sans pourtant lui dire votre nom, à moins que vous ne me permettiez de vous faire connoître.

Oh ! vous en êtes la maîtresse, Mademoiselle, répondit-il ; je me soucie si peu que vous me gardiez le secret, que je serai le premier à me vanter du dessein que j'ai de vous épouser ; & je prétends bien que les gens raisonnables ne feront que m'en estimer davantage, quand même vous me refuseriez, ce qui ne me feroit aucun tort, & ne signifieroit rien, sinon que vous valez mieux que moi. Mais il est temps de vous quitter : dans une heure, au plus tard, ces Dames vont venir vous prendre ; vous n'êtes point habillée, & je vous laisse en attendant de vous revoir chez Madame Dorfin. Adieu, Mademoiselle, je ferai des réflexions, puisque vous le voulez, & seulement pour vous contenter ; mais je ne suis pas en peine de celles qui me viendront, je ne m'inquiète que des vôtres, & d'aujourd'hui en huit, je suis ici à pareille heure dans votre parloir ; pour vous en demander le résultat, & de celles de madame de Miran qui me seront peut-être favorables.

Et là-dessus il se retira, sans que je lui

répondisse autrement qu'en le saluant de l'air le plus affable & le plus reconnoissant qu'il me fut possible.

Je rentrai dans ma chambre , où je me hâtois de m'habiller. Ces Dames arriverent ; je montai en carrosse pour aller dîner chez Madame Dorfin , de chez qui je revins assez tard , sans avoir encore rien appris à madame de Miran de mon aventure avec l'Officier. Ma mere , vous reverrai-je bientôt , lui dis-je ? Demain dans l'après-dîné , me répondit-elle en m'embrassant , & nous nous quittâmes. Je ne parlai ce soir-là qu'à ma Religieuse , que je priai de venir le lendemain matin dans ma chambre. Je voulois lui confier , & la visite de l'Officier , & une certaine pensée qui m'étoit venue depuis deux ou trois jours , & qui m'occupoit.

Elle ne manqua pas au rendez-vous. Je débutai par l'instruire du nouveau parti qui s'offroit , qui étoit digne d'attention , mais sur lequel j'étois combattue par cette pensée que je viens de dire , qui étoit de renoncer au monde , & de me fixer dans l'état tranquille qu'elle avoit embrassé elle-même.

Quoi ! vous faire Religieuse ! s'écria-t-elle. Qui , lui répondis-je , ma vie est su-

jette à trop d'événemens ; cela me fait peur : l'infidélité de Valville m'a dégoûtée du monde. La Providence m'a fourni de quoi me mettre à l'abri de tous les malheurs qui m'y attendent peut-être (je parlois de mon contrat ;) du moins je vivrois ici en repos , & n'y ferois à charge à personne.

Une autre que moi , reprit-elle , applaudiroit tout d'un coup à votre idée ; mais comme je puis encore passer une heure avec vous , je suis d'avis , avant que de vous répondre , de vous faire un petit récit des accidens de ma vie ; vous en ferez plus éclairée sur votre situation ; & si vous persistez à vouloir être Religieuse , du moins saurez-vous mieux la valeur de l'engagement que vous prendrez. Après ces mots , voici comme elle commença , ou plutôt , voici ce qu'elle nous dira dans l'autre Partie.

FIN de la huitieme Partie.

LA VIE
DE
MARIANNE,
O U
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

NEUVIEME PARTIE.

IL y a si long-temps, Madame, que vous attendez cette suite de ma Vie, que j'entrerais d'abord en matiere : point de préambule, je vous l'épargne. Pas tout-à-fait, me direz-vous, puisque vous en faites un, même en disant que vous n'en ferez point. Hé bien, je ne dis plus mot.

Vous vous souvenez, quoique ce soit de

plus loin qu'il vous souvienné, que c'est la Religieuse qui parle.

Vous croyez, ma chere Marianne, être née la personne du monde la plus malheureuse, & je voudrois bien vous ôter cette pensée, qui est encore un autre malheur qu'on se fait à soi-même : non pas que vos infortunes n'aient été très-grandes, assurément ; mais il y en a de tant de sortes que vous ne connoissez pas, ma fille ! Du moins une partie de ce qui vous est arrivé, s'est il passé dans votre enfance ; quand vous étiez la plus à plaindre, vous ne le saviez pas ; vous n'avez jamais joui de ce que vous avez perdu, & l'on peut dire que vous avez plus appris vos pertes que vous ne les avez senties. J'ignore à qui je dois le jour, dites-vous ; je n'ai point de parens, & les autres en ont : j'en conviens, mais comme vous n'avez jamais goûté la douceur qu'il y a à en avoir, tâchez de vous dire, les autres ont un avantage qui me manque, & ne vous dites point, j'ai une affliction de plus qu'eux. Songez d'ailleurs aux motifs de consolation que vous avez : un caractère excellent, un esprit raisonnable & une ame vertueuse, valent bien des parens, Marianne, & voilà ce que n'ont pas une infinité de personnes

de votre sexe, dont vous enviez le sort, & qui seroient bien mieux fondées à envier le vôtre. Voilà votre partage, avec une figure aimable qui vous gagne tous les cœurs, & qui vous a déjà trouvé une mere pour le moins aussi tendre que l'eût été celle que vous avez perdue. Et puis, quand vous auriez vos parens, que savez-vous si vous en seriez plus heureuse ? Hélas ! ma chere enfant, il n'y a point de condition qui mette à l'abri du malheur, ou qui ne puisse lui servir de matiere. Pour être le jouet des événemens les plus terribles, il n'est seulement question que d'être au monde. Je n'ai point été orpheline comme vous, en ai-je été mieux que vous ? Vous verrez que non dans le récit que je vous ferai de ma vie, si vous voulez, & que j'abrègerai le plus qu'il me fera possible.

Non pas, lui dis-je, n'abrégez rien, je vous en conjure ; je vous demande jusqu'au moindre détail : plus je passerai de momens à vous écouter, plus vous m'épargnerez de réflexions sur tout ce qui m'afflige ; & s'il est vrai que vous n'ayez pas été plus heureuse que moi, vous qui méritez de l'être plus qu'une autre, j'aurai assez de raison pour ne plus me plaindre.

Dès que mon récit peut servir à vous distraire de vos chagrins, me répondit-elle, je n'hésiterai point à lui donner toute son étendue, & je vous promets d'avance qu'il sera long.

Avant que j'en vienne à ce qui me regarde, il faut que je vous dise un mot du mariage de mon pere & de ma mere, puisque c'est la maniere dont il se fit qui vraisemblablement a décidé de mon sort.

Je suis la fille d'un Gentilhomme d'ancienne race, très-distinguée dans le pays, mais peu connue dans le monde. Son pere, quoiqu'assez riche, étoit un de ces Gentilshommes de Province qui vivent à la campagne, & n'ont jamais quitté leur château.

M. de Tervire, c'étoit son nom, avoit deux fils; c'est à l'aîné à qui je dois le jour.

Mademoiselle de Tresse, c'est ainsi que s'appelloit ma mere, d'aussi bonne maison que lui, & qui étoit pensionnaire d'un Couvent, où elle avoit été élevée, en sortit à l'âge de dix-neuf à vingt ans pour assister au mariage d'un de ses parens, & ce fut en cette occasion que mon pere, jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, la vit, & se donna pour jamais à elle.

Il n'en fut pas rebuté ; elle se sentit à son tour beaucoup de penchant pour lui ; mais Madame de Tresse , qui étoit veuve , crut devoir s'opposer à cette inclination réciproque. Il y avoit peu de biens dans sa maison ; sa mere étoit la dernière de cinq enfans , c'est-à-dire , de deux garçons & de trois filles. Les deux premiers étoient au Service ; ses revenus suffisoient à peine pour les y soutenir , & il n'y avoit pas d'apparence qu'on permît à Tervire , qui étoit un assez riche héritier , d'épouser une cadette sans fortune , & qui , pour route dot , n'avoit presque qu'une égalité de condition à lui apporter en mariage.

M. de Tervire le pere ne consentiroit point à une pareille alliance ; il n'étoit pas raisonnable de l'espérer , ni de laisser continuer un amour inutile , & par conséquent indécent.

Voilà ce que Madame de Tresse disoit à Tervire le fils ; mais il combattit avec tant de force les difficultés qu'elle alléguoit , lui dit que son pere l'aimoit tant , qu'il étoit si sûr de le gagner ; il passoit d'ailleurs pour un jeune homme si plein d'honneur , qu'à la fin elle se rendit , & souffrit que ces Amans , qui ne demeuroient qu'à une lieue l'un de l'autre , se vissent.

Six semaines après, Tervire parla à son pere, le supplia d'agréer un mariage dont dépendoit tout le bonheur de sa vie.

Son pere, qui avoit d'autres vues, qui aimoit tendrement ce fils, & qui, sans lui en rien dire, lui avoit trouvé depuis quelques jours un très-bon parti, se moqua de sa priere, traita sa passion d'amourette frivole, de fantaisie, de jeunesse, & voulut sur le champ l'emmenner chez celle qu'il lui avoit destinée.

Son fils, qui croyoit que cette démarche auroit été une espece d'engagement, n'eut garde de s'y prêter. Son pere ne parut point offensé de son refus : c'étoit un de ces hommes froids & tranquilles, mais qui ont l'esprit entier.

Je ne vous forcerai jamais à aucun mariage, mais je ne vous permettrai point celui dont vous me parlez, lui dit-il ; vous n'avez point assez de bien pour vous charger d'une femme qui n'en a point ; & si malgré ce que je vous dis-là, Mademoiselle de Tresse devient la vôtre, je vous avertis que vous vous en repentirez.

Ce fut-là tout ce qu'il pût tirer de son pere, qui, dans la suite, ne lui en dis pas davantage, & qui continua de vivre avec lui comme à l'ordinaire.

Madame de Tresse, à qui il ne rendit cette réponse que le plus tard qu'il put, défendit à sa fille de revoir Tervire, & se préparoit à la renvoyer dans son Couvent, quand cet Amant, désespéré de songer qu'il ne la reverroit plus, proposa de l'épouser en secret, & de ne déclarer son mariage qu'après la mort de son pere, ou qu'après l'avoir disposé lui même à ne s'y opposer plus. Madame de Tresse s'offensa de la proposition, & n'y vit qu'une raison de plus d'éloigner sa fille.

Dans cette occurrence, ses deux fils revinrent de l'armée; ils apprirent ce qui se passoit: ils connoissoient Tervire, ils l'estimoient, ils aimoient leur sœur, ils la voyoient affligée. A leur avis, il n'étoit question que de se taire quand elle seroit mariée. M. de Tervire le pere pouvoit être gagné; il étoit d'ailleurs infirme & très-âgé: au pis aller, le caractère du fils ne laissoit rien à craindre pour leur sœur, & sur tout cela, ils appuyerent les instances de leur ami d'une maniere si pressante, qu'ils importunerent tant Madame de Tresse, qu'elle leur abandonna le sort de sa fille, & son Amant l'épousa.

Seize ou dix-sept mois après, M. de Tervire le pere soupçonna ce mariage sur
bien

bien des choses qu'il est inutile de vous dire ; & pour savoir à quoi s'en tenir , il n'y fut que de se s'adresser à son fils , qui n'osa lui avouer la vérité , mais qui ne la nia pas non plus , avec cette assurance qu'on a quand on dit vrai.

Voilà qui est bien , lui répondit le pere ; je souhaite qu'il n'en soit rien : mais si vous me trompez , vous savez ce que je vous ai dit là-dessus , & je vous tiendrai parole.

Le bruit court que Tervire est marié avec votre cadette , dit-il à Madame de Tresse , qu'il rencontra le lendemain ; & supposons que cela soit , je n'en serois pas fâché si j'étois plus riche ; mais ce que je puis lui laisser ne suffiroit plus pour soutenir son nom ; il faudroit prendre d'autres mesures.

L'air déconcerté qu'elle avoit en l'écou- rant , acheva sans doute de lui confirmer ce mariage , & il la quitta sans attendre de réponse.

Dans le tems qu'il tenoit ces discours , & qu'avec la froideur dont je vous parle il menaçoit mon pere d'un ressentiment qui n'eut que trop de suites , ma mere n'attendoit que l'instant de me mettre au monde ; & vous voyez à présent , Marianne ,

pourquoi j'ai fait remonter mon histoire jusqu'à la leur ; c'étoit pour vous montrer que mes malheurs se préparoient avant que je visse le jour , & qu'ils ont pour ainsi dire devancé ma naissance.

Il n'y avoit que quatre mois que ceci s'étoit passé , & je n'en avois encore que trois & demi quand M. de Tervire le pere, dont la santé depuis quelque temps étoit considérablement altérée , & qui sortoit rarement de chez lui , voulut , pour dissiper une langueur qu'il sentoît , aller dîner chez un Gentilhomme de ses amis qui l'avoit invité , & qui ne demeuroid qu'à deux lieues de son château.

Il étoit à cheval , suivi de deux valets ; à peine avoit-il fait une lieue , qu'un étourdissement qui lui prit , & auquel il étoit sujet , l'obligea de mettre pied à terre , & de s'arrêter un instant près de la maison d'un payfan , dont la femme étoit sa nourrice.

Monsieur de Tervire , qui connoissoit cet homme , & qui entra chez lui pour s'asseoir , vit qu'il tâchoit de faire avaler un peu de lait à un enfant qui paroissoit fort foible , qui avoit l'air pâle & comme mourant. Cet enfant , c'étoit moi.

Ce que vous lui donnez-là ne lui vaut

rien, dit M. de Tervire, surpris de son action ; dans l'état de foiblesse où il est, c'est de sa nourrice dont il a besoin : est-ce qu'elle n'y est pas ? Vous m'excuserez, lui dit le payfan, la voilà, c'est ma femme ; mais elle est, comme vous voyez, au lit avec une grosse fièvre qui l'a empêchée de nourrir l'enfant depuis hier au soir, que nous lui avons cherché une nourrice, & voici même mon fils qui a été grand matin avertir le pere & la mere d'en amener une. Cependant personne ne vient ; la petite fille est fort mal, & je tâche en attendant, de la soutenir le mieux que je puis ; mais il n'y aura pas moyen de la sauver, si on la laisse languir plus long-temps.

Vous avez raison, le danger est pressant, dit M. de Tervire : est ce qu'il n'y auroit point de femme aux environs, qu'on puisse faire venir ? Elle me fait une vraie pitié. Elle vous en feroit encore bien davantage si vous saviez qui elle est, Monsieur, lui dit de son lit ma nourrice. Eh, à qui appartient-elle donc ? lui répondit-il avec quelque surprise. Hélas ! Monsieur, reprit le payfan, je n'ai pas osé vous l'apprendre d'abord, de peur de vous fâcher ; car je sai bien que ce n'est pas de votre gré que votre fils s'est marié : mais puisque ma

femme s'est tant avancée , il vaut autant vous dire que c'est la fille de Monsieur de Tervire.

Le pere , à ce discours , fut un instant sans répondre , & puis me regardant d'un air pensif & attendri : la pauvre enfant , dit-il , ce n'est pas elle qui a tort avec moi. Et aussitôt il appella de ses gens : hâtez-vous , lui dit-il , de retourner au Château , je me ressouviens que la femme de mon jardinier perdit avant-hier son fils , qui n'avoit que cinq mois , & qu'elle le nourrissoit ; dites-lui de ma part qu'elle vienne sur le champ prendre cet enfant-ci , & que c'est moi qui la paierai : courez vite , & recommandez-lui qu'elle se hâte.

L'étourdissement qui l'avoit pris , s'étoit alors entièrement passé ; il me fit , dit-on , quelques carresses , remonta à cheval , & poursuivit son chemin.

Il n'étoit pas encore à cent pas de la maison , que son fils arriva avec une nourrice qu'il n'avoit pu trouver plutôt. Le Payfan lui conta ce qui venoit de se passer ; & le fils , pénétré de la bonté d'un pere si rendre , quoiqu'offensé , remonta à son tour à cheval , & courut à toute bride pour aller lui en marquer sa reconnoissance.

M. de Tervire , qui le vit venir , &

qui se doutoit bien de quoi il étoit question , s'arrêta ; & son fils , après avoir mis pied à terre à quelques pas de lui , vint se jeter à ses genoux les larmes aux yeux , & sans pouvoir prononcer un mot.

Je fais ce qui vous amene , lui dit M. de Tervire , ému lui-même de l'action de son fils. Votre fille a besoin de secours , je viens de lui en envoyer chercher ; s'il arrive assez-tôt pour elle , je ne laisserai point imparfait le service que j'ai voulu lui rendre , & je ne lui aurois point sauvé la vie pour l'exposer à ne pas vivre heureuse. Allez , Tervire , votre fille vient tout-à-l'heure de devenir la mienne ; qu'on la porte chez moi , menez-y votre femme ; faites-vous dès aujourd'hui donner au château l'appartement qu'occupoit votre mere , & que je vous y trouve logés tous deux quand je reviendrai ce soir. Si Madame de Tresse veut bien venir souper avec moi , elle me fera plaisir ; il me tarde d'être déjà de retour , pour changer des dispositions qui ne vous étoient pas favorables. Adieu , je reviendrai de bonne heure : rejoignez votre fille , & prenez-en soin.

Mon pere , qui étoit toujours resté à ses genoux , & à qui son attendrissement & sa joie ôtoient la force de parler , ne

put encore le remercier ici qu'en baignant de ses larmes une main qu'il lui avoit tendue , & qu'en élevant les siennes quand il le vit s'éloigner.

Il revint à moi , qu'on avoit mise entre les mains de la nourrice qu'il avoit amenée , nous conduisit toutes deux au Château , où la jardiniere , qui alloit partir , me prit : il nous quitta ensuite pour informer sa femme & sa belle-mere d'un événement si consolant , les amena toutes deux chez son pere , au - devant de qui son impatience le fit aller sur la fin du jour , & à la place duquel il ne trouva qu'un valet qu'on lui dépêchoit pour le faire venir , & pour l'avertir que M. de Tervire étoit subitement tombé dans une si grande défaillance , qu'il ne parloit plus , & où enfin il expira avant que son fils fût arrivé. Quel coup de foudre pour mon pere & pour ma mere , & quelle différence de sort pour moi !

Il avoit fait un testament qu'on trouva parmi ses papiers , & dans lequel il laissoit tout le bien à son second fils , & réduisoit mon pere à une simple légitime Voilà ce que c'étoit que ces dispositions qu'il avoit eu dessein de changer , & au moyen desquelles mon pere se vit à peine de quoi vivre.

Il n'avoit rien à espérer de ce cadet qu'on mettoit à sa place : c'étoit un de ces hommes ordinaires , qui sont incapables de s'élever à rien de généreux , qui ne sont ni bons ni méchans , & de ces petites ames qui ne vous font jamais d'autre justice que celle que les loix vous accordent , qui se font un devoir de ne vous rien laisser quand elles ont droit de vous dépouiller de tout , & qui , si elles vous voient faire une action généreuse , la regardent comme une étourderie dont elles s'applaudissent de n'être pas capables , & vous diroient volontiers : j'aime mieux que vous le fassiez que moi.

Voilà à quel homme mon pere avoit affaire ; de sorte qu'il fallut s'en tenir à sa légitime , qui étoit très-peu de chose , à ce que lui avoit apporté ma mere , qui n'étoit presque rien , & le tout sans ressource du côté de sa belle-mere , qui n'avoit qu'un bien médiocre , qui depuis un an s'étoit épuisée pour marier son fils aîné , & qui étoit encore chargée de trois enfans , avec qui elle ne subsistoit que par une extrême économie.

Ainsi , vous voyez bien , Marianne , que jusqu'ici je n'en étois guere plus avancée d'avoir un pere & une mere. Le premier ne vécut pas long-temps. Un jeune Gentil-

homme de son âge , qui alloit à Paris , d'où il devoit joindre son Régiment , l'emmena avec lui , & en fit un Officier de sa Compagnie.

C'est ici où finit son histoire aussi-bien que sa vie , qu'il perdit dès sa premiere campagne.

Il me reste encore une mere : j'ai encore une famille & des parens , & vous allez savoir à quoi ils me serviront.

Ma mere est donc veuve. Je ne fais si je vous ai dit qu'elle étoit belle , & ce qui vaut encore mieux , que c'étoit une des plus aimables femmes de la Province ; si aimable , que malgré son peu de fortune & l'enfant dont elle étoit chargée (je parle de moi) il n'avoit tenu qu'à elle de se remarier , & même avantageusement : mais mon pere alors lui étoit encore trop chere ; elle en gardoit un ressouvenir trop tendre , & elle n'avoit pu se résoudre à vivre pour un autre.

Cependant un grand Seigneur de la Cour , qui avoit une Terre considérable dans notre voisinage , vint y passer quelque temps : il vit ma mere ; il l'aima. C'étoit un homme de quarante ans , de très-bonne mine ; & cet Amant , bien plus distingué que tous ceux qui s'étoient présentés , &

dont l'amour avoit quelque chose de bien plus flatteur, commença d'abord par amuser sa vanité, la fit ressouvenir qu'elle étoit belle, & finit insensiblement par lui faire oublier son premier mari, & par obtenir son cœur.

Il lui offrit sa main, & elle l'épousa : je n'avois encore qu'un an & demi tout au plus.

Voilà donc la situation de ma mere bien changée ; la voilà devenue une des plus grandes Dames du Royaume : mais aussi la voilà perdue pour moi ; trois semaines après son mariage, je n'eus plus de mere ; les honneurs & le faste qui l'environnoient, me déroberent sa tendresse, ne laisserent plus de place pour moi dans son cœur, & cette petite fille, auparavant si chérie, qui lui représentoit mon pere, à qui je ressemblois ; cette enfant qui lui adoucissoit l'idée de sa mort, qui quelquefois, disoit-elle, le rendoit comme présent à ses yeux, & lui aidait à se faire accroire qu'il vivoit encore, (car c'étoit-là ce qu'elle avoit dit cent fois ;) cette enfant ne fut presque pas moins oubliée qu'il l'étoit lui-même, & devint à peu près comme une orpheline.

Une grossesse vint encore me nuire, &

acheva de distraire ma mere de l'attention qu'elle me devoit.

Elle m'abandonna aux soins de la Concierge du Château : il se passoit des quinze jours entiers sans qu'elle me vît, sans qu'elle demandât de mes nouvelles, & vous pensez bien que mon beau-pere ne songeoit pas à la tirer de son indifférence à cet égard.

Je vous parle de mon enfance, parce que vous m'avez conté la vôtre.

Cette Concierge avoit des petites filles à peu près de mon âge, à qui elle partageoit, ou plutôt à qui elle donnoit ce qu'elle demandoit pour moi au Château; & comme elle se voyoit là-dessus à sa discrétion, qu'on ne veilloit point sur sa conduite, il lui auroit fallu des sentimens bien nobles & bien au-dessus de son état, pour me traiter aussi-bien que ses enfans, & pour ne pas abuser en leur faveur du peu de souci qu'on avoit de moi.

Madame de Tresse, (je parle de ma grand'mere qui ne demouroit qu'à trois lieues de nous, & qui ne se doutoit pas que cette chere enfant, que cette petite fille de Tervire fût si délaissée, qui, quelque temps auparavant, m'avoit vue les délices de sa fille, & qui m'aimoit en véritable grand'mere, vint un jour pour dîner avec

Monsieur le Marquis de . . . son gendre ,
& il y avoit deux mois qu'elle n'étoit ve-
nue.

Quand elle arriva , j'étois à l'entrée de
la cour du Château , assise à terre , où
l'on m'avoit mise en fort mauvais ordre.

Au linge que je portois , à ma chaussure ,
au reste de mes vêtemens délabrés & peut-
être changés , il étoit difficile de me recon-
noître pour la fille de la Marquise.

Aussi Madame de Tressle ne jetta-t-elle
qu'un regard indifférent sur moi ; & voyant
à quelques pas de-là une autre petite fille
mieux habillée & plus soignée qu'on avoit
assise dans une de ces chaises basses qui
servent aux enfans : c'est donc-là Made-
moiselle de Tervire ? dit-elle à une ser-
vante de la concierge qui étoit près de
nous. Non , Madame , lui répondit cette
fille ; la voilà , qui se porte bien , ajouta-
t-elle en me montrant.

Et en effet , toute mal arrangée que
j'étois , avec un bonnet déchiré & les
cheveux épars , j'avois l'air du monde le
plus frais & le plus sain , mais aussi je
n'étois parée que de ma santé , elle faisoit
toutes mes graces.

Quoi ! c'est-là ma fille ! c'est dans cet
état-là qu'on la laisse ! s'écria Madame de

Tresse avec une tendresse indignée de l'abandon où elle me voyoit. Allons, venez qu'on me suive tout-à-l'heure ; prenez ce enfant dans vos bras , & montez avec moi au Château.

Il fallut que la servante obéît & me portât jusqu'à l'appartement de ma mere que ses femmes alloient coëffer quand nous entrâmes.

Ma fille , lui dit en entrant Madame de Tresse , on veut me persuader que ce enfant-ci est Mademoiselle de Tervire , & cela ne sauroit être ; on ne ramasseroit pas les hardes qu'elle a ; & ce n'est sans doute que quelque misérable orpheline que la femme de votre Concierge a retiré par charité , n'est-ce pas ?

Ma mere rougit ; cette façon de lui reprocher sa conduite à mon égard , avoit quelque chose de si vif : c'étoit lui reprocher avec tant de force qu'elle me traitoit en marâtre , & qu'elle manquoit d'entrailles , que l'apostrophe la déconcerta d'abord & puis la fâcha.

Il y a trois jours , dit-elle , que je suis indisposée , & que je ne vois rien de ce qui se passe : retirez-vous , & que cette impertinente Concierge vienne me parler tantôt , ajouta-t-elle à cette servante , d'un

ton

ron qui marquoit plus de colere contre moi, que contre celle qu'elle appelloit impertinente.

Madame de Tresse, à qui mon attirail tenoit au cœur, ne fut pas plutôt tête-à-tête avec elle, qu'elle lui témoigna, sans ménagement, toute la pitié que je lui faisois; elle ne lui parla plus qu'avec larmes de l'état où elle me trouvoit, & qu'avec effroi de celui où elle prévoyoit que je tomberois infailliblement dans la suite.

Ma grand'mere étoit naturellement vive; il n'y avoit point de femme qui fût plus au fait de la matiere dont il étoit question, ni qui pût la traiter de meilleure foi, ni avec plus d'abondance de sentimens qu'elle.

C'étoit de ces meres de famille qui n'ont de plaisir & d'occupation que leurs devoirs, qui les respectent, qui mettent leur propre dignité à les remplir, qui en aiment la fatigue & l'austérité, & qui, dans leur maison, ne se délassent d'un soin que par un autre: jugez si, avec ce caractere-là, elle devoit être contente de ma mere.

Je ne fais comment elle s'expliqua; mais rarement on sert bien ceux qu'on aime trop. Elle s'emporta peut-être; & les reproches durs ne réussissent point; ce sont

des affronts qui ne corrigent personne , & nos torts disparoissent dès qu'on nous offense. Aussi ma mere trouva-t-elle Madame de Tresse fort injuste. Il est vrai que je n'aurois pas dû être si mal habillée; mais c'est que la Concierge, qui étoit ma gouvernante, avoit différé ce matin-là de m'ajuster comme à l'ordinaire , & il n'y avoit pas-là de quoi faire tant de bruit.

Quoi qu'il en soit , Madame de Tresse, qui depuis raconta ce fait-là à plusieurs personnes de qui je le tiens , s'aperçut bien qu'elle m'avoit nui , & que ma mere nous en vouloit à elle & à moi de ce qui s'étoit passé.

Trois semaines après , le Marquis, qui avoit dessein d'emmener sa femme à Paris, avant que sa grossesse fût plus avancée, reçut des nouvelles qui hâterent son voyage; & comme dans un départ si brusque ma mere n'avoit pas eu le tems de s'arranger, qu'elle n'emmenoit qu'une de ses femmes avec elle, il avoit été couclu que trois jours après je viendrois plus à l'aise, & dans un bon équipage, avec ses autres femmes, & il n'y avoit rien à redire à cela. Madame de Tresse, à qui on avoit promis de me porter chez elle la veille de notre départ, & qui vit qu'on n'en avoit rien

faire, alloit envoyer au château pour savoir ce qui avoit empêché qu'on ne lui eût tenu parole, quand on lui annonça la concierge, qui lui dit que j'étois restée, que les femmes de ma mere m'avoient trouvée si malade, qu'elles n'avoient pas osé me mettre en voyage, & m'avoient laissée chez elle, conformément aux ordres de Madame la Marquise, qui avoit expressément défendu qu'on risquât de me faire partir au cas de quelque indisposition, & que j'étois actuellement au lit avec un grand rhume & une toux très-violente.

Eh! c'est à vous à qui ou l'a confiée! répondit Madame de Tresse, qui tourna le dos, & qui dès le soir même me fit transporter chez elle, où j'arrivai parfaitement guérie de ce rhume & de cette toux qu'on avoit allégués, & que ma mere avoit, dit-on, imaginé pour n'avoir pas l'embarras de me mener avec elle, bien persuadée d'ailleurs que Madame de Tresse ne souffriroit pas que je fisse un long séjour chez la concierge, & ne manqueroit pas de m'en retirer. Aussi cette Dame lui en écrivit-elle, dans ce sens-là, de la maniere du monde la plus vive.

Vous avez tant aimé M. de Tervire; vous l'avez tant pleuré, lui disoit-elle, &

vous l'outragez aujourd'hui dans le seul gage qui vous reste de son amour ! Il ne vous a laissé qu'une fille , & vous refusez d'être sa mere ! C'est à présent , par ma tendresse , que vous vous délivrerez d'elle ; quand je n'y serai plus , vous voudrez vous en délivrer par la pitié des autres.

Ma mere , qui étoit parvenue à ses fins , souffrit patiemment l'injure qu'on faisoit à son cœur , se contenta de nier qu'elle eût eu le moindre dessein de me tenir loin d'elle , envoya du linge pour moi , avec étoffes pour m'habiller , & assura Madame de Tresle qu'elle me feroit venir à Paris dès qu'elle seroit accouchée.

Mais elle ne s'y engageoit apparemment que pour gagner du temps : du moins après ses couches , ne fut-il plus mention de sa promesse , qu'elle éluda dans ses lettres par se plaindre d'une santé toujours infirme qui lui étoit restée , qui la retenoit le plus souvent au lit , & qui la rendoit incapable de la plus légère attention à tous égards.

Je n'ai pas la force de penser , disoit-elle ; & vous jugez bien que dans cet état-là , avec une tête aussi foible qu'elle disoit l'avoir , il n'y avoit pas moyen de lui proposer la fatigue de me voir auprès d'elle , mais heureusement le cœur de Madame

de Tresse s'échauffoit pour moi , à mesure que celui de ma mere m'abandonnoit.

Elle acheva si bien de m'oublier , qu'elle n'écrivit plus que rarement , qu'elle cessa même de parler de moi dans ses lettres , qu'à la fin elle ne donna plus de ses nouvelles , qu'elle ne m'envoya plus rien , & qu'au bout de deux ans & demi , il ne fut pas plus question de moi dans sa mémoire , que si je n'avois jamais été au monde.

De sorte que je n'y étois plus que pour Madame de Tresse ; son cœur étoit la seule fortune qui me restât. Indifférente aux parens que j'avois dans le pays , inconnue à ceux que j'avois dans d'autres Provinces , incommode à mes deux tantes , avec qui je demeurois (j'entends les deux filles de Madame de Tresse) & même haïe d'elles , en conséquence des attentions que leur mere avoit pour moi , vous sentez qu'en de pareilles circonstances , & dans ce petit coin de campagne , où j'étois comme enterrée , ma vie ne devoit intéresser personne.

Ce fut ainsi que je passai mon enfance , dont je ne vous dirai plus rien , & que j'arriverai jusqu'à l'âge de douze ans & quelques mois.

Dans l'intervalle, ces tantes dont je viens de parler, quoiqu'assez laides, & toutes deux les sujets du monde les plus minces du côté de l'esprit & du caractère, trouverent cependant deux gentilshommes des environs, qui avoient de quoi vivre, tantôt bien, tantôt mal, qui les épousèrent avec ce qu'on appelloit leur légitime, qui consistoit en quelques parts de vignes, de prés & d'autres terres; de sorte que je restai seule dans la maison avec Madame de Tresse, dont le fils aîné demouroit à plus de quinze lieues de nous depuis qu'il étoit marié, & dont le cadet, attaché au jeune Duc de... son Colonel, ne le quittoit point, & ne revenoit presque jamais au pays.

Et pendant tout ce temps-là, que disoit ma mere? Rien; nous n'entendions plus parler d'elle, ni elle de nous. Ce n'est pas que je ne demandasse quelquefois ce qu'elle faisoit, & si elle ne viendrait pas nous voir; mais comme ces questions-là m'échappoient en passant, que je les faisois étourdiment & à la légère, Madame de Tresse n'y répondoit qu'un mot, dont je me contentois, & qui ne me mettoit point au fait de ses dispositions pour moi.

Enfin, arriva le temps qui me dévoila

ce que l'on me cachoit. Madame de Tresse, qui étoit fort âgée, tomba malade, se rétablit un peu, & n'étoit plus que languissante; mais six semaines après elle eut une rechûte qui l'emporta.

L'état où je la vis dans ce dernier accident, me rendit sérieuse; j'en perdis mon étourderie, ma dissipation ordinaire, & cet esprit de petite fille que j'avois encore; en un mot, je m'inquiétai, je pensai, & ma première pensée fut de la tristesse ou du chagrin.

Je pleurois quelquefois par des motifs confus d'inquiétude. Je voyois Madame de Tresse mal servie par ses domestiques, qui la regardoient comme une femme morte; j'avois beau les presser d'agir, d'être attentifs, ils ne m'écoutoient point, ils ne se soucioient plus de moi, & je n'osois moi-même me révolter, ni faire valoir ma petite autorité comme auparavant; ma confiance baissoit, je ne sai pourquoi.

Mes deux tantes venoient de temps en temps à la maison, & elles y dînoient sans me faire aucune amitié, sans prendre garde à mes pleurs, sans me consoler; & si elles me parloient, c'étoit d'un ton distrait & sec.

Madame de Tresse même s'en apper-

cevoit ; elle en étoit touchée , & les en reprenoit avec une douceur que je remarquois aussi , qui me contristoit , & qu'elle n'auroit pas eue autrefois. Il sembloit qu'elle voulût les gagner , qu'elle leur demandoit grace pour moi , & tout cela me frappoit comme une chose de mauvais augure ; comme une nouveauté qui me menaçoit de quelque disgrâce à venir , de quelque situation fâcheuse ; & si je ne raisonnois pas là-dessus aussi distinctement que je vous le dis , du moins en prenois-je une certaine épouvante qui me rendoit muette , humble & timide. Vous savez bien qu'on a du sentiment avant que d'avoir de l'esprit , sans compter que Madame de Tresse , quand ses filles étoient parties , m'éclairoit encore par ses manieres.

Elle m'appelloit , me faisoit avancer , me prenoit les mains , me parloit avec une tendresse plus marquée que de coutume : on eût dit qu'elle vouloit me rassurer , m'ôter mes alarmes , me tirer de cette humiliation d'esprit dans laquelle elle sentoit bien que j'étois tombée.

Quelques jours auparavant , il étoit venu une Dame de ses voisines , son intime amie , à qui elle voulut parler en particulier. Il y avoit dans sa chambre un petit cabinet

où je passai , & je ne sai par quelle curiosité tendre & inquiete je m'avisai d'écouter leur conversation.

Cet enfant m'afflige , lui disoit Madame de Tressle ; ce ne seroit que pour elle que je souhaiterois de vivre encore quelque tems : mais Dieu est le maître , il est le pere des orphelins. Avez-vous eu la bonté , ajouta-t-elle , de parler à M. Villot ? (c'étoit un riche habitant du Bourg voisin , qui avoit été plus de trente ans fermier de feu M. Tervire , mon grand-pere , que son maître avoit toujours estimé , & qui avoit gagné la meilleure partie de son bien à son service).

Oui , lui dit son amie , j'ai été chez lui ce matin. Il s'en alloit à la Ville , où il a affaire pour un jour ou deux : il se conformera à ce que vous lui demandez , & viendra vous en assurer à son retour ; tranquillisez-vous. Mademoiselle de Tervire n'est point orpheline comme vous le pensez ; espérez mieux de sa mere. Il est vrai qu'elle l'a négligée ; mais elle ne la connoît point ; elle l'aimera dès qu'elle l'euta vue.

Quelque bas qu'elle parlassent , je les entendis , & le terme d'orpheline m'avoit d'abord extrêmement surprise. Que pouvoit-il signifier , puisque j'avois une mere ,

& que même on parloit d'elle ? Mais ce qu'avoit répondu l'amie de Madame de Tresse, me mit au fait, & m'apprit qu'apparemment cette mere que je ne connoissois pas, ne se soucioit point de sa fille. Ce fut-là les premieres nouvelles que j'eus de son indifférence pour moi, & j'en pleurai amèrement, j'en demeurai consternée, toute petite fille que j'étois encore.

Six jours après ce que je vous dis là, Madame de Tresse baissa tant, qu'on fit partir un domestique pour avertir ses filles, qui la trouverent morte quand elles arriverent.

Le fils aîné, celui que j'ai dit qui demouroit à quinze lieues de-là, dans la terre de sa femme, étoit alors avec elle à Paris, où une affaire l'avoit obligée d'aller ; & le cadet étoit dans je ne fais quelle province avec son régiment ; ainsi, dans cette occurrence, il n'y eut que leurs sœurs de présentes, & je dépendis d'elles.

Elles resterent quatre ou cinq jours à la maison, tant pour rendre les derniers devoirs à leur mere, que pour mettre tout en ordre dans l'absence de leurs freres : je crois qu'il y eut un inventaire, du moins des gens de Justice y furent-ils appelés.

Madame de Tresle avoit fait testament ; il y avoit quelques petits legs à acquitter , & mes tantes prétendoient d'ailleurs avoir des reprises sur le bien.

Figurez-vous des discussions, des débats entre les sœurs, qui tantôt se querellent, & tantôt se réunissent contre un homme à qui leur frere aîné, informé de la maladie de sa mere, avoit envoyé sa procuration de Paris.

Imaginez-vous enfin tout ce que l'avarice & l'amour du butin peuvent exciter de criailleries & d'agitations indécentes entre des enfans qui n'ont point de sentiment, & à qui la mort de leur mere ne laisse, au lieu d'affliction, que de l'avidité pour sa dépouille : voilà l'image de ce qui arriva alors.

Où étois-je pendant tout ce fracas ? Dans une petite chambre où l'on m'avoit reléguée à cause de mes pleurs & de mes gémissemens qui étourdissoient les deux filles, & que je n'osai en effet continuer long-temps : l'excès de ma douleur me rendit bientôt solitaire & muette, fut-tout depuis qu'elles surent que Madame de Tresle m'avoit laissé un diamant d'environ deux mille francs, qu'une de ses amies lui avoit autrefois donné en mourant, & qu'elles

furent obligées de délivrer au Confesseur de leur mere, qui devoit me le remettre. Ce diamant les avoit outrées contre moi ; elles ne pouvoient pas me voir.

Comment est-il possible, disoient-elles, que notre mere nous ait moins aimées que cette petite fille ? N'est-il pas bien étonnant que ceux qui l'ont dirigée, n'aient pas redressé ses sentimens, ni travaillé à lui en inspirer de plus naturels & de plus légitimes ? Jugez si cette petite fille auroit bien fait de se montrer : aussi ne les ai-je jamais oubliés ces quatre jours que je passai avec elles, & que j'y passai dans les larmes.

Oui, Marianne ; croiriez-vous que je n'y songe encore qu'en frémissant, à cette maison si désolée, où je n'étois plus rien pour qui que ce soit, où je me trouvois seule au milieu de tant de personnes, où je ne voyois plus que des vilages la plupart ennemis, quelques-uns indifférens, & tous alors plus étrangers pour moi, que si je ne les eusse jamais vus : car voilà l'impression qu'ils me faisoient. Considérez-moi, dans cette chambre, où l'on m'avoit mise à l'écart, où je me sauois de la rudesse & de l'aversion de mes tantes, où me retenoit l'effroi de paroître à leurs yeux,

& où je tremblois seulement en entendant leurs voix.

Je croyois dépendre du caprice ou de l'humeur de tout le monde ; il n'y avoit personne dans la maison , pas un domestique à qui je ne m'imaginasse avoir obligation de ce qu'il ne me méprisoit ou ne me rebutoit pas ; & vous devez , chere Marianne , juger mieux qu'une autre combien je souffris , moi que rien n'avoit préparée à cette étrange sorte de misere , moi qui n'avois pas la moindre idée de ce qu'on appelle peine d'esprit , & qui sortois d'entre les mains d'une grand mere qui m'avoit amoli le cœur par ses tendresses.

Ce ne sont pas là de ces chagrins violens où l'on s'agite , où l'on s'emporte , où l'on a la force de se désespérer ; c'est encore pis que cela : ce sont de ces tristesses retirées dans le fond de l'ame , qui la flétrissent & qui la laissent comme morte. On n'est qu'épouvantée de n'appartenir à personne ; mais on se sent comme anéantie en présence de tels parens.

Enfin , ma situation changea ; il n'y avoit plus rien à discuter , & le quatrieme jour de la mort de Madame de Tresle , mes tantes songerent à s'en retourner chez

elles avec leurs maris, qui étoient venus les prendre.

Un vieux & ancien domestique, qui s'étoit marié chez Madame de Tresse, & qui logeoit dans la basse-cour avec toute sa famille, de Vignerons qu'il étoit, fut établi concierge de la maison, en attendant qu'on eût levé les scellés.

Cet homme se ressouvint que j'étois enfermée dans cette petite chambre : vous ne pouvez pas demeurer ici, puisqu'il n'y a personne, me dit-il ; allons, venez dans la salle, où l'on déjeûne.

Il fallut bien l'y suivre malgré moi, & sans savoir ce que j'allois devenir. Je n'y entrai qu'en tremblant, la tête baissée, avec un visage pâle & déjà maigri, avec du linge & des habits froissés, pour avoir passé deux nuits sur mon lit sans m'être déshabillée, & cela par pur découragement, & parce qu'aussi qui que ce soit ne s'avisait le soir de venir voir ce que je faisois.

Je n'osois lever les yeux sur ces deux redoutables sœurs : j'étois à leur merci ; je n'avois la protection de personne ; & depuis que j'avois perdu Madame de Tresse, je ne m'étois pas encore sentie si privée d'elle, que dans cet instant où je parus devant ses filles.

Et à propos , nous n'avons point encore songé à cette petite fille , dit alors la cadette , du plus loin qu'elle m'apperçut : qu'en ferons-nous donc , ma sœur ? Car pour moi , je vous dirai naturellement que je ne saurois me charger d'elle ; ma belle-sœur & mes deux enfans sont actuellement chez moi , & j'ai assez de mes autres embarras sans celui-là.

Moi , assez des miens , repartit l'ainée : on rebâtit ma maison , il y en a une partie d'abattue , où la mettrois-je ? Hé bien , répondit l'autre , où est la difficulté ? Il n'y a qu'à la laisser chez ce bon homme (c'étoit le vigneron qu'elle vouloit dire) , dont la femme en aura soin , & qui la gardera en attendant qu'on ait réponse de sa mere , à qui nous écrirons , qui enverra apparemment de l'argent , quoiqu'il n'en soit jamais venu de chez elle , & qui disposera de sa fille comme il lui plaira. Je ne vois point d'autre arrangement , dès que nous ne pouvons pas l'emmenner , & qu'il n'y a point d'autres parens ici. Je ne suis pas d'avis qu'il m'en arrive autant qu'à ma mere , à qui la Marquise , toute grande Dame & toute riche qu'elle est , n'a pas eu honte de la laisser pendant dix ans entiers , qui , pour surcroît de ridicule ,

ont fini par un legs de mille écus : (elle parloit du diamant.) Jugez-en , Marianne ; voyez si l'on pouvoit , moi présente , me rejeter avec plus d'insulte , ni traiter de ma situation avec moins d'humanité , ni me la montrer avec moins d'égard pour la foiblesse de mon âge.

Aussi en eus-je l'esprit troublé. Cet asyle qu'on me refusoit , celui qu'on me reprochoit d'avoir trouvé chez Madame de Tresse ; ce misérable gîte qu'on me destinoit dans le lieu même où j'avois été si heureuse , où Madame de Tresse m'avoit tant aimée , où je me dirois sans cesse , où est-elle , où je croirois toujours la voir , & toujours avec la douleur de ne la voir jamais : enfin , ce récit qu'on me faisoit en passant , du peu d'intérêt que ma mere prenoit à moi ; tout cela me pénétoit si fort , qu'en m'écriant : ah , mon Dieu ! mon visage à l'instant fut couvert de larmes.

Pendant qu'on délibéroit ainsi sur ce qu'on feroit de moi , M. Villor , cet ancien fermier de mon grand-pere , & à qui Madame de Tresse avoit écrit , entra dans la salle. Je le connoissois , je l'avois vu venir souvent à la maison pour des achats de bleds ; & l'air plein de zele & de bonne volonté avec lequel il jeta d'abord les

yeux sur moi , m'engagea subitement & sans réflexion à avoir recours à lui.

Hélas ! lui dis-je , Monsieur Villot , vous qui étiez notre ami , menez-moi chez vous pour quelques jours ; souvenez-vous de Madame de Tresse , & ne me laissez pas ici , je vous en conjure.

Eh, vraiment , Mademoiselle , je n'arrive ici que pour vous emmener : c'est Madame de Tresse qui m'en a chargé en mourant par la lettre que voici , & que je n'ai reçue que ce matin en revenant de la ville ; ainsi , je vous conduirai tout à l'heure à notre Bourg , si ces Dames y consentent , & ce sera bien de l'honneur à moi de vous rendre ce petit service , après les obligations que j'ai à feu M. de Tervire , mon bon maître & votre grand-pere , que nous avons bien pleuré ma femme & moi , & pour qui nous prions Dieu encore tous les jours. Il n'y a qu'à venir , Mademoiselle , nous nous estimerons bien heureux de vous avoir à la maison , & nous vous y porterons autant de respect que si vous étiez chez vous , ainsi qu'il est juste.

Volontiers , dit alors une de mes tantes , n'est-ce pas , ma sœur ? Elle sera là chez de forts honnêtes gens , & nous pouvons la leur confier en toute sûreté. Oui ,

Monsieur Villot , on vous la laisse avec plaisir ; emmenez-la : j'écrirai dès aujourd'hui à sa mere la bonne volonté que vous avez marquée , afin que vous n'y perdiez pas , & qu'elle se hâte de vous débarrasser de sa fille.

Ah , Madame ! lui répondit ce galant homme , ce n'est pas le gain que j'y prétends faire qui m'amene ; je n'y songe pas. Pour ce qui est de l'embarras , il n'y en aura point ; ma femme ne quitte jamais son ménage , & nous avons une chambre fort propre , qui est toujours vuide , excepté quand mon gendre vient au Bourg ; mais il couchera ailleurs : il n'est que mon gendre , & la jeune Demoiselle sera la maîtresse du logis , jusqu'à ce que sa mere la reprenne.

Je m'approchai alors de M. Villot pour lui témoigner combien j'étois sensible à ce qu'il disoit , & de son côté il me fit une révérence à laquelle on reconnoissoit le fermier de mon grand-pere.

Allons ; voilà qui est décidé , dit alors la cadette. Adieu , Monsieur Villot : qu'on aille chercher la cassette de cette petite fille. Il se fait tard , nos équipages sont prêts , il n'y a qu'à partir. Tervire (c'étoit à moi à qui elle s'adressoit) , donnez de-

main de vos nouvelles à votre mere ; on vous reverra un de ces jours , entendez-vous ? Soyez bien raisonnable , ma fille. Nous vous la recommandons , Monsieur Villot.

Là-dessus elles prirent congé de tout le monde , passerent dans la cour , se mirent chacune dans leur voiture , & partirent sans m'embrasser : elles venoient de s'épuiser d'amitié pour moi dans les dernieres paroles que venoit de me dire la cadette , & que l'aînée étoit censée avoir dites aussi.

Je fus un peu foulagée dès que je ne les vis plus ; je respirai , je sentis une affliction de moins : on chargea un paysan de mon petit bagage , & nous partîmes à notre tour , M. Villot & moi.

Non ; Marianne , quelque chose que je vous aie dit jusqu'ici de mes détresses , je ne me souviens point d'avoir rien éprouvé de plus triste que ce qui se passa dans mon cœur en cet instant.

Nous qui sommes bornées en tout , comment le sommes-nous si peu quand il s'agit de souffrir ? Cette maison , où je croyois ne pouvoir demeurer sans mourir , je ne dus la quitter sans me sentir arracher l'ame ; il me sembla que j'y laissois ma vie ; j'ex-

pirois à chaque pas que je faisois pour m'éloigner d'elle ; je ne respirois qu'en soupirant. J'étois cependant bien jeune, mais quatre jours d'une situation comme étoit la mienne, avancement bien le sentiment ; ils valent des années.

Mademoiselle , me disoit le fermier , qui avoit presque envie de pleurer lui-même, marchons, ne retournons point la tête, & gagnons vite le logis : votre grand-mere nous aimoit , c'est comme si c'étoit elle.

Et pendant qu'il me parloit, nous avançons : je me retournois encore, & à force d'avancer, elle disparut à mes yeux, cette maison que je n'aurois voulu, ni habiter, ni perdre de vue.

Enfin nous entrâmes dans le Bourg, & me voici chez M. Villot avec sa femme, que je ne connoissois point, & qui me reçut avec l'air & les façons dont j'avois besoin dans l'état où j'étois ; je ne me trouvai point étrangere avec elle : on est tout-d'un-coup lié avec les gens qui ont le cœur bon ; quels qu'ils soient, ce sont comme des amis que vous avez dans tous les états

Ce fut ainsi que je fus accueillie, & le premier avantage que j'en retirai, fut d'être délivrée de cette crainte stupide, de cer

abattement d'esprit où j'avois languï jufques-là ; j'ofai du moins alors pleurer & foupirer à mon aife.

Mes tantes avoient réduit ma douleur à fe taire ; le zele & les caresses de ces gens-ci la mirent en liberté ; cela la rendit plus rendre , par conféquent plus douce , & puis la diffipa infensiblement , à l'attendriffement près qui me resta en fongeant à Madame de Trefle , & que j'ai encore quand je parle d'elle.

J'avois écrit à ma mere , & il y avoit toute apparence que M. Villot ne me garderoit que dix à douze jours : & point du tout , ma mere m'écrivit en quatre lignes de refter chez lui , fous prétexte d'avoir un voyage à faire avec fon mari , & de m'emmener enfuite à Paris avec elle.

Maïs ce voyage , qu'elle remettoit de mois en mois , ne fe fit point , & le tout fe termina par me marquer bien franchement qu'elle ne favoit plus quand elle viendroit , mais qu'elle alloit prendre des arrangemens pour me faire venir à Paris : ce qui n'eut aucun effet non plus , malgré la quantité de lettres dont je la fatiguai depuis , & auxquelles elle ne répondit point ; de façon que je me laiffai moi-même de lui écrire , & que je restai chez le fermier

aussi abandonnée que si je n'avois point eu de famille , à quelque argent près qu'on envoyoit rarement pour m'habiller , avec une petite pension qu'on payoit pour moi , & dont la médiocrité n'empêchoit pas mes généreux hôtes de m'aimer de tout leur cœur , & de me respecter en m'aimant.

De mes tantes , je ne vous en parle point , je ne les vois tout au plus que deux fois par an.

J'avois quatre ou cinq compagnes dans le Bourg & aux environs ; c'étoient des filles de Bourgeois du lieu avec qui je passois une partie de la journée , ou les filles de quelques Gentilshommes voisins , & dont les meres m'emmenoiént quelquefois dîner chez elles , quand le fermier , qui avoit affaire à leurs maris , devoit venir me reprendre.

Les Demoiselles (j'entends les filles nobles) , en qualité de mes égales , m'appelloient Tervire & me tutoyoient , & s'honoroiént un peu , ce me semble , de cette familiarité , à cause de Madame la Marquise ma mere.

Les Bourgeoises , un peu moins hardies , malgré qu'elles en eussent , usoient de finesse pour sauver leur petite vanité , & me donnoient un nom qui paroissoit les

mettre au pair : j'étois ma chere amie pour elles ; c'est une remarque que je fais en passant pour vous amuser.

Voilà comment je vécus jusqu'à l'âge de près de dix sept ans.

Il y avoit alors un petit demi-quart de lieue de notre Bourg à un Château où j'allois assez souvent : il appartenoit à la veuve d'un Gentilhomme qui étoit mort depuis dix ou douze ans. Elle avoit été autrefois une des compagnes de ma mere , & sa meilleure amie : je pense aussi qu'elles avoient été mariées à-peu-près dans le même-tems , & qu'elles s'écrivoient quelquefois.

Cette veuve pouvoit avoir alors environ quarante ans : femme bien faite , & de bonne mine , & à qui sa fraîcheur & son embompoint laissoient encore un assez grand air de beauté ; ce qui , joint à la vie réguliere qu'elle menoit , à des mœurs qui paroïssent austeres , & à ses liaisons avec tous les dévots du pays , lui attiroit l'estime & la vénération de tout le monde , d'autant plus qu'une belle femme édifie plus qu'une autre , quand elle est pieuse , parce qu'ordinairement elle a besoin d'un plus grand effort pour l'être.

Il y avoit quelques personnes dans nos cantons qui n'étoient pas absolument sûres

de cette grande piété qu'on lui croyoit. Parmi les dévots qui alloient souvent chez elle, on remarquoit qu'il y avoit toujours eu quelques jeunes gens, soit Séculiers, soit Ecclesiastiques ou Abbés, & toujours bien faits. Elle avoit d'ailleurs des grands yeux assez tendres; sa façon de se mettre, quoique simple & modelte, avoit un peu trop bonne grace, & les gens dont je viens de parler, se défioient de tout cela; mais à peine osoient-ils montrer leur défiance, dans la crainte de passer pour de mauvais esprits.

Cette veuve avoit écrit à ma mere que je la voyois souvent; & il est vrai que j'aimois sa douceur & ses manieres affectueuses.

Vous vous ressouvenez que je n'avois pas de bien: ma mere qui ne savoit que faire de moi, & qui auroit souhaitée que je ne vinsse jamais à Paris, où je n'aurois pu prendre les airs d'une fille de condition, ni vivre convenablement à sa vanité & au rang qu'elle y tenoit, lui témoigna combien elle lui seroit obligée, si elle pouvoit adroitement m'inspirer l'envie d'être Religieuse. Là-dessus la veuve entreprend d'y réussir.

La voilà qui donne le mot à toute cette
société

société de gens de bien , afin qu'ils concourent avec elle au succès de son entreprise ; elle redouble de caresses & d'amitié pour moi : & il est vrai qu'une fille de mon âge , & d'une aussi jolie figure qu'on disoit que j'étois , ne lui auroit pas fait peu d'honneur de s'aller jeter dans un Couvent au sortir de ses mains.

Elle me retenoit presque tous les jours à souper , & même à coucher chez elle ; à peine pouvoit-elle se passer de me voir depuis le matin jusqu'au soir. Monsieur & Madame Villot étoient charmés de mon attachement pour elle ; ils m'en louoient , ils m'en estimoient encore davantage , & tout le monde pensoit comme eux : je m'affectionnois moi-même aux éloges que je m'entendois donner ; j'étois flattée de cet applaudissement général ; ma dévotion en augmentoit tous les jours , & ma mine en devenoit plus austere.

Cette femme m'associoit à tous les pieux exercices , m'enfermoit avec elle pour de saintes lectures , m'emmenoit à l'Eglise & à toutes les Prédications qu'elle couroit : je passois fort bien une heure ou deux assise & toute ramassée dans le fond d'un Confessionnal , où je me recueillois comme elle , où je croyois du moins me recueillir ,

à son exemple , à cause que j'avois l'honneur d'imiter sa posture.

Elle avoit su m'intéresser à toutes ces choses , par la façon insinuante avec laquelle elle me conduisoit.

Ma, prédestinée, me disoit-elle souvent (car elle & ses amis ne me donnoient point d'autre nom), que la piété d'une fille comme vous est un touchant spectacle ! Je ne saurois vous regarder sans louer Dieu, sans me sentir excitée à vous aimer.

Hé mais, sans doute , répondoient nos amis ; cette piété qui nous charme , & dont nous sommes témoins , est une grace que Dieu nous fait aussi-bien qu'à Mademoiselle ; & ce n'est pas pour en rester-là , que vous êtes si pieuse avec tant de jeunesse & tant d'agréments , ajoutoit-on ; cela ira encore plus loin : Dieu vous destine à un état plus saint ; il vous voudra toute entière , on le voit bien. Il faut de grands exemples au monde , & vous en ferez un du triomphe de la grace.

A ces discours , qui m'animoient , on joignoit des égards presque respectueux , on feignoit des étonnemens , on levoit les yeux au Ciel d'admiration : j'étois parmi eux une personne grave & vénérable ; ma présence en imposoit ; & à tout âge , sur-

tout à celui où j'étois , on aime à se voir
 de la dignité avec ceux avec qui l'on vit ;
 c'est de si bonne heure qu'on est sensible
 au plaisir d'être honoré : aussi la veuve
 espéroit-elle bien par-là me mener tout
 doucement à ses fins.

Sa maison n'étoit pas éloignée d'un
 Couvent de filles , où nous allions pour
 le moins une ou deux fois la semaine.

Elle y avoit une parente qui étoit instruite
 de ses desseins , & qui s'y prêtoit avec toute
 l'adresse monacale , avec tout le zele mal
 entendu dont elle étoit capable. Je dis mal
 entendu , car il n'y a rien de plus impru-
 dent , & peut-être rien de moins pardon-
 nable que ces petites séductions qu'on em-
 ploie en pareil cas , pour faire venir à
 une jeune fille l'envie d'être Religieuse ;
 ce n'est pas agir de bonne foi avec elle ,
 & il vaudroit encore mieux lui exagérer
 les conséquences de l'engagement qu'elle
 prendra , que de l'empêcher de les voir ,
 ou que de les lui déguiser si bien qu'elle
 ne les connoît pas.

Quoiqu'il en soit , cette parente de ma
 veuve n'oublioit rien pour me gagner , &
 elle y réussissoit : je l'aimois de tout mon
 cœur ; c'étoit une vraie fête pour moi que
 d'aller lui rendre visite , & on ne sauroit

croire combien l'amitié d'une Religieuse est attrayante, combien elle engage une fille qui n'a rien, & qui n'a nulle expérience: on aime alors cette Religieuse autrement qu'on n'aimeroit une amie du monde; c'est une espece de passion que l'attachement innocent qu'on prend pour elle; & il est sûr que l'habit que nous portons, & qu'on ne voit qu'à nous, que la physionomie reposée qu'il nous donne, contribuent à cela, aussi-bien que cet air de paix qui semble répandu dans nos maisons, & qui les fait imaginer comme un asyle doux & tranquille. Enfin, il n'y a pas jusqu'à la silence qui regne parmi nous, qui ne fasse une impression agréable sur une ame neuve & un peu vive.

J'entre dans ce détail à cause de vous, à qui il peut servir, Marianne, & afin que vous examiniez en vous même si l'envie que vous avez d'embrasser notre état, ne vient pas en partie de ces petits attraits dont je vous parle, & qui ne durent pas long-temps.

Pour moi je les sentoís quand j'allois à ce Couvent, & il falloit voir comme ma Religieuse me ferroit les mains dans les siennes, avec quelle sainte tendresse elle me parloit & jettoit les yeux sur moi.

Après cela venoient encore deux ou trois de ses compagnes , aussi caressantes qu'elle , qui m'enchantoient par la douceur des petits noms qu'elles me donnoient , & par leurs graces simples & dévotes ; de sorte que je ne les quittois jamais que pénétrée d'attendrissement pour elles & pour leur maison.

Mon Dieu ! que ces bonnes filles sont heureuses ! me disoit la veuve quand nous retournions chez elle ; que n'ai-je pris cet état-là ! Nous venons de les laisser dans le sein du repos , & nous allons retrouver le tumulte de la vie du monde.

J'en convenois avec elle , & dans les dispositions où j'étois , il ne me falloit peut-être plus qu'une visite ou deux à ce Couvent pour m'y jeter , sans un coup du hasard qui me changea tout-à-coup là-dessus.

Un jour que ma veuve étoit indisposée , & qu'il y avoit plus d'une semaine que nous n'avions été à ce Couvent , j'eus envie d'y aller passer une heure ou deux , & je priai la veuve de me donner sa femme-de-chambre pour me mener. J'avois un livre à rendre à ma bonne amie la Religieuse , que je demandai , & que je ne pus voir ; un rhumatisme auquel elle étoit sujette ,

la retenoit au lit ; ce fut ce qu'elle m'envoya dire par une de ces compagnes qui venoient ordinairement me trouver au Parloir avec elle.

Celle qui me parla alors , étoit une personne de vingt-cinq à vingt-six ans , grande fille , d'une figure aimable & intéressante , mais qui m'avoit toujours paru moins gaie. ou si vous voulez , plus sérieuse que les autres. Elle avoit quelquefois un air de mélancolie sur le visage , que l'on croyoit naturel , & qui ne rebutoit point , qui devenoit même attendrissant par je ne sais quelle douceur qui s'y mêloit. Il me semble que je la vois encore avec ses grands yeux languissans. Elle laissoit volontiers parler les autres quand nous étions toutes ensemble ; c'étoit la seule qui ne m'eût point donné de petits noms , & qui se contentoit de m'appeller Mademoiselle , sans que cela m'empêchât de la trouver aussi affable que ses compagnes.

Ce jour-là elle me parut encore plus mélancolique que de coutume ; & comme je ne la soupçonnois point de tristesse , je m'imaginai qu'elle ne se portoit pas bien.

N'êtes-vous pas malade ? lui dis-je. Je vous trouve un peu pâle. Cela se peut

bien , me répondit-elle ; j'ai passé une assez mauvaise nuit , mais ce ne fera rien. Souhaitez-vous , ajouta-t-elle , que j'aie avertir nos sœurs que vous êtes ici ? Non , lui dis-je ; je n'ai qu'une heure à rester avec vous , & je ne demande pas d'autre compagnie que la vôtre : aussi-bien aurai-je incessamment le temps de voir nos bonnes amies tout à mon aise , & sans être obligée de les quitter. Comment sans les quitter , me dit-elle ? Auriez-vous dessein d'être des nôtres ?

J'y suis plus d'à - moitié résolue , lui répondis-je , & je crois que dès demain je l'écrirai à ma mere : il y a long-temps que votre bonheur me fait envie , & je veux être aussi heureuse que vous.

Je passai alors ma main à travers du Parloir pour prendre la sienne , qu'elle me rendit ? mais sans répondre à ce que je lui disois ; je m'apperçus même que ses yeux se mouilloient , & qu'elle baissoit la tête , apparemment pour me le cacher.

J'en demeurai même dans un étonnement qui me rendit à mon tour quelque instant muette.

Dites-moi donc , m'écriai-je en la regardant , est-ce que vous pleurez ? Est-ce que je me trompe sur votre bonheur ?

A ce mot de bonheur , ses larmes redoublèrent , & j'en fus touchée moi-même sans savoir ce qui l'affligeoit.

Enfin , après plusieurs soupirs qui sortirent comme malgré elle : hélas ! Mademoiselle , me répondit-elle , gardez-moi le secret sur ce que vous voyez , je vous en conjure ; ne dites mes pleurs à personne ; je n'ai pu les retenir , & je vous en confierai la cause : il ne vous fera peut-être pas inutile de la savoir , elle peut servir à votre instruction.

Elle s'arrêta-là pour essuyer ses larmes. Achevez , lui dis-je en pleurant moi-même , & ne me cachez rien , ma chere amie ; je me sens pénétrée de vos chagrins , & je regarde la confiance que vous me témoignez comme un bienfait que je n'oublierai jamais.

Vous voulez vous faire Religieuse , me dit-elle alors , & les caresses de nos Sœurs , l'accueil qu'elles vous font , & les discours qu'elles vous tiennent , & , autant qu'il me le semble , les insinuations de Madame de Sainte-Hermieres (c'étoit le nom de ma veuve) tout vous y porte , & vous allez vous engager dans notre état sur la foi d'une vocation que vous croyez avoir , & que vous n'auriez peut-être pas sans tout

cela
êtes b
& co
dispo
font
peut-
tance
mais
je ne
pour
tromp
deven
figure
à no
les g
que l
y étr
perfo
soute
ne tr
devo
vous
dont
donn
semb
fais
suis e
on v
vous

cela : prenez-y garde. J'avoue, si vous êtes bien appelée, que vous vivrez tranquille & contente; mais ne vous en fiez pas aux dispositions où vous vous trouvez, elles ne sont pas assez sûres, je vous en avertis; peut-être cesseront-elles avec les circonstances qui vous les inspirent à présent, mais qui ne font que vous les prêter; & je ne saurois vous dire quel malheur c'est pour une fille de votre âge de s'y être trompée, ni jusqu'où ce malheur-là peut devenir terrible pour elle. Vous ne vous figurez ici que des douceurs particulieres à notre état, & il faut y être née pour les goûter. Nous avons aussi nos peines, que le monde ne connoît point, & il faut y être née pour les supporter. Il y a telle personne qui, dans le monde, auroit pu soutenir les plus grands malheurs, & qui ne trouve pas en elle de quoi soutenir les devoirs d'une Religieuse, tout simples qu'ils vous paroissent. Chacun a ses forces; celles dont on a besoin parmi nous, ne sont pas données à tout le monde, quoiqu'elles semblent devoir être bien médiocres & j'en fais l'expérience. C'est à votre âge que je suis entrée ici : on m'y mena d'abord comme on vous y mene; je m'y attachai, comme vous, à une Religieuse dont je fis mon

amie ; ou pour mieux dire , caressée par toutes celles qui y étoient , je les aimai toutes, je ne pouvoit pas m'en séparer. J'étois une cadette , toute ma famille aidoit au charme qui m'attiroit chez elles ; je n'imaginois rien de si doux que d'être du nombre de ces bonnes filles , qui m'aimoient tant , pour qui ma tendresse étoit une vertu , & avec qui Dieu me paroissoit si aimable , avec qui j'allois le servir dans une paix si délicieuse. Hélas ! Mademoiselle , quelle enfance ! Je ne me donnois pas à Dieu ; ce n'étoit point lui que je cherchois dans cette maison , je ne voulois que m'assurer la douceur d'être toujours chérie de ces bonnes filles , & de les chérir moi-même : c'étoit-là le puérile attrait qui me menoit : je n'avois point d'autre vocation. Personne n'eut la charité de m'avertir de la méprise que je pouvois faire ; il n'étoit plus temps de me dédire quand je connus toute la mienne. J'eus cependant des ennuis & des dégoûts sur la fin de mon Noviciat , mais c'étoit des tentations , venoit-on me dire affectueusement , & en me caressant encore. A l'âge où j'étois , on n'a pas le courage de résister à tout le monde ; je crus ce qu'on me disoit , tant par docilité que par persuasion. Le jour de la cérémonie

de mes vœux arriva, je me laissai entraîner ; je fis ce qu'on me disoit. J'étois dans une émotion qui avoit arrêté toutes mes pensées ; les autres décidèrent de mon sort, & je ne fus moi-même qu'une spectatrice stupide de l'engagement éternel que je pris.

Ses pleurs recommencerent ici, & elle n'acheva les derniers mots qu'avec une voix étouffée par des soupirs.

Vous avez vu que la douleur n'avoit fait d'abord que m'attendrir, elle m'effraya dans ce moment-ci. Tout ce qui l'avoit conduite à ce Couvent ressembloit si fort à ce qui me donnoit envie d'y être ; mes motifs venoient si exactement des mêmes causes, & je voyois si bien mon histoire dans la sienne, que je tremblai du péril où j'étois, ou plutôt de celui où j'avois été ; car je crois que dans cet instant je ne me souciai plus de cette maison, non plus que de celles qui y demeuroient ; je me sentis glacée pour elles, & je ne fis plus de cas de leurs façons.

De sorte qu'après avoir quelques instans rêvé sur ce que je venois d'entendre : Ah ! mon Dieu, Madame, que de réflexions vous me faites faire ! dis-je à cette Religieuse qui pleuroit encore, & que vous m'apprenez de choses que je ne savois pas !

Hélas ! me répondit-elle , je vous l'ai déjà dit , Mademoiselle , & je vous le repete , ne confiez votre conversation à personne : je ne suis déjà que trop à plaindre , & je le serois encore davantage si vous parliez.

Vous n'y songez pas , lui dis-je ; moi , révéler une confidence à qui je devrai peut-être tout le repos de ma vie , & que malheureusement je ne puis payer par aucun service , malgré le triste état où vous êtes , & qui m'arrache les pleurs que vous me voyez verser , ajoutai-je avec un attendrissement dont la douceur la gagna au point que le reste de son secret lui échappa.

Hélas ! vous ne voyez rien encore , & vous ne savez pas tout ce que je souffre , s'écria-t-elle en appuyant sa tête sur sa main que je lui avois passée , & qu'elle arrosa de ses larmes.

Chere amie , lui répondis-je à mon tour , auriez-vous encore d'autres chagrins ? Soulagez votre cœur en me les disant ; donnez-vous du moins cette consolation-là avec une personne qui vous aime , & qui en soupirera avec vous.

Hé bien , me dit-elle , je me fie à vous ; j'ai besoin de secours , je vous en demande , & c'est contre moi-même.

Elle

Elle tira alors de son sein un billet sans adresse , mais cacheté , qu'elle me donna d'une main tremblante. Puisque je vous fais pitié , ajouta-t-elle , défaites-moi de cela , je vous en conjure ; ôtez-moi ce malheureux billet qui me tourmente , délivrez-moi du péché où il me jette , & que je ne le voie plus. Depuis deux heures que je l'ai reçu , je ne vis pas.

Mais , lui dis-je , vous ne l'avez point lu , il n'est point ouvert. Non , répondit-elle ; à tout moment j'ai eu envie de le déchirer , à tout moment j'ai été tentée de l'ouvrir , & à la fin je l'ouvrerois , je n'y résisterois pas : je crois que j'allois le lire , quand par bonheur pour moi vous êtes venue. Eh ! quel bonheur ! Hélas ! je suis bien éloignée de sentir que c'en est un ; je ne sais pas même si je le pense. Ce billet que je viens de vous donner , je le regrette ; peu s'en faut que je ne vous le redemande : je voudrois le ravoir , mais ne m'écoutez point ; & si vous le lisez , comme vous en êtes la maîtresse , puisque je ne vous cache rien , ne me dites jamais ce qu'il contient ; je ne m'en doute que trop , & je ne fais ce que je deviendrois si j'en étois mieux instruite.

Eh ! de qui le tenez-vous ? lui dis-je alors

émue en moi-même du trouble où je la voyois. De mon ennemi mortel , d'un homme qui est plus fort que moi , plus fort que ma religion , que mes réflexions , me répondit-elle ; d'un homme qui m'aime , qui a perdu la raison , qui veut m'ôter la mienne , qui n'y a déjà que trop réussi , à qui il faut que vous parliez , & qui s'appelle.

Elle me le nomma alors tout de suite , dans le désordre des mouvemens qui l'agitoient ; & jugez quelle fut ma surprise quand elle prononça le nom d'un homme que je voyois presque tous les jours chez Madame de Sainte-Hermieres , & qui étoit un jeune Abbé de vingt-sept à vingt-huit ans , qui , à la vérité , n'avoit encore aucun engagement bien sérieux dans l'état Ecclésiastique , qui jouissoit cependant d'un petit bénéfice , qui passoit pour être très-pieux , qui avoit la conduite & l'air d'un homme qui l'est beaucoup , & que je croyois moi-même d'une sagesse de mœurs irréprochable. Aussi , en apprenant que c'étoit lui , ne pus-je m'empêcher de faire un cri.

Je sai , ajouta-t-elle , que vous le voyez très-souvent. Nous sommes alliés , & il m'a trompée dans ses visites : peut-être

s'y est-il trompé lui-même. Il m'a, dit-il, aimée sans qu'il l'ait su, & je crois que ma foiblesse vient d'avoir su qu'il m'aimoit; depuis ce temps-là il me persécute, & je l'ai souffert. Mais montrez-lui sa lettre; dites-lui que je ne l'ai point lue; dites-lui que je ne veux plus le voir, qu'il me laisse en repos, par pitié pour moi, par pitié pour lui: faites-lui peur de Dieu-même, qui me défend encore contre lui, qui ne me défendrait pas long-temps, & sur qui il auroit le malheur de l'emporter, s'il continuoit de me poursuivre. Dites-lui qu'il doit trembler de l'état où je suis. Je ne répons de rien si je le revois; je suis capable de le suivre, je suis capable d'abrèger ma vie, je suis capable de tout: je ne prévois que des horreurs, je n'imagine que des abîmes, & il est sûr que nous péririons tous deux.

Elle fondeit en larmes en me tenant ce discours; elle avoit les yeux égarés: son visage étoit à peine reconnoissable; il m'épouvanta. Nous gardâmes toutes deux un assez long silence: je le rompis enfin, je pleurai avec elle.

Tranquillisez-vous, lui dis-je; vous êtes née avec une ame douce & vertueuse, ne craignez rien, Dieu ne vous abandonnera

pas ; vous lui appartenez , & il ne veut que vous instruire. Vous comparerez bientôt le bonheur qu'il y a d'être à lui , au misérable plaisir que vous trouveriez à aimer un homme foible , corrompu , tôt ou tard ingrat , pour le moins infidèle , & qui ne peut occuper votre cœur , qu'en l'égarant , qui ne vous donne le sien que pour vous perdre : vous le savez bien , vous me le dites vous-même ; c'est d'après vous que je parle ; & tout ceci n'est qu'un trouble passager qui va se dissiper , qu'il falloit que vous connussiez pour être ensuite plus forte , plus éclairée , & plus contente de votre état.

Je m'arrêtai là ; une cloche sonna qui l'appelloit à l'Eglise. Revenez donc me voir , me dit-elle d'une voix presque étouffée , & elle me quitta.

Je restai encore quelques momens assise. Tout ce que je venois d'entendre avoit fait une si grande révolution dans mon esprit , & je revenois de si loin , que dans l'étonnement où j'étois de mes nouvelles idées , je ne songeois point à sortir de ce Parloir.

Cependant le jour baissoit ; je m'en aperçus à travers ma rêverie , & je rejoignis la femme-de-chambre qui m'avoit ame-

née , & que je trouvai qui venoit me chercher.

Me voilà donc , comme je vous l'ai déjà dit , entièrement guérie de l'envie d'être Religieuse ; guérie à un point , que je tressaillois en réfléchissant que j'avois pensé l'être , & qu'il s'en étoit peu fallu que je n'en eusse donné ma parole. Heureusement je n'avois pas été jusques-là , je n'avois encore paru que tentée d'embrasser cet état.

Madame de Sainte-Hermieres , chez qui je revins pour quelques momens , voulut me retenir à coucher ; mais , sans compter que je desirois d'être seule , pour me livrer tout à mon aise à la nouveauté de mes réflexions , c'est que je croyois avoir le visage aussi changé que l'esprit , & que j'appréhendois qu'elle ne s'apperçût à ma physionomie que je n'étois plus la même ; de sorte que j'avois besoin d'un peu de temps pour me rassurer , & pour prendre une mine où l'on ne connoît rien : je veux dire ma mine ordinaire.

Je ne me rendis donc point à ses instances , & m'en retournai chez M. Villot , où j'achevai de me familiariser moi-même avec mon changement , & où je rêvai aux moyens de ne le laisser entrevoir qu'insen-

siblement aux autres : car j'aurois été honteuse de les désabuser trop brusquement sur mon compte ; je voulois m'épargner leur surprise : mais apparemment que je m'y pris mal , & je ne m'épargnai rien.

J'oubliai une circonstance qu'il est nécessaire que vous sachiez , Marianne ; c'est qu'en m'en retournant chez mon fermier avec la femme-de-chambre qui m'avoit accompagnée au Couvent , je rencontrai ce jeune homme dont m'avoit entretenue la Religieuse , cet Abbé qui lui faisoit répandre tant de larmes , & dont le billet que j'avois dans ma poche l'avoit jettée dans un si grand trouble.

J'allois entrer chez M. Villos , & je venois de renvoyer la femme - de - chambre. Ce jeune tartuffe , avec sa mine dévote , s'arrêta pour me saluer , & me faire quelque compliment. Nous ne vous aurons donc pas ce soir chez Madame de Sainte-Hermieres , où je vais souper , Mademoiselle , me dit-il ? Non , Monsieur , lui répondis-je ; mais en revanche , je puis vous donner des nouvelles de Madame de . . . que je quitte , & qui m'a beaucoup parlé de vous , (je nommai la Religieuse) ; & l'air froid dont je lui dis ce peu de mots , parut lui faire quelque impression , du moins je le crus.

Elle a bien de la bonté, reprit-il ; je la vois quelquefois : comment se porte-t-elle ? Quoiqu'il n'y ait que trois heures que vous l'avez quittée, lui répartis-je, (& aussi-tôt il rougit), vous ne la reconnoîtriez pas, tant elle est abbatue ; je l'ai laissée baignée de ses pleurs, & pénétrée jusqu'au désespoir de l'égarement d'un homme qui lui a écrit il y a six ou sept heures, dont elle déteste les visites passées, dont elle n'en veut recevoir de la vie, qui tenteroit inutilement de la revoir encore, & à qui elle m'a prié de rendre son billet, que voici, ajoutai-je en le tirant de ma poche, où il s'étoit ouvert je ne fais comment : apparemment que la Religieuse en avoit déjà à moitié rompu le cachet, dont la rupture dût lui persuader sans doute que je l'avois lu, & qu'ainsi je savois jusqu'où il étoit dégagé de scrupule en fait de religion & de bonnes mœurs, en fait de probité même. Car je me doutois, sur tous les discours de la Religieuse, qu'il ne s'étoit pas agi de moins que d'un enlèvement, & il n'y avoit guere qu'un mal-honnête-homme qui eût pu en avoir fait la proposition.

Il prit le billet d'une main tremblante, & je le quittai sur le champ. Adieu,

Monsieur , lui dis-je ; ne craignez rien de ma part , je vous promets un secret inviolable ; mais craignez tout de mon amie , bien résolue d'éclater , à quelque prix que ce soit , si vous continuez à la poursuivre.

Elle ne m'avoit pas chargé de lui faire cette menace , mais je crus pouvoir l'ajouter de mon chef ; c'étoit encore un secours que je prêtois à cette fille , dont le péril me touchoit , & je pris sur moi d'aller jusques-là pour effrayer l'Abbé , & pour lui ôter toute envie de renouer l'intrigue.

J'y réussis en effet ; il ne retourna pas au Couvent , & j'en débarrassai la Religieuse , ou pour mieux dire , j'en débarrassai sa vertu : car pour elle , il y avoit des momens où elle auroit donné sa vie pour le revoir , à ce qu'elle me disoit dans quelques entretiens que j'eus encore avec elle.

Cependant à force de prières , de combats & de déguisemens , ses peines s'adoucirent , elle acquit de la tranquillité ; insensiblement elle affectionna ses devoirs , & devint l'exemple de son Couvent par sa piété.

Quant à l'Abbé , cette aventure ne le rendit pas meilleur : apparemment qu'il ne méritoit pas d'en profiter. La Religieuse n'étoit qu'une égarée , & l'Abbé étoit un

perversi, un faux dévot, en un mot ; & Dieu qui distingue nos foiblesses de nos crimes, ne lui fit pas la même grace qu'à elle, comme vous l'allez voir par le récit d'un des plus tristes accidens de ma vie.

Je retournai le lendemain l'après-midi chez Madame de Sainte-Hermieres, qui étoit alors enfermée dans son Oratoire, & que deux ou trois de nos amis communs attendoient dans la salle.

Elle descendit un quart-d'heure après, &, d'aussi loin qu'elle me vit : vous voilà donc, petite ? s'écria-t-elle, comme en soupirant sur moi. Hélas ! je songeois tout à l'heure à vous ; vous m'avez distraite dans ma priere. Voici le temps où je n'aurai plus le plaisir de vous voir parmi nous ; mais nous n'en ferons pas mieux. Nous allons être séparés d'elle, Messieurs ; c'est dans la maison de Dieu qu'il faudra désormais chercher notre prédestinée.

D'où vient donc, Madame ? lui dis-je avec un sourire que j'affectai pour cacher la rougeur dont je ne pus me défendre, en entendant parler de la maison de Dieu.

Hélas ! Mademoiselle, me répondit-elle, c'est que je viens de recevoir une lettre de Madame la Marquise, (elle parloit de ma mere) à qui j'écrivis ces jours passés,

que dans les dispositions où je vous trouvois ; elle pouvoit se préparer à vous voir bientôt Religieuse , & elle me charge de vous dire qu'elle vous aime trop pour s'y opposer , si vous êtes bien appelée ; qu'elle changeroit bien son état contre celui que vous voulez prendre ; qu'elle n'estime pas assez le monde pour vous y retenir malgré vous , & qu'elle vous permet d'entrer au Couvent quand il vous plaira : ce sont ces propres termes , & je prévois que vous profiterez peut-être dès ces jours-ci de la permission qu'on vous donne , ajouta-t-elle , en me présentant la lettre de ma mere.

Les larmes me vinrent aux yeux pour toute réponse , mais c'étoient des larmes de tristesse & de répugnance ; on ne pouvoit pas s'y méprendre à l'air de mon visage.

Qu'est-ce que c'est donc , dit-elle ? on croiroit que cette lettre vous afflige ? Est-ce que j'ai mal jugé de vous ? Tout le monde d'ici s'y est trompé ; & n'êtes-vous plus dans les mêmes sentimens , ma fille ?

Que ne m'avez-vous consultée avant que d'écrire à ma mere , lui répartis-je en sanglottant ? Vous acheverez de me perdre auprès d'elle , Madame , Je ne serai point

Relig
cet
A
Herr
ses an
d'éto
Al
ligier
lour
il es
aven
& p
aprè
&
plus
N
de c
d'un
ceci
de l
être
& f
d'ér
N
la l
ten
En
çon
de

Religieuse ; Dieu ne me veut point dans cet état-là.

A ce discours , je vis Madame de Sainte-Hermieres immobile , & presque pâissante ; ses amis se regardoient , & levoient les mains d'étonnement.

Ah, Seigneur ! vous ne serez point Religieuse ! s'écria-t-elle ensuite d'un ton douloureux , qui signifioit , où en suis-je ? Et il est vrai que je lui ôtois l'espérance d'une aventure bien édifiante pour le monde , & par conséquent bien glorieuse pour elle : après toute la dévotion que je tenois d'elle & de son exemple , il ne me manquoit plus qu'un voile pour être son chef-d'œuvre.

Ne vous effrayez point , me dit alors un de ceux qui étoient présens , en souriant d'un air plein de foi ; je m'y attendois : ceci n'est qu'un dernier effort de l'ennemi de Dieu contre elle : vous l'y verrez peut-être voler dès demain , à cette heureuse & sainte retraite , qui vaut bien la peine d'être achetée par un peu de tentation.

Non , Monsieur , répondis-je , toujours la larme à l'œil ; non , ce n'est point une tentation , mon parti est pris là-dessus. En ce cas-là , je vous plains de toutes façons , Mademoiselle , me repartit Madame de Sainte-Hermieres avec une froideur qui

m'annonçoit l'indifférence du commerce que nous aurions désormais ensemble , & aussi-tôt elle se leva pour passer dans le jardin. Les autres la suivirent : mais , aux manieres qu'on eut avec moi dès cet instant , je ne reconnus plus personne de cette société ; c'étoit comme si j'avois vécu avec d'autres gens ; ce n'étoit plus eux , ce n'étoit plus moi.

De cette dignité où je m'étois vue parmi eux , il n'en fut plus question : de ce respectueux étonnement pour mes vertus , de ces dévotes exclamations sur les graces dont Dieu favorisoit cette jeune & vénérable prédestinée , il n'en resta pas un vestige , & je ne fus plus qu'une petite personne fort ordinaire , qui avoit d'abord promis quelque chose , mais à qui on s'étoit trompé , & qui n'avoit pour tout mérite que l'avantage profane d'être assez jolie. Car je n'étois plus si belle depuis que je refusois d'être Religieuse ; ce n'étoit plus si grand dommage que je ne le fusse pas , à ne regarder que l'édification que j'aurois donné au monde.

En un mot , je déchus de toutes façons ; & , pour me punir de l'importance dont j'avois joui jusqu'alors , on porta si loin l'indifférence & l'inattention pour moi ,
que

que quand j'étois présente , à peine paroif-
 soit-on, savoir que j'étois là.

Aussi mes visites au Château devinrent-
 elles si rares , qu'à la fin je n'en rendois
 presque plus. Dans l'espace d'un mois , je
 ne voyois que deux ou trois fois Madame
 de Sainte-Hermieres , qui ne s'en plaignoit
 point , qui ne me souhaitoit ni ne me haïssoit ,
 dont l'accueil n'étoit que tiède ou distrait ,
 & point impoli , & à qui en effet je ne
 faisois ni plaisir ni peine.

Il y avoit déjà près de cinq mois que
 cela duroit , quand un matin il vint un
 laquais de Madame de Sainte-Hermieres
 me prier de sa part d'aller dîner chez elle :
 cette invitation , à laquelle je me rendis ,
 me parut nouvelle , dans les termes où
 nous en étions toutes deux. Mais ce qui
 me surprit encore davantage en arrivant ,
 ce fut de voir cette Dame reprendre avec
 moi cet air affectueux & caressant dont
 il n'étoit plus question depuis si long-
 temps.

Je la trouvai avec un Gentilhomme qui
 ne venoit chez elle que depuis ma disgrâce ,
 & que je ne connoissois moi-même que
 pour l'avoir rencontré au Château dans mes
 deux dernieres visites : homme à peu près
 de quarante ans , infirme , presque toujours

malade , souvent mourant ; un asthmatique , qui auroit , disoit-on , fort aimé la dissipation & le plaisir ; mais à qui la mauvaise santé & la nécessité de vivre de régime , n'avoient point laissé d'autres choses à faire que d'être dévot , & dont la mine , au moyen de cette dévotion & de ses infirmités , étoit devenue maigre , pâle , sérieuse & austère.

Cet homme , comme je vous le dépeins , languissant , à demi-mort , d'ailleurs garçon & fort riche , qui , comme je vous l'ai dit , ne m'avoit vue que deux fois à travers ses langueurs & son intérieur triste & mortifié , avoit pris garde que j'étois jolie & bien faite.

Et comme il savoit que je n'avois point de fortune , que ma mere , qui étoit outrée de ce que je n'avois pas pris le voile , ne demanderoit pas mieux que de se défaire de moi ; qu'on lui disoit d'ailleurs que , malgré mon inconstance passée dans l'affaire de ma vocation , je ne laissois pas cependant que d'avoir de la sagesse & de la douceur , il se persuada , puisque je manquois de bien , que ce seroit une bonne œuvre que de m'aimer jusqu'à m'épouser ; qu'il y auroit de la piété à se charger de ma jeunesse & de mes agrémens , & à

les retirer pour ainsi dire dans le mariage : ce fut dans ce sens-là qu'il en parla à Madame de Sainte-Hermieres.

Elle, qui étoit bien aise de réparer l'affront que je lui avois fait en restant dans le monde, qui voyoit que la maison de ce gentilhomme ne valoit guere moins qu'un Couvent, & qu'en me mariant avec lui je lui ferois presque autant d'honneur que si elle m'avoit fait Religieuse, l'encouragea à suivre son dessein, résolut aussitôt avec lui de m'en instruire, & de me donner à dîner chez elle, où je le trouvai.

Venez, ma fille, venez que je vous embrasse, me dit-elle dès qu'elle me vit. Je n'ai jamais cessé de vous aimer, quoique j'aie un peu cessé de vous le dire. Mais laissons-là mon silence & les raisons qui l'ont causé; il faut croire que Dieu a tout fait pour le mieux : ce qui se présente aujourd'hui pour vous, me console de ce que vous avez perdu, & vous saurez ce que c'est quand nous aurons dîné. Mettons-nous à table.

Pendant qu'elle me parloit, je jettai par hasard les yeux sur le Gentilhomme en question, qui baissa gravement les siens, d'un air doux & discret pourtant, de l'air

de quelqu'un qui étoit mêlé à ce qu'on avoit à me dire.

Nous dinâmes donc : ce fut lui qui me servit le plus souvent ; il but à ma santé ; tout cela d'une manière qui m'annonçoit des vues & qui sentoît la déclaration muette & chrétienne : on devine mieux ces choses-là qu'on ne les explique ; de sorte que j'eus quelque soupçon de la vérité.

Après le repas, il passa de la table où nous étions, dans le jardin, Mademoiselle, me dit Madame de Sainte-Hermieres, vous n'avez point de bien ; votre mere ne peut vous en donner : M. le Baron de Sercour en a beaucoup ; (c'étoit le nom de notre dévot) ; c'est un homme plein de piété, qui ne croit pas pouvoir faire un meilleur usage de sa richesse, que de la partager avec une fille de qualité aussi estimable, aussi vertueuse que vous l'êtes, & dont le mérite a besoin de fortune. Il vous offre sa main : ce seroit un mariage terminé en très-peu de jours, & qui vous assureroit un établissement considérable. Il n'est question que d'en écrire à Madame votre mere ; déterminez-vous : il n'y a pas à hésiter, ce me semble, pour peu que vous réfléchissiez sur la situation où vous êtes, & sur celle où vous pouvez tomber à l'avenir.

Je vous parle en amie. Le Baron de Sercour n'est pas d'un âge rebutant : il n'a pas beaucoup de santé, j'en conviens ; il est assez incertain qu'il vive long-temps, ajoutant-elle en baissant le ton de sa voix ; mais enfin, Dieu est le maître, Mademoiselle. Si vous veniez à perdre le Baron, du moins vous laisseroit-il de quoi chérir sa mémoire ; & l'état de jeune & riche veuve, quoiqu'affligée, est encore moins embarrassant que celui d'une fille de condition qui est fort mal à son aise. Qu'en dites-vous ? Acceptez-vous le parti ?

Je restai quelques momens sans répondre. Ce mari qu'on m'offroit, cette figure de pénitent triste & languoureux ne me revenoit guere : c'étoit ainsi que je l'envisageois alors, mais j'avois de la raison.

Née sans bien, presque abandonnée de ma mere, comme je l'étois, je n'ignorois pas tout ce que ma condition avoit de fâcheux ; j'en avois déjà été effrayée plus d'une fois : c'étoit ici l'instant de penser à moi plus sérieusement que jamais, & il n'y avoit plus à m'inquiéter de cet avenir dont on me parloit, si j'épousois le Baron, qui étoit riche.

Ce mari me répugnoit, il est vrai ; mais je m'accoutumerois à lui : on s'accoutume

à tout dans l'abondance ; il n'y a guere de dégoût dont elle ne console.

Et puis , vous l'avouerez-vous ? moins à la honte de mon cœur qu'à la honte du cœur humain , (car chacun a d'abord le sien , & puis un peu de celui de tout le monde) : vous l'avouerez-vous donc ? C'est que parmi mes réflexions , j'entrevis de bien loin celle-ci , qui étoit que ce mari n'avoit point de santé , comme le disoit Madame de Sainte-Hermieres , & me laisseroit peut-être veuve de bonne-heure. Cette idée-là ne fit qu'une apparition légère dans mon esprit ; mais elle en fit une dont je ne voulus point m'appercevoir , & qui cependant contribua sans doute un peu à me déterminer.

Hé bien , Madame , qu'on écrive donc à ma mere , dis-je tristement à Madame de Sainte-Hermieres ; je ferai ce qu'elle voudra.

Le Baron de Sercour rentra dans la chambre : le cœur me battit en le voyant ; je ne l'avois pas encore si bien vu ; je tremblai en le regardant , & je le crus déjà mon maître.

Je vous apprends que voici votre femme , Monsieur le Baron , lui dit Madame de Sainte-Hermieres , & que je n'ai pas eu de peine à la résoudre.

Là-dessus je le saluai toute palpitante. Elle me fait bien de l'honneur, répondit-il, en me rendant mon salut avec une satisfaction qu'il modéra tant qu'il put, de crainte qu'elle ne fut immodeste, mais qui, malgré qu'il en eût, ranima ses yeux ordinairement éteints.

Il me tint ensuite quelques discours, dont je ne me ressouviens plus, qui étoient fort mesurés & fort retenus, & cependant plus amoureux que galans; des discours d'un dévot qui aime.

Enfin, il fut conclu que le Baron écriroit dès ce jour-là à ma mere; que Madame de Sainte-Hermieres joindroit une lettre à la sienne, & que je mettrois deux mots au bas de celle de cette Dame, pour marquer que j'étois d'accord de tout.

On convint aussi de tenir l'affaire secrette, & de ne la déclarer que le jour du mariage, parce que le Baron avoit un neveu qui étoit son héritier, & qu'il n'étoit pas nécessaire d'instruire d'avance.

Ce neveu, tout absorbé qu'il étoit, disoit-on, dans la piété la plus profonde, avoit pu cependant compter tout doucement sur la succession de son oncle, d'autant plus que les contradictions qu'il avoit essuyées de la part de son Evêque, & que l'impossi-

bilité où il, s'étoit vu de s'avancer dans les Ordres , l'avoit obligé de quitter le petit collet il n'y avoit que deux mois.

Et ce garçon si pieux , que M. le Baron ne nommoit pas , cet héritier qu'on craignoit de chagriner trop-tôt , & que ce petit collet qu'on disoit qu'il n'avoit plus , m'avoit d'abord fait reconnoître ; c'étoit cet Abbé dont j'avois délivré mon amie la Religieuse.

Vous observerez que depuis ce qui s'étoit passé entre lui & moi , il étoit venu assez souvent me voir chez M. Villot , tant pour me remercier du silence que j'avois gardé sur son aventure , que pour me conjurer d'avoir toujours cette charité-là pour lui (c'étoit ainsi qu'il appelloit ma discrétion) , & pour m'assurer qu'il ne songeoit plus à la Religieuse ; en quoi il ne me trompoit pas. Il venoit même me trouver quelquefois dans une grande allée qui étoit près de notre maison , où j'avois coutume de me promener en lisant : on nous y avoit vu plusieurs fois ensemble ; on savoit qu'il venoit de temps en temps au logis , & cela ne tiroit à aucune conséquence ; au contraire , on m'en estimoit davantage : on le croyoit presque un Saint,

Il y avoit alors quelque-temps que je

ne l'avois vu, & il vint le surlendemain du jour où tout ce que je viens de vous dire avoit été arrêté chez Madame de Sainte-Hermieres.

J'étois dans notre jardin quand il arriva, & sur la connoissance que j'avois du caractère de l'Abbé, aussi-bien que de la corruption de ses mœurs, qui devoit lui faire souhaiter d'être riche, je pensois au chagrin que lui feroit mon mariage avec son oncle quand on le déclareroit; mais il le savoit déjà.

Il falloit bien que Madame de Sainte-Hermieres eût été indiscrete, & qu'elle eût confié l'affaire à quelque bonne amie, qui en eût à son tour fait confidence à quelqu'un qui l'eût dit à l'Abbé.

Bonjour, Mademoiselle, me dit-il en m'abordant; j'apprends que vous allez épouser le Baron de Sercour, & je viens d'avance assurer ma tante de mes respects.

Je rougis de ce discours, comme si j'avois eu quelque chose à me reprocher à son égard. Je ne fais, lui répondis-je, qui vous a si bien instruit, mais on ne vous a pas trompé. Je vous dirai au reste que ce n'a été qu'après m'être promise à M. de Sercour, que j'ai su que vous étiez son neveu; & que je ne vous aurois point fait

un mystère de notre mariage, s'il ne l'avoit pas exigé lui-même : c'est lui qui a voulu qu'on l'ignorât ; & le seul regret que j'aie dans cette affaire, c'est qu'elle vous prive d'une succession que je n'aurois pas songé à vous ôter. Mais, mettez-vous à ma place ; je n'ai point de bien, vous le savez, & si j'avois refusé le Baron, ma mere, qui voudroit être débarrassée de moi, ne me l'auroit jamais pardonné.

Puisque j'avois à perdre le bien de mon oncle, me repartit-il, avec un souris assez forcé, j'aime mieux que vous l'ayez qu'une autre.

M. Villot, qui étoit dans le jardin, & qui s'approcha de nous, interrompit notre conversation en saluant l'Abbé, qui resta encore un quart-d'heure, qui me quitta ensuite avec une tranquillité que je ne crus pas vraie, & qu'il, ce me semble, lui donnoit en cet instant l'air d'un fourbe : voilà du moins comment cela me frappa, & vous verrez que j'en jugeois bien.

Il continua de me voir, & même plus fréquemment qu'à l'ordinaire ; si fréquemment, que le Baron, qui le sut, m'en demanda la raison. Je n'en fais aucune, lui dis-je, si ce n'est qu'il est mon voisin, & qu'il faut qu'il passe près du logis pour

alle
que
sou
vrai
J
aprè
vou
me
per
lui
que
dam
V
temp
cette
nos
de f
dessu
dém
par
silenc
ou m
je bl
froid
Qu
tranq
alla
me q
cours

aller chez Madame de Sainte-Hermieres, que depuis quelque-temps il va voir plus souvent que de coutume ; comme il étoit vrai.

J'oublie de remarquer que ce neveu , après m'avoir fait le compliment que je vous ai dit sur mon mariage, dont il ne me parla plus , m'avoit prié de ne dire à personne qu'il en fût informé, & que je lui en avois donné ma parole ; de sorte que je n'en avertis ni le Baron, ni Madame de Sainte-Hermieres.

Vous observerez aussi que, pendant le temps que j'étois comme brouillée avec cette Dame, il ne m'avoit jamais, dans nos conversations, paru faire grand cas de sa piété : non qu'il se fût expliqué là-dessus d'une maniere ouverte ; je n'avois démêlé ce que je dis-là que par ses mines, par de certains sourires, & que par son silence, quand je lui montrois mon estime ou ma vénération pour cette veuve, que je blâmois d'ailleurs du motif de son refroidissement pour moi.

Quoiqu'il en soit, cet Abbé, dont la tranquillité m'avoit semblé si fausse, s'en alla chez Madame de Sainte-Hermieres en me quittant, dîna chez elle, & dans le cours de sa visite eut des façons, lui tint

des discours qui la surprirent, à ce qu'elle me confia le lendemain.

Croiriez-vous, Madame, lui avoit-il dit, que ce qui m'a le plus coûté dans l'état Ecclésiastique où vous m'avez vu, ait été de surmonter une violente inclination que j'avois ? Je puis l'avouer à présent, que mon penchant n'a plus rien de répréhensible, & que la personne pour qui je le sens, peut me faire la grace de recevoir mon cœur & ma main.

Et pendant qu'il tenoit ce discours, ajouta-t-elle, ses regards se sont tellement attachés & fixés sur moi, que je n'ai pu m'empêcher de baisser les yeux. Qu'est-ce donc que cela signifie, & à quoi songe-t-il ? Quand je serois d'humeur à me remarier, ce qu'à Dieu ne plaise. ce ne seroit pas un homme de son âge que je choisirois, & il faut sans doute que j'aie mal entendu.

Je ne fais plus ce que je lui répondis ; mais cet homme trop jeune pour devenir son mari, ne l'étoit point trop pour lui plaire. Ne lui parlez point de ce que je vous rapporte-là, me dit-elle ; j'ai peut-être eu tort d'y faire attention ; & elle n'y en fit que trop dans la suite.

Cependant on reçut des nouvelles de ma
mere,

mere , qui envoyoit le consentement le plus complet , joint à la lettre du monde la plus honnête , avec une autre lettre pour Madame de Sainte-Hermieres, dans laquelle il y avoit quelques lignes pour moi. De sorte qu'on alloit hâter notre mariage , quand tout fut arrêté par une maladie qui me vint , qui fut aussi longue que dange-reuse , & dont je fus plus de deux mois à me rétablir.

L'Abbé, pendant qu'elle dura ; parut s'inquiéter extrêmement de mon état , & ne passa pas un jour sans me voir , ou sans venir savoir comme j'étois : jusques-là , que le Baron , à qui son neveu , devenu libre , avoit avoué qu'il se marieroit volontiers , s'il trouvoit une personne qui lui convînt , s'imagina qu'il avoit des vues sur moi , & me demanda ce qui en étoit. Non , lui repartis-je , votre neveu ne m'a jamais rien témoigné de ce que vous me dites-là ; il ne s'intéresse à moi que par de simples sentimens d'estime & d'amitié ; & c'étoit aussi ma pensée ; je n'en savois pas davan-tage.

Enfin , je guéris , & comme je n'allois épouser le Baron que par un pur motif de raison qui me coûtoit , cela me laissoit encore un peu de tristesse , qu'on prit pour

un reste de foiblesse ou de langueur, & le jour de notre mariage fut fixé ; mais ce fut le Baron de Sercour, & non Madame de Sainte-Hermières, qui me pressa de hâter ce jour-là.

Ce que je trouvai même d'assez singulier, c'est qu'elle cessa, depuis ma convalescence, de m'encourager à me donner à lui, comme elle avoit fait auparavant ; il me paroïssoit, au contraire, qu'elle n'eût pas désapprouvé mes dégoûts.

Vous êtes rêveuse, je le vois bien, me dit-elle un matin qu'elle étoit venue chez moi, & je vous plains, je vous l'avoue.

La veille du jour de notre mariage, elle souhaita que je vinsse passer toute la journée chez elle, & que j'y couchasse.

Ecoutez, me dit-elle sur le soir, il n'y a encore rien de fait, ouvrez-moi votre cœur ; vous sentez-vous trop combattue ? N'allons pas plus loin ; je me charge de vous excuser auprès de la Marquise, n'en foyez pas en peine, & ne vous sacrifiez point. A l'égard du Baron, son neveu va lui parler. Est-ce que l'Abbe est instruit, lui repartis-je ? Oui, me répondit-elle, il vient de me le dire ; il fait tout, & l'ignore par où. Hélas ! Madame, repris-je, je n'ai suivi que vos conseils, il n'est plus temps

de se dédire. Ma mere , qui ne m'aime point , ne feroit pas si traitable que vous le croyez : & nous nous sommes trop avancés pour ne pas achever.

N'en parlons donc plus , me dit-elle d'un air plus chagrin que compatissant : l'Abbé arriva alors : vous avez , dit-on , compagnie ce soir , Madame ; mon oncle fera-t-il des vôtres ? Et n'y a-t-il rien de changé , lui dit-il ? Non , c'est toujours la même chose , repartit-elle. A propos , Madame de Clarville (c'étoit une de ses amies & de celles du Baron) doit être de notre souper : elle me l'a promis ; j'ai peur qu'elle ne l'oublie , & je suis d'avis de l'en faire ressouvenir par un petit billet. Mademoiselle , ajouta-t-elle , j'ai depuis hier une douleur dans la main , j'aurois de la peine à tenir ma plume , vuulez-vous bien écrire pour moi ? Volontiers , lui dis-je , vous n'avez qu'à dicter. Il ne s'agit que d'un mot , reprit-elle , & le voici :

Vous savez que je vous attends ce soir , ne me manquez pas.

Je lui demandai si elle vouloit signer : non , me dit-elle , il n'est pas nécessaire , elle saura bien ce que cela signifie.

Aussi-tôt elle prit le papier : sonnez , Monsieur , dit-elle à l'Abbé , il est temps

qu'on le porte. Mais non, arrêtez ; vous ne souperez point avec nous, cela ne se peut pas : je suis même d'avis que vous nous quittiez avant que le Baron arrive, & vous aurez la bonté de rendre en passant le billet à Madame de Clarville ; vous ne vous détournerez que d'un pas.

Donnez, Madame, répondit-il, votre commission va être faite. Il se leva & partit. A peine venoit-il de sortir, que le Baron entra avec un de ses amis. Nous soupâmes fort tard. Madame de Clarville, que je ne connoissois pas, ne vint point ; Madame de Sainte-Hermieres ne fit pas même mention d'elle. Après le souper, nous entendîmes sonner onze heures.

Mademoiselle, me dit Madame de Sainte-Hermieres, il est assez tard pour une convalescente, vous devez demain être à l'Eglise dès cinq heures du matin, allez vous reposer. Je n'insistai point, je pris congé de la compagnie, & de M. de Sercour, qui me prit la main, & ne fit que l'approcher de sa bouche sans la baiser.

Madame de Sainte-Hermieres pâlit en m'embrassant. Vous avez plus besoin de repos que moi, lui dis-je, & je partis. Une de ses femmes me suivit jusqu'à ma chambre, dont la clef étoit à la porte ; elle me dés-

habilla en partie , je la renvoyai avant que de me mettre au lit & elle emporta ma clef.

Il faut vous dire que je logeois dans une aile du Château assez retirée , & qui , par un escalier dérobé , rendoit dans le jardin , d'où l'on pouvoit venir à ma chambre.

Je n'avois nulle envie de dormir , & je me mis à rêver dans un fauteuil , où je m'oubliai plus d'une heure. Après quoi , plus éveillée encore que je ne l'avois été d'abord , je vis des livres qui étoient sur une tablette , & j'en pris un pour me procurer un peu d'assoupissement par la lecture.

Je lus en effet plus d'une demi-heure , & jusqu'au moment où je me sentis assez fatiguée , de sorte que j'avois déjà jetté le livre sur la table , & j'allois achever de me déshabiller pour me mettre au lit , quand j'entendis quelque bruit dans un petit cabinet attenant ma chambre , & dont la porte n'étoit même qu'un peu plus d'à moitié poussée.

Ce bruit continua , j'en fus émue , & dans mon émotion , je criai qui est-là ? N'ayez point de peur , Mademoiselle , me répondit une voix que je pus connoître à travers la frayeur qu'elle me fit , & aussi-

tôt je vis paroître l'Abbé, qui d'un air riant sortit du cabinet.

Je restai quelque-temps les yeux ouverts sur lui, toute saisie & sans pouvoir lui rien dire. Ah ! mon Dieu, que faites-vous-là, Monsieur, lui dis-je ensuite, respirant avec peine ; qui vous a mis ici ? Ne craignez rien, me dit-il, en s'asseyant hardiment à côté de moi ; je n'y suis simplement que pour y être.

Eh ! quel est votre dessein ? poursuivis-je d'un ton de voix plus fort. Sortez tout-à-l'heure, ajoutai-je en me levant pour ouvrir la porte ; mais, comme je vous l'ai dit, la femme-de-chambre l'avoit fermée. Me voilà au désespoir, & je voulus ouvrir une fenêtre pour appeller. Non, non, je vais me retirer dans un moment par l'escalier dérobé, me dit-il, en m'arrêtant par le bras : croyez-moi, point de bruit ; tout est couché, tout dort ; & quand vos cris feroient venir du monde, tout ce qu'on en pourra penser, c'est que j'aurai voulu abuser du rendez-vous & de l'heure où nous sommes ; mais on n'en croira pas moins que je suis ici de votre aveu.

De mon aveu, méchant ! un rendez-vous ! m'écriai-je. Oui, me dit-il ; en voici la preuve, lisez votre billet. il me montra

celui que Madame de Sainte-Hermieres m'avoit fait écrire pour elle.

Ah ! l'indigne, l'abominable homme ! Ah ! monstre que vous êtes , lui dis-je en retombant dans mon fauteuil : ah , mon Dieu !

Ma surprise & mes pleurs me couperent alors la parole ; je fondis en larmes , je me débattois comme une égarée dans mon fauteuil.

Il vit mon état sans s'émouvoir , & avec la tranquillité d'un scélérat. Je fus tentée de me jeter sur lui , de le déchirer si je l'avois pu ; & puis tout-à-coup , par un autre mouvement , je tombai à ses genoux : Ah ! Monsieur , lui dis-je , Monsieur , pour quoi me perdez-vous ? Que vous ai-je fait ? Souvenez-vous de l'estime qu'on a pour vous ; souvenez-vous du service que je vous ai rendu : je me suis tue , je me tairai toute ma vie.

Il me releva , toujours avec le même sang froid. Quand vous ne vous tairiez pas , vous n'en seriez point crue ; vous passeriez pour une jalouse , me répondit-il , & vous ne pouvez plus me faire tort. Calmez-vous , tout ceci va finir , & je vous sers ; je ne veux que vous délivrer d'un mariage qui vous répugne à vous-même , & qui alloit me ruiner : voilà tout.

Pendant qu'il me tenoit ce discours , j'entendis la voix de plusieurs personnes : on ouvrit subitement ma porte , & le premier objet qui me frappa , ce fut M. le Baron de Sercour , accompagné de Madame de Sainte-Hermieres , tous deux suivis de cet ami qui avoit soupé avec nous , & qui tenoit une épée nue , & de trois ou quatre domestiques de la maison qui étoient armés.

Le Baron & son ami avoient couchés au Château ; Madame de Sainte-Hermieres les avoit retenus , sous prétexte qu'ils seroient le lendemain plus près de l'Eglise où l'on devoit se rendre de grand matin ; & cette Dame avoit ordonné qu'on les éveillât tous deux , leur avoit fait dire qu'on l'avoit réveillée elle-même , pour l'avertir qu'il y avoit du bruit dans sa chambre , qu'on y entendoit différentes voix ; qu'à la vérité je ne criois point , mais qu'on présumoit ou qu'on m'en empêchoit , ou que je n'osois crier ; qu'il y avoit apparence que c'étoient des voleurs , & qu'elle conjuroit ces Messieurs de venir à mon secours & au sien , avec ses gens qui étoient tous levés.

Et voilà pourquoi je les vis tous armés quand ils ouvrirent ma porte.

L'Abbé qui savoit bien ce qui arriveroit ,

venoit de me remettre dans mon fauteuil , & me tenoit encore une main quand ils parurent.

Je me retournai avec cet air de désolation que j'avois , & le visage tout baigné de pleurs.

A cette apparition , je fis un cri de douleur qu'on dut attribuer à la confusion que j'avois de me voir surprise avec l'Abbé ; ajoutez à cela que mes larmes déposoient encore contre moi : car puisque je n'avois appelé personne , d'où pouvoient-elles venir dans les conjonctures où j'étois , que de l'affliction d'une Amante qui va se séparer de ce qu'elle aime.

Je me souviens que l'Abbé se leva lui-même d'un air assez honteux.

Quoi ! vous, Mademoiselle ! vous , que j'ai crue si vertueuse ! Ah ! Madame , voyez : à qui se fierat-on , dit alors M. de Sercour.

Il me fut impossible de répondre , mes sanglots me suffoquoient. Pardonnez-moi le chagrin que je vous donne , Monsieur , lui dit alors l'Abbé ; ce n'est que depuis trois ou quatre jours que je fais l'intérêt que vous prenez à Mademoiselle , & la nécessité où elle est , dit-elle , de vous épouser. Dans le trouble où la jettoit ce mariage , elle a souhaité de me voir encore

une fois , & c'est une consolation que je n'ai pu lui refuser. J'ai cédé à ses chagrins , au billet que voici , ajouta - t - il , en lui faisant lire le peu de mots qu'il contenoit : enfin , Monsieur , elle pleuroit , elle pleure encore , elle est aimable , & je ne suis qu'un homme.

Quoi ! ce billet. . . m'écriai-je alors ; & je m'arrêtai-là ; je n'eus pas la force de continuer , je demeurai sans sentiment dans mon fauteuil

L'Abbé s'éclipsa ; il fallut emporter M. de Sercour , qui , me dit-on , se trouva mal aussi , & qui ensuite voulut absolument s'en retourner chez lui.

A mon égard , revenue à moi par les soins de la complice de l'Abbé , (je parle de Madame de Sainte-Hermieres , dont vous avez déjà dû entrevoir la perfidie , & qui se retira dès que je commençai à ouvrir les yeux) , en vain demandai-je à lui parler , elle ne revint point ; je ne vis que ses femmes. La fièvre me reprit , & l'on me transporta dès six heures du matin chez M. Villot , encore plus désespérée que malade.

Vous jugez bien que mon aventure éclata de toutes parts de la maniere du monde la plus cruelle pour moi : en un

mot, elle me déshonora, c'est tout dire.

M. le Baron & Madame de Sainte-Hermieres l'écrivirent à ma mere, en lui renvoyant son consentement à notre mariage. Quant au scélérat d'Abbé, cette Dame, quelques-jours après, fut si bien l'excuser auprès de son oncle, qu'elle le réconcilia avec lui.

Ce dernier, qui m'aimoit, me déchira si chrétiennement, & gémit de mon prétendu désordre avec des expressions si intéressantes, si malignes & si pieuses, qu'on ne sortoit d'auprès de lui que la larme à l'œil de mon égarement, pendant que flétrie & perdue dans l'esprit de tout le monde, je passai près de trois semaines à lutter contre la mort, & sans autre ressource, pour ainsi dire, que la charité de M. & de Madame Villot, qui me secoururent avec tout le soin imaginable, malgré l'abandon où ma mere, dans sa fureur, leur annonça qu'elle alloit me laisser. Ces bonnes gens furent les seuls qui résisterent au torrent de l'opprobre où je tombai : non qu'ils me crussent absolument innocente; mais jamais il n'y eut moyen de leur persuader que je fusse aussi coupable qu'on le supposoit.

Cependant ma fièvre cessa, & ma pre-

miere attention, dès que je me vis en état de m'expliquer, ce fut de leur raconter tout ce que je savois de mon histoire, & de leur dire les justes soupçons que j'avois que Madame de Sainte-Hermieres étoit de moitié avec le neveu qu'ils croyoient un homme de bien, & que je crus pouvoir démaquer, en leur confiant sous le sceau du secret, l'aventure de ce misérable avec la Religieuse.

Il ne leur en fallut pas davantage pour achever de les désabuser sur mon compte, & dès cet instant, ils ne cessèrent de soutenir par-tout avec courage, que le Public étoit trompé, qu'on jugeoit mal de moi, qu'on le verroit peut-être quelque jour, (& ils prophétisoient) ; qu'il étoit faux que l'Abbé fût mon Amant, ni qu'il eût jamais osé me parler d'amour ; qu'à la vérité il étoit question d'un fait incompréhensible, & qui mettoit l'apparence contre moi, mais que je n'y avois point d'autre part que d'en avoir été la victime.

Ils avoient beau dire, on se moquoit d'eux, & je passai trois mois dans le désespoir de cet état-là.

Je voulus d'abord paroître pour me justifier dès que je pus sortir, mais on me fuyoit ; il étoit défendu à mes compagnes
de

de m'approcher , & je pris le parti de ne me plus montrer.

Confinée dans ma chambre , toujours noyée dans les pleurs , méconnoissable à force d'être changée , j'implorois le Ciel , & j'attendois qu'il eût pitié de moi , sans oser l'espérer.

Il m'exauça cependant , & fit la grace à Madame de Sainte-Hermieres de la punir pour la sauver.

Elle étoit allée rendre visite à une de ses amies ; il avoit plu beaucoup la veille , les chemins étoient rompus , & son carrosse versa dans un profond & large fossé , dont on ne la retira qu'évanouie & à moitié brisée. On la reporta chez elle ; la fièvre se joignit à cet accident , qui avoit été précédé d'un peu d'indisposition , & elle fut si mal , qu'on crut qu'elle n'en réchapperoit point.

Un ou deux jours avant qu'on désespérât d'elle , une de ses femmes , qui étoit mariée , prête d'accoucher , qui souffroit beaucoup , & qui se vit en danger de mourir , dans la peur qu'elle en eut , se crut obligée de révéler une chose qui me concernoit , & qui chargeoit sa conscience.

Elle déclara donc en présence de témoins , que la veille de mon mariage avec M. de

Sercour , l'Abbé lui avoit fait présent d'une assez jolie bague , pour l'engager à l'introduire sur le soir dans le cabinet de la chambre où je devois coucher.

Je répondis d'abord que j'y consentois, raconta-t-elle, à condition que Mademoiselle de Tervire en fût d'accord, & que je l'en avertirois : là-dessus il me pria instamment de n'en rien faire ; & après m'avoir demandé le secret : n'est-il pas cruel , me dit-il , que mon oncle , tout moribond qu'il est , épouse demain Mademoiselle de Tervire pour la laisser veuve au bout de six mois , peut-être maîtresse d'une succession qui m'appartient comme à son héritier naturel ? Mon projet est donc de le détourner de ce mariage , qui m'enleve un bien dont je ferai sûrement un meilleur & plus digne usage que cette petite coquette , qui le dépenseroit en vanités : vous y gagnerez vous-même , & voici toujours , avec la bague un billet de mille écus que je vous donne , & qui , en attendant mieux , vous fera payé dès que le Baron aura les yeux fermés. Il n'est question que de me cacher ce soir , pendant qu'on soupera , dans le cabinet de la chambre où Mademoiselle de Tervire couchera , & une heure après , c'est-à-dire , entre minuit & une

heure, d'aller dire à Madame de Sainte-Hermieres qu'on entend du bruit dans cette chambre, afin qu'elle y vienne avec le Baron, qui, me trouvant-là avec la jeune personne, ne doutera pas que nous ne nous aimions tous deux, & renoncera à l'épouser : voilà tout.

La bague & le biller me tenterent, je le confesse, ajouta la femme-de-chambre; je me rendis, je l'introduisis dans le cabinet; & non-seulement le mariage a été rompu, mais ce que je me reproche le plus, & ce qui m'oblige à une réparation éclatante, c'est le tort que j'ai fait par-là à Mademoiselle de Tervire, dont la réputation en a tant souffert, & à qui je vous prie tous de demander pardon pour moi..

Les témoins de cette scene la répandirent par-tout, & quand il n'en seroit pas arrivé davantage, c'en étoit assez pour me justifier : mais il restoit encore une coupable, à qui Dieu, dans sa miséricorde, vouloit accorder le repentir de son crime.

Je parle de Madame de Sainte-Hermieres, qui, le lendemain même de ce que je viens de vous dire, & en présence de sa famille, de ses amis & d'un Ecclésiastique qui l'avoit assistée, remit un paquet cacheté & écrit de sa main à M. Villot,

qu'elle avoit envoyé chercher , le chargea de l'ouvrir , d'en publier , d'en montrer le contenu avant ou après sa mort , comme il lui plairoit , & finit enfin par lui dire : J'aurois volontiers fait presser Mademoiselle de Tervire de venir ici , mais je ne mérite pas de la voir , c'est bien assez qu'elle ait la charité de prier Dieu pour moi. Adieu , Monsieur ; retournez chez vous , & ouvrez ensemble ce paquet , qui la consolera. M. Villot sortit en effet , & revint vite au logis , où conformément à la volonté de cette Dame , nous lûmes le papier , qui avoit laissé pour le moins autant de curiosité que d'étonnement à ceux qui avoient entendu ce que Madame de Sainte-Hermiers avoit dit en le remettant à M. Villot , & voici à peu près & en peu de mots ce que ce papier contenoit.

» Prête à paroître devant Dieu , & à
» lui rendre compte de mes actions , je
» déclare à M. le Baron de Sercour qu'il
» ne doit rien imputer à Mademoiselle de
» Tervire de l'aventure qui s'est passée
» chez moi , & qui a rompu son mariage
» avec elle. C'est moi & une autre per-
» sonne , (qu'elle ne nommoit point) ,
» qui avons faussement supposé qu'elle
» avoit de l'inclination pour le neveu de

» M. le Baron. Ce rendez-vous que nous
 » avons dit qu'elle lui avoit dunné la nuit
 » dans sa chambre, ne fut qu'un complot
 » concerté entre cette personne & moi pour
 » la brouiller avec M. de Sercour. Je
 » meurs pénétrée de la plus parfaite estime
 » pour la vertu de Mademoiselle de Ter-
 » vire, à qui je n'ai nui que dans la
 » crainte du tort que cette autre personne
 » menaçoit de me faire à moi-même, si
 » j'avois refusé d'être complice ».

Il me seroit impossible de vous exprimer
 tout ce que cet écrit me donna de con-
 solation, de calme & de joie ; vous en
 jugerez par l'excès de l'infortune où j'avois
 languï.

M. Villot alla sur le champ lire & mon-
 trer ce papier par-tout, & d'abord à M.
 de Sercour, qui partit aussi-tôt pour venir
 me voir, & me faire des excuses.

Enfin, tout le monde revint à moi ; les
 visites ne finissoient point ; c'étoit à qui
 m'accableroit de caresses, de témoignages
 d'estime & d'amitié. Tous ceux qui avoient
 connu ma mere lui écrivirent, & l'Abbé,
 devenu à son tour l'exécration du Public
 aussi bien que de son oncle, se vit forcé
 de sortir du pays, & de fuir à trente
 lieues de là, dans une assez grosse Ville,

ou , deux ans après , on apprit que sa mauvaïse conduite & ses dettes l'avoient fait mettre en prison , où il finit ses jours.

La femme-de-chambre de Madame de Sainte-Hermières ne mourut point ; cette Dame elle-même survécut à son écrit , qui m'avoit si bien justifiée , & se retira dans une petite Terre écartée , où elle vivoit encore quand j'ai sorti du pays. Le Baron de Sercour , que je traitai toujours fort poliment par-tout où je le rencontraï , voulut renouer avec moi , & proposa de conclure le mariage ; mais je ne pus m'y résoudre , il m'avoit trop peu ménagée.

J'avois alors dix-sept ans & demi , quand une Dame , que je n'avois jamais vue , & qui étoit extrêmement âgée , arriva dans le pays. Il y avoit au moins cinquante-cinq ans qu'elle l'avoit quitté , & elle y revenoit , disoit-elle , pour y revoir sa famille & pour y finir ses jours.

Cette Dame étoit une sœur de feu M. de Tervire mon grand-pere , qu'un jeune & riche négociant avoit épousée dans notre Province , où quelques affaires l'avoient amené. Il y avoit bien trente-cinq ans qu'elle étoit veuve , & il ne lui étoit resté qu'un fils , qui pouvoit en avoir quarante. Je ne saurois me dispenser d'entrer

dans ce détail, puisqu'il doit servir à vous éclaircir de ce que vous allez, entendre, & que c'est d'ici que les plus importantes aventures de ma vie vont tirer l'origine.

Vous m'avez vue rejetée de ma mere dans mon enfance, manquant d'asyle ; & maltraitée de mes tantes dans mon adolescence, réduite enfin à me réfugier dans la maison d'un payfan, (car mon Fermier en étoit un), qui me garda cinq années entieres, à qui j'aurois été à charge par la médiocrité de ma pension, chez qui même je n'aurois pas eu le plus souvent de quoi me vêtir, sans son amitié pour moi, & sans sa reconnoissance pour mon grand-pere.

Me voici à présent parvenue à l'âge de la jeunesse ; voyons les événemens qui m'y attendent.

Cette Dame dont je viens de vous parler, ne sachant pas où se loger en arrivant, ni qui pourroit la recevoir depuis la mort de mon grand-pere, s'étoit arrêtée dans la Ville la plus prochaine, & de là avoit envoyé au Château de Tervire tant pour savoir par qui il étoit occupé, que pour avoir des nouvelles de sa famille.

On trouva Tervire, ce frere cadet de mon pere, qui depuis deux ou trois jours

y étoit arrivé d Bourgogne, où il vivoit avec sa femme, dont je ne vous ai rien dit, & qui y avoit ses biens, & où le peu d'accueil qu'on avoit toujours fait à ce cadet dans nos cantons depuis le désastre de son aîné, l'avoit comme obligé de se retirer.

Je vous ai déjà fait observer que la Dame en question avoit un fils, & il faut que vous sachiez encore que ce fils, à qui, comme à un riche héritier, elle avoit donné toute l'éducation possible, & que dans sa jeunesse elle avoit envoyé à Saint-Malo pour y régler quelques restes d'affaires, y étoit devenu amoureux de la fille d'un Artisan, fort vertueuse & fort raisonnable, disoit-on, mais qui avoit une sœur qui ne lui ressembloit pas; une malheureuse aînée, qui n'avoit de commun avec elle que la beauté, & qui pis est, dont la conduite avoit personnellement déshonoré le pere & la mere, qui la souffroient.

Son autre sœur, malgré cet opprobre de sa famille, n'en étoit pas moins estimée, quoique la plus belle, & ce ne pouvoit être là que l'effet d'une sagesse bien prouvée & bien exempte de reproche.

Quoi qu'il en soit, le fils de Madame Durfan, (c'étoit le nom de la Dame dont

il s'agit) éperdu d'amour pour cette aimable fille , fit à son retour de Saint-Malo tout ce qu'il put auprès de sa mère pour obtenir la permission d'épouser sa maîtresse.

Madame Dursan , que quelques amis avoient informée de tout ce que je viens de vous dire, frémit d'indignation aux instances de son fils, s'emporta contre lui , l'appella le plus lâche de tous les hommes s'il persistoit dans son dessein , qu'elle traitoit d'horrible & d'infâme.

Son fils après quelques autres tentatives qui furent encore plus mal reçues, bien convaincu à la fin de l'impossibilité de gagner sa mere, acheva sans bruit de perdre le peu de raison que l'espérance de réussir lui avoit laissée , ferma les yeux sur tout ce qu'il alloit sacrifier à sa passion , & résolut froidement sa ruine.

Il trouva le moyen de voler vingt-mille francs à sa mere , partit pour Saint-Malo , rejoignit sa maîtresse , qu'il abusa par un consentement qui paroissoit être de sa mere , dont il avoit contrefait l'écriture , eut le tems de l'épouser avant que Madame Dursan , qui s'apperçut trop tard de son vol , pût y mettre obstacle , & la força ensuite de se sauver avec lui, pour échaper

aux poursuites de sa mere , après lui avoir avoué qu'il l'avoit trompée.

Trois ou quatre ans après , il avoit écrit deux ou trois fois de suite à Madame Durfan , qui , pour toute réponse au repentir qu'il marquoit avoir de sa faute , lui fit mander à son tour qu'elle ne vouloit plus entendre parler de lui , & qu'elle n'avoit que sa malédiction à lui donner,

Durfan , qui connoissoit sa mere , & qui se jugeoit lui-même indigne de pardon , désespéra de la faire changer de sentiment , & cessa de la fatiguer par ses lettres.

Son mariage auroit sans doute été déclaré nul s'il avoit voulu : son âge , l'extrême inégalité des conditions , l'infamie de ces petites gens avec lesquels il s'étoit allié , les crédits & les richesses de sa mere , tout étoit pour lui , tout l'auroit aidé à le tirer d'affaire , s'il avoit seulement commencé par se séparer de cette fille ; & quelques personnes , à qui il avoit d'abord confié le lieu de sa retraite , le lui proposerent deux ou trois mois après son évasion , persuadées qu'il n'y répugneroit pas , d'autant plus qu'il sentoit alors tout le tort qu'il s'étoit fait. Quelle apparence d'ailleurs , qu'après ses extravagances passées , qui mon-
troient si peu de cœur , il fût de caractère

à s'effrayer d'une mauvaise action de plus ? Celle-ci l'arrêta cependant. On ne connoît rien aux hommes ; & cet insensé , qui s'étoit si peu soucié de ce qu'il se devoit à lui-même , qui n'a pas hésité d'être si lâche à ses dépens , refusa tout plutôt que de l'être aux dépens de sa femme , pour qui sa passion étoit déjà éteinte.

De sorte que tout le monde l'abandonna , & il y avoit plus de dix-sept ans qu'on ne savoit ce qu'il étoit devenu.

Tervire le cadet , qui avoit autrefois été instruit d'une partie de ce que je vous dis-là par son pere , à qui Madame Durfan l'avoit écrit , présuma que son fils étoit mort , puisqu'elle revenoit finir ses jours dans sa patrie , ou du moins se flatta qu'il ne se feroit pas reconcilié avec elle , & qu'en cultivant ses bonnes graces , il pourroit encore être substitué à la place de ce fils , comme il l'avoit été à celle de mon pere.

Plein de cette espérance flatteuse , & déjà tout ému de convoitise , le voilà qui part pour aller trouver sa tante , & qui , dans sa petite tête (car il avoit peu d'esprit) , projette en chemin les moyens d'envahir la succession : moyens aussi fots que lui , & qui se terminèrent , comme on en

a jugé depuis , à prodiguer les respects ; les airs d'attachement , les complaisances , & toutes sortes de finesse de cette espece. Ce fut-là tout ce qu'il put imaginer de plus adroit.

Mais, malheureusement pour lui , il avoit affaire à une femme de bon sens , d'un caractère simple & tout uni , que ses façons choquerent , qui comprit tout-d'un-coup à quoi elles tendoient , & qu'elles dégoutèrent de lui.

Il lui offrit son Cbâteau , qu'elle refusa ; mais comme il ne l'habitoit point , qu'il avoit fixé sa demeure ailleurs , & bien loin de-là , qu'elle y avoit été élevée , elle s'offrit de l'acheter avec la terre de Tervire.

Il ne demandoit pas mieux que de s'en défaire , & un autre que lui en auroit généreusement laissé le marché à la discrétion d'une tante aussi riche , aussi âgée , dont il pouvoit même arriver qu'il héritât , & c'eût été là sûrement une marque de zele & de désintéressement bien entendu : mais les petites ames ne se fient à rien ; il ne s'étoit préparé qu'à des respects sans conséquence ; il étoit d'ailleurs tanté du plaisir présent de vendre bien cher ; & ce neveu , par pure avarice , oublia les intérêts de son avarice même.

Il céda son Château après avoir honteusement chicané sur le prix avec Madame Durlan, qui l'acheta plus qu'il ne valoit, mais qui en avoit envie, & qui le lui paya sur le champ.

Tout l'avantage qu'elle eut dans cette occasion par-dessus une étrangere, ce fut d'être rançonnée avec des révérences, avec des tons doux & respectueux, à la faveur desquels il croyoit habilement tenir bon sur le marché, sans qu'elle y prit garde.

Dès le lendemain, elle alla loger dans le Château, qu'elle le pria sans façon de lui laisser libre le plutôt qu'il pourroit, & dont il sortit huit jours après pour s'en retourner chez lui, fort honteux du peu de succès de ses respects & de ses courbettes dont il vit bien qu'elle avoit deviné les motifs, & qui n'avoient servi qu'à la faire rire, sans compter encore le chagrin qu'il eut de me laisser dans le Château où le bon homme Villot qui connoissoit cette Dame, m'avoit amenée depuis cinq ou six jours, où je plaisois, où mes façons ingénues réussissoient auprès de Madame Durlan qui commençoit à m'aimer, qui me caressoit, avec qui je m'accoutumois insensiblement, que je trouvois en effet bonne & franche, avec qui j'étois le lendemain plus à mon aise & plus libre que la veille, qui de son côté prenoit plaisir à voir qu'elle me ga-

guoit le cœur ; qui , pour surcroît de bonne fortune pour moi , avoit retrouvé au Château un portrait qu'on avoit fait d'elle dans sa jeunesse , à qui il est vrai que je ressemblois beaucoup , qu'elle avoit mis dans sa chambre , qu'elle montrait à tout le monde.

Et comme on m'appelloit communément la belle Tervire , il s'en suivoit de ma ressemblance avec le portrait de Madame Dursan , qu'on ne pouvoit louer les graces que j'avois , sans louer celles qu'elle avoit eues. J'en faisois point d'impression qu'elle n'eût faite ; elle auroit inspiré tout ce que j'inspirois ; c'eût été la même chose , témoin le portrait , & cela la réjouissoit encore , toute vieille qu'elle étoit : l'amour-propre tire parti de tout ; il prend ce qu'il peut , suivant l'âge & l'état où nous sommes ; & vous jugez bien que je n'y perdrois pas , moi , à lui faire tant d'honneur , & à montrer ainsi ce qu'elle avoit été.

Voilà donc dans quelles circonstances Tervire repartit pour la Bourgogne.

M. Villot , qui croyoit ne m'avoir laissée au Château que pour une semaine ou deux , revint me chercher le lendemain du départ de mon oncle : mais Madame Dursan , qui ne m'avoir retenue aussi que pour quelques jours , n'étoit plus d'avis que je la quittasse.

Parle donc ma petite , me dit-elle en me pre-

nant à part, t'ennuies-tu ici ? Non vraiment, ma tante, répondis-je ; mais en revanche je pourrai bien m'ennuyer ailleurs. Hé bien, reste, reprit-elle ; tu seras chez moi encore plus honnêtement que chez Villot, je pense.

C'est ce qu'il me semble, lui dis je en riant. J'écrirai donc demain à ta mere que je te garde, ajouta-t-elle. Entre nous, tu n'étois pas-là dans une maison convenable à une fille née ce que tu es : Mademoiselle de Tervire en pension chez un fermier ; voilà qui est joli ! Plus joli que d'être la pensionnaire d'un pauvre vigneron, comme j'ai pensé l'être, ma tante, lui répartis-je, toujours en badinant.

Je le sai bien, ma petite, me repondit-elle, on me conta avant-hier toute ton histoire, & l'obligation que tu as au bon homme Villot, que j'estime aussi-bien que la femme. Je suis instruite de tout ce qui te regarde, & je ne dis rien de ta mere ; mais tu as de fort aimables tantes : quelles parentes ! elles sont venues me voir, & je leur rendrai leur visite ; il le faudra bien : tu seras avec moi ; c'est un plaisir que je veux me donner.

Mon fermier entra pendant qu'elle me tenoit ce discours. Venez, Monsieur Villot, lui cria-t-elle ; je parlois de vous tout-à-l'heure. Vous venez pour emmener Tervire, mais je la retiens ; vous me la cédez volontiers, n'est-

ce pas ? & je manderai à la Marquise qu'elle est chez moi. Combien vous est-il dû pour elle ? dites , je vous paierai sur le champ.

Eh mon Dieu ! Madame cette affaire-là ne pressé pas, reprit Monsieur Villot ; pour ce qui est de notre jeune Maîtresse, il est juste que vous l'ayez , puisque vous la voulez , je ne saurois dire non ; & dans le fond j'en suis bien aise à cause d'elle qui sera avec la bonne tante , mais cela n'empêchera pas que je ne m'en retourne triste , & nous allons être bien étonnés Madame Villot & moi de ne la plus voir dans la maison , car sauf son respect , nous l'aimerons toujours de même , ajouta-t-il , presque la larme à l'œil , & votre enfant vous le rend bien , lui répondis-je aussi toute attendrie.

Vous ne la perdrez pas , vous la reviendrez voir quand il vous plaira, dit Madame Durfan, que notre attendrissement touchoit à son tour.

Nous profiterons de la permission , répondit M. Villot, que j'embrassai sans façon & de tout mon cœur , & que je chargeai de mille amitiés pour la femme , que je promis d'aller voir le lendemain ; après quoi il partit.

FIN de la neuvieme Partie.

e
r
o.
la
ur
ft
u-
nd
ec
as
ns
de
on
e,
tre
-je

rez
an,
ur.
on-
de
ille
aller